

1917

L'apport de guerre américain



*«Ils sont complètement fous! Une guerre entre Européens, c'est une guerre civile!
C'est la plus monumentale ânerie que le monde ait jamais faite».*

Maréchal Lyautey, le 3 août 1914

«J'attends les chars et les Américains.»

Général Pétain, le 17 décembre 1917

doc. 2^e de couverture *Lithographie de l'illustrateur Paul Adolphe Kauffmann (1849-1940)*
« *Les Américains en France / Débarquement des premiers contingents* »
Musée de l'Image, Épinal

doc. 3^e de couverture *Verso du journal « Le Petit Journal – Supplément illustré »*
n°1410 du 30 décembre 1917 doc. Didier Baire

doc. p.1 *L'aide américaine de 1917. Exposition par Philippe Bellanger.*
Ancien Collège, salle du rez-de-parvis, visites du 20 octobre au 18 novembre 2018,
dans le cadre des manifestations organisées et soutenues par la ville de Sézanne
« Un siècle de mémoire 1918-2018 ». Extrait. Photo René Guyot

Du Pays Sézannais – n°22 – octobre 2018

Publication du Centre d'Étude du Pays Sézannais

Directeur de la publication et rédacteur en chef : René Guyot

*Ont collaboré à ce numéro : Alain Chiron, Luc Dassens,
Claude Faivre, Alain Girod, Carole Gragez, Michel Guiot,
René Guyot, Jean-François Maillet, Jean-Pierre Pechmalbec,
Christian Schopphoven.*

Contacts (courrier des lecteurs, publicité, rédaction) :

CENTRE D'ÉTUDE DU PAYS SÉZANNAIS,

11 place de la mairie, 51120 PÉAS.

Tél. : 03 26 81 41 58

mail : rm.guyot@wanadoo.fr

Site internet : www.sezanne-pays-sezannais.fr

n° ISSN : 1298-0706

direction artistique  www.la-boulangerie.net
maquette et mise en page GORLICKI Marie 06 08 90 95 77

IMPRIMERIE VEOPRINT - COURBEVOIE

édito

NAISSANCE D'UNE SUPERPUISSANCE

Il y a cent ans, prenait fin ce que nous avons coutume d'appeler « La Grande Guerre » ou la « der des ders » pour les plus optimistes.

Finalement, ce ne sera que la « Première ».

Ce numéro spécial de notre revue est né de la rencontre entre un collectionneur passionné et notre association. Il est en quelque sorte le pendant du n°17 « 1914 Sézanne. Base arrière sanitaire et hospitalière ».

Lors de notre premier rendez-vous avec M. Bellanger, nous avons été surpris à l'écoute de ses paroles par l'ampleur du déploiement logistique américain sur notre sol en 1917 et 1918. Cette profusion d'hommes et de matériels ne nous était pas apparue dans de telles proportions.

L'idée d'en faire profiter nos fidèles lecteurs est tout de suite devenue une évidence. Pour bien comprendre l'Oncle Sam à l'œuvre, voici quelques chiffres qui parlent d'eux-mêmes ; en octobre 1918, il débarquait en France chaque minute, 7 soldats, 2 chevaux et 7 tonnes d'équipement !

Dès le début de nos recherches, nous comprîmes rapidement qu'il nous serait impossible de traiter tous les sujets liés à l'arrivée des Américains. Nous avons dû opérer un tri, couper ici et là, laisser des personnages de côté, en mettre d'autres en lumière, choix éditorialiste assumé mais nécessaire.

Si le débat n'est toujours pas clos entre historiens pour savoir si oui ou non l'aide américaine a vraiment fait pencher la balance du côté des Alliés, ne perdons jamais de vue, que des milliers d'Américains, bénévoles et soldats, hommes et femmes, ont traversé l'Atlantique et donné leurs vies pour notre liberté. Il n'y a pas à ergoter là-dessus, jamais.

En proportion des mois passés sur le front par les Sammies, leurs pertes sont équivalentes aux nôtres, soit 820 combattants tués par jour, à opposer aux 900 morts quotidiens côté français.

Dans un même registre macabre, il est ahurissant de penser que lors des batailles qui jalonnèrent la reprise du Bois Belleau par les Marines, ces derniers ont attaqué avec une méthode éculée enseignée par l'Armée française. Les Allemands s'en sont donnés à cœur joie !

En arrière de ces premières lignes de terreur, la grosse machine américaine œuvrait dans des dépôts gigantesques alimentés depuis les ports de nos côtes. De la Manche à la Méditerranée, une vingtaine de ports servirent à débarquer hommes, matières premières, produits industriels et alimentaires, énergie. Les civils français sont impressionnés, ils n'avaient jamais vu ça. L'aide fut aussi économique, les Alliés obtenant des prêts d'avril 1917 à juin 1919 dont le montant total dépasse à l'époque les 10 milliards de dollars ! La capacité industrielle des Américains a été multipliée par deux. Il faut bien que la guerre profite à quelques-uns.

Dès le printemps 1918, ils étaient 1 300 000 Sammies à aller combattre les Allemands. Ils seront plus de 2 millions en octobre 1918.

La machine était lancée, Pershing prévoyant même une vaste offensive en direction de Metz. L'Armistice calmera ses ardeurs. Le retour au foyer s'avèrera compliqué, les Américains ne s'attendant pas à un arrêt des hostilités si rapide.

Foncièrement pacifiste, le président Wilson est un idéaliste dont les idées généreuses de réconciliation ne cadrent pas avec ce qui se prépare au traité de Versailles : « Il faut éviter de donner à nos ennemis l'impression même de l'injustice. Je ne crains pas dans l'avenir, les guerres imposées par des complots secrets des gouvernements mais plutôt créés par le mécontentement des populations. Si nous nous rendons nous-mêmes coupables d'injustice, ce mécontentement sera inévitable avec les conséquences qu'il entraînera. »

Le 20 novembre 1919, le Sénat américain refusera de ratifier le traité de Versailles jugé excessif. Ne rêvant que de revanche, l'Allemagne donnera raison à Wilson, entraînant à nouveau le monde dans la guerre vingt ans plus tard.

Luc Dassens

FAIT HISTORIQUE

page 8 **Le Télégramme Zimmermann** *par Christian SCHOPPHOVEN*

VOLONTAIRES

page 12 **Les volontaires américains** *par Luc DASSENS*

page 19 **Les volontaires américains de l'AFFW**
Son comité civil et le CARD par Carole GRAGEZ

LOGISTIQUE DE GUERRE

page 23 **Camps et dépôts américains en France** *par René GUYOT*

page 26 **Note de lecture Camp Beauregard** *par Alain CHIRON*

page 27 **Note de lecture Les Américains à La Rochelle** *par Alain CHIRON*

page 28 **Note de lecture Les Américains à Saint-Nazaire** *par Alain CHIRON*

page 30 **Le matériel américain de 1917 en exposition** *par René GUYOT*

page 50 **Quand l'Amérique roule des mécaniques**
Les engins motorisés sur le terrain par Luc DASSENS

page 60 **La bicyclette pliante du Capitaine Gérard** *par Claude FAIVRE*

PRESSE

page 65 **La propagande de guerre américaine** *par Luc DASSENS*

page 72 **Les Sammies en périodique pour enfants** *par Alain CHIRON*

page 79 **Revue de presse Des Américains à la une** *par Luc DASSENS*

LES ACTEURS

page 85 **Note de lecture Les États-Unis dans la Première Guerre** *par Alain CHIRON*

page 86 **Risquer sa peau... même noire** *par Luc DASSENS*

page 96 **Note de lecture Les Harlem Hellfighters** *par Alain CHIRON*

page 97 **Note de lecture Des Indiens dans la Première Guerre** *par Alain CHIRON*

page 98 **Alvin Cullum York Un héros pacifiste** *par Luc DASSENS*

page 104 **Richard Norris Williams II**
Du Titanic au Bois Belleau par Luc DASSENS

page 108 **Note de lecture Carnet de guerre** *par Jean-François MAILLET*

page 110 **La vision des Sammies par les Français**
Une approche romanesque d'Ernest Pérochon par Alain CHIRON

page 120 **Note de lecture Le Mythe du sauveur américain** *par Alain CHIRON*

UN LIEU, UNE BATAILLE

- page 121* *Note de lecture* **La Fayette, nous voici!** *par Alain CHIRON*
page 122 **Les Marines au Bois Belleau**
5 juin 1918-25 juin 1918 par Luc DASSENS
page 127 **Le porte-avion américain USS BelleauWood** *par Claude FAIVRE*

SERVICE SANITAIRE

- page 131* *Note de lecture:* **La Grande Grippe** *par Alain CHIRON*
page 132 *Note de lecture:* **Johnny s'en va-t-en guerre** *par Jean-Pierre PECHMALBEC*
page 134 **La médecine et la guerre 14/18** *par Michel GUIOT*

LA GUERRE DANS LA FICTION

- page 146* *Note de lecture* **Littérature jeunesse** *par Alain CHIRON*
page 147 *Note de lecture* **Les Plumes de fer** *par Alain CHIRON*

ÉCRITS

- page 148* **Poésie Champagne** *par Alan Seeger*
page 150 **Nouvelle D'une guerre l'autre** *par Jean-François MAILLET*

NOTE DE MUSIQUE

- page 154* *Note de musique* **Villers-aux-Vents (février 1916)** *par Luc DASSENS*

LIEUX DE MÉMOIRE

- page 155* **Mémoriaux américains sur le sol français** *par Luc DASSENS*
page 160 **Nos musées de la Grande Guerre**
par Carole GRAGEZ et René GUYOT

MÉMOIRE

- page 162* **Le choix du Soldat inconnu américain** *par Alain GIROD*

- page 166* **BIBLIOGRAPHIE**

- page 169* **DU PAYS SÉZANNAIS**

Membres de l'Amicale des auteurs

Anciens numéros

Remerciements



Le Télégramme Zimmermann

par Christian SCHOPPHOVEN



doc.2 Ex-libris d'Arthur Zimmermann.
doc. Christian Schopphoven

Ce mardi 9 janvier 1917 se tient au château de Pless, aujourd'hui en Pologne, une réunion importante pour la suite de la guerre. Sont présents autour de l'empereur Guillaume II : le chancelier impérial Theobald von Bethmann-Hollweg, le ministre de la Marine, Edouard von Capelle, le grand-amiral Henning von Holtzendorff, chef de la Marine impériale, les chefs de l'armée allemande les Dioscures Paul von Hindenburg et Erich Ludendorff.

Le but de ce conseil est de ratifier le projet de guerre sous-marine à outrance présenté au Kaiser en décembre 1916 par l'amiral von Holtzendorff.

Les discussions sont âpres.

Le quartier général est décidé à utiliser l'arme sous-marine même si cela doit entraîner l'entrée en guerre des États-Unis. Edouard von Capelle pense que du point de vue militaire la force d'appoint que fournirait les Américains équivaldrait à zéro. Il est vrai que les États-Unis n'ont qu'une armée de volontaires, dont l'effectif au 30 juin 1916 n'était que de 107 641 hommes dont 5 000 officiers, si on ajoute les 150 000 hommes de la Garde nationale cela ne représente

qu'un peu moins de 260 000 hommes. Mais l'apport maritime, lui, n'est pas négligeable, la Marine américaine est la troisième du monde. L'amiral von Holtzendorff explique qu'une guerre sous-marine à outrance, au cours de laquelle chaque navire ennemi ou neutre rencontré dans la zone de combat sera coulé sans avertissement obligera l'Angleterre à capituler avant la moisson (sic).

Le chancelier Bethmann-Hollweg (1) est seul contre ce projet, pendant une heure (ce qui est beaucoup pour le Kaiser qui ne peut écouter quelqu'un que dix minutes) il défend sa position, expliquant, entre autres, que l'entrée en guerre des États-Unis serait fatale à l'Allemagne, il termine son exposé en disant : « *Pourtant, si la hiérarchie militaire considère la guerre sous-marine comme essentielle, je ne suis pas en mesure de la contredire.* »

Von Holtzendorff se lève d'un bond, « *Je vous donne ma parole d'officier de Marine que pas un Américain ne mettra le pied sur le continent.* »

Hindenburg se levant à son tour, « *Nous saurons nous charger des États-Unis. Les conditions pour la guerre sous-marine ne seront jamais aussi favorables qu'actuellement.* »

La chose est entendue, Guillaume II signe l'ordre de reprendre la guerre sous-marine « sans restriction » à partir du 1^{er} février. Pour le ministre des Affaires étrangères Arthur Zimmermann (2) la tâche commence. (doc.1)

Dès 1912, les Britanniques ont conscience qu'une guerre avec l'Allemagne aura lieu. Afin de s'assurer du contrôle des communications de l'Allemagne avec ses alliés, ses bateaux et les neutres, le Comité de Défense impérial met en place un plan d'attaque contre



doc.1 *Portrait d'Arthur Zimmermann, auteur du fameux télégramme envoyé à l'ambassade allemande au Mexique.*
doc. Christian Schopphoven

les câbles sous-marins allemands, cinq se trouvant dans la Manche : un jusqu'à Brest, un autre jusqu'à Vigo en Espagne, un troisième jusqu'à Ténériffe et deux jusqu'à New York via les Açores. Un autre part de Suède mais il est la propriété des Américains.

À minuit, le 4 août 1914 (jour de la déclaration de guerre britannique à l'Allemagne), ordre est donné au *Telconia* de couper ces câbles et d'en enlever une partie. À dater de ce moment, il ne reste plus aux Allemands que la T.S.F. et le câble américain pour communiquer et cela sous les « oreilles » du contre-espionnage anglais.

Les messages sont codés donc difficilement déchiffrables, mais coup de chance, les Russes récupèrent sur un bateau allemand, le *Magdeburg*, un livre contenant le code allemand, n'en ayant pas l'utilité ils le donnent aux Anglais. Un deuxième code leur sera fourni en 1915 par un employé d'une station

radio belge, à la fois citoyen autrichien et anglais, Alexander Szek. Un troisième, diplomatique, celui de Wilhelm Wassmuss, le Lawrence d'Arabie allemand, sera entre leurs mains à l'été 1915.

C'est dans ces conditions que trois télégrammes, les numéros 157, 158 et 1 venant d'Arthur Zimmermann vont partir le 16 janvier vers les États-Unis. Au départ, Zimmermann pensait envoyer son télégramme par un sous-marin, le *Deutschland*, un sous-marin marchand qui avait fait une traversée, admirée par les Américains, au mois de décembre mais celui-ci ne pouvait repartir assez tôt. (doc.2)

Le 157, qui fait part au comte Johann von Bernstorff, l'ambassadeur d'Allemagne aux États-Unis, de l'ordre d'Hindenburg et Ludendorff de transmettre au gouvernement américain cette décision mais seulement le 1^{er} février.

Le 158, qui demande au même Bernstorff de faire suivre à son collègue en poste à Mexico le télégramme numéro 1.

Le 1, où Arthur Zimmermann, ministre des Affaires étrangères d'Allemagne envoie, via von Bernstorff, un télégramme à l'ambassadeur d'Allemagne au Mexique, Heinrich von Eckardt, dans lequel il demande au Mexique d'entrer en guerre aux côtés de l'Allemagne contre les U.S.A., en échange de quoi l'Arizona, le Nouveau-Mexique et le Texas seraient rendus au Mexique.

Télégramme

Nous avons l'intention de déclencher la guerre sous-marine à outrance le premier février. Nous tâcherons malgré cela de maintenir les États-Unis dans la neutralité. En cas d'échec, nous faisons au Mexique une proposition d'alliance sur les bases suivantes: Faire la guerre ensemble, faire la paix ensemble, généreux soutien financier, étant entendu que le Mexique doit recouvrer les territoires perdus du Texas, du Nouveau Mexique et de l'Arizona. Le règlement de détail est laissé à votre initiative. Vous informerez le président, du Mexique, de ce qui précède très secrètement dès que l'entrée en guerre des États-Unis sera assurée et lui suggérerez en outre d'inviter de sa propre initiative le Japon à donner son adhésion, tout en proposant sa médiation entre le Japon et nous. Veuillez attirer l'attention du président sur le fait que l'emploi à outrance de nos sous-marins offre maintenant la possibilité d'obliger l'Angleterre à faire la paix d'ici quelques mois. Accusez réception.

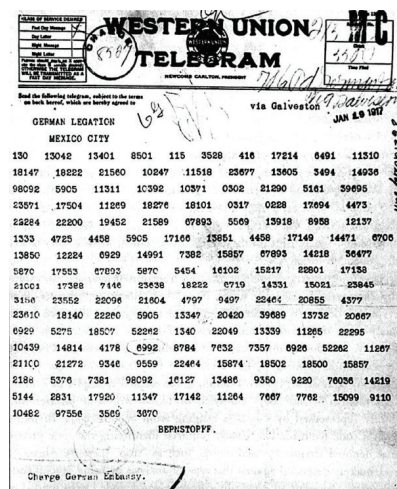
Zimmermann

Le 17 janvier, copie de ce courrier est entre les mains du contre-espionnage britannique qui va le décoder.

Le 3 février, les États-Unis rompent leurs relations diplomatiques avec l'Allemagne. Le 5, l'ambassadeur des États-Unis à Berlin, James W. Gerard, reçoit ses passeports. Le 14, von Bernstorff quitte les États-Unis.

Le 17 janvier, Sir William Reginald Hall, le D.N.I. (Directeur of Naval Intelligence) a compris l'importance du télégramme, mais il est aussi très soucieux de préserver ses sources, donc de ne pas révéler aux Allemands qu'ils sont écoutés, il lui faudra attendre de trouver une autre copie de ce télégramme. Cela sera chose faite le 10 février avec un double du télégramme venant de Bernstorff et reçu à Mexico par Eckardt (grâce à l'agent Mister H. via l'ami d'un imprimeur anglais accusé de faire de la fausse monnaie, l'ami en question travaillait pour le télégraphe et fourni à Mister H. toutes les copies de télégrammes qu'il souhaitait). Le 19 février le télégramme est complètement décrypté. À ce moment, 23 février, la voie est libre pour transmettre copie du message à l'ambassadeur des États-Unis à Londres, Walter Page, et au président Wilson. Mais avant, Hall et Page vont chercher le meilleur moyen de ne pas trahir leur source et se garder le meilleur effet sur le président Wilson et le Congrès.

Le 24 février, les Britanniques remettent au président Wilson le télégramme Zimmermann, enfin déchiffré. Le 1^{er} mars, son contenu est rendu public aux États-Unis. Dans deux discours, 3 et 29 mars, Arthur Zimmermann en confirme l'authenticité. (doc.3)



doc.3 Le télégramme Zimmermann tel qu'il a été envoyé à l'ambassade d'Allemagne au Mexique.

Cette publication provoque chez les Allemands une enquête sur les origines de l'indiscrétion. Les Anglais firent annoncer par le *Daily Mail* que le télégramme avait été volé dans le coffre de l'ambassade allemande à Mexico et aussi dans la valise diplomatique de von Bernstorff lors de son retour en Allemagne à bord du paquebot scandinave *Frederick VIII*.

Le 20 mars, le président Woodrow Wilson décide de convoquer le Congrès des États-Unis.

Le 2 avril, le Congrès des États-Unis vote l'entrée en guerre. Le 5, le Sénat vote la guerre, le président Woodrow Wilson annonce l'entrée en guerre des États-Unis. Le 6 à 15 heures, les États-Unis déclarent la guerre à l'Allemagne. Et 100 ans après, jour pour jour, les États-Unis bombardent la Syrie de Bachar el-Assad...

Pour conclure notre propos, laissons la parole à Ray Stannard Baker, ami et biographe du président Woodrow Wilson : « *Ce seul coup eut un effet plus dévastateur que tout autre sur la résistance que Wilson opposait à l'entrée en guerre.* »

4725	<u>stop</u> (.)	stop (.)
4458	<u>Gemeinsam</u>	Ensemble
5905	<u>Krieg</u>	guerre
I7I66	<u>führen</u>	faire
I385I	<u>stop</u> (.)	stop (.)
4458	<u>Gemeinsam</u>	Ensemble
I7I49	<u>Friedensschluss</u>	faire la paix
I447I	<u>Stop</u> (.)	stop (.)
6706	<u>Reichlich</u>	Généreux
I3850	<u>finanzielle</u>	financier
I2224	<u>Unterstützung</u>	soutien
6929	<u>und</u>	et
I499I	<u>Einverständnis</u>	étant entendu
7382	<u>unserer seits</u>	en ce qui nous concerne
I5857	<u>dass</u>	que
67893	<u>Mexico</u>	le Mexique
I42I8	<u>in</u>	au
36477	<u>Texas</u>	Texas
5870	<u>comma</u> (,)	virgule (,)
I7553	<u>New</u>	au Nouveau
67893	<u>Mexico</u>	Mexique
5870	<u>comma</u> (,)	virgule (,)
5454	A R	A R
I6I02	I Z	I Z
I52I7	O N	O N

doc.4 Déchiffrement des codes du télégramme Zimmermann
doc. Christian Schopphoven

Notes :

1. Theobald von Bethmann-Hollweg, chancelier impérial depuis le 7 juillet 1909, en désaccord avec la politique de Guillaume II et l'influence de Ludendorff (qui le déteste), démissionnera le 13 juillet 1917, laissant ainsi les mains libres à Hindenburg et Ludendorff, non seulement sur la conduite de la guerre mais aussi sur la politique intérieure et extérieure de l'Allemagne. C'est l'inverse qui se produit en France après le départ de Joffre et l'arrivée de Painlevé, Pétain et surtout Clemenceau, où les militaires n'ont plus les pleins pouvoirs sur la conduite de la guerre.
2. Arthur Zimmermann (1864-1940), ministre des Affaires étrangères d'Allemagne depuis le 22 novembre 1916, mais officiellement il occupe le poste depuis 1911, démissionnera à son tour le 6 août 1917. Il est également impliqué dans la révolte des Irlandais et la Révolution russe.



Les volontaires américains

par *Luc DASSENS*

Comme nous l'avions vu dans le numéro précédent, le 21^e du nom, les États-Unis vont entrer tardivement dans le conflit. Pacifiste, la population dont plus d'un quart était germano-américain, ne se sentait pas liée à la France outre mesure, pas plus qu'à l'Entente d'ailleurs.

Mais le souvenir de Lafayette n'est pas un vain mot et pour certains, en grande majorité des jeunes issus de grandes familles aisées, aller porter secours à la France n'est qu'un juste retour des choses. Il y a certes pour beaucoup une soif d'aventure, un dépassement de soi teinté de romantisme, mais au fond, ils veulent se battre pour que continue à vivre la liberté et la démocratie. Il y eut bon nombre de ces volontaires pour qualifier la politique isolationniste de Wilson de « politique débile ».

Sur ces premiers volontaires, les dossiers officiels sont maigres. Les sources disponibles sont pour la plupart issues des comptes rendus des bénévoles eux-mêmes ou de journalistes présents sur place.

La communauté américaine est nombreuse à Paris au début du siècle ; étudiants, touristes, voyageurs, résidents, et l'été leur nombre

avoisine fréquemment les 100 000.

Les universités américaines développèrent un formidable élan de sympathie envers les Alliés, et aux encouragements des professeurs, se joignirent ceux des directeurs de départements et des présidents d'université. La côte Est des États-Unis recruta ainsi de nombreux « futurs » ambulanciers américains : 348 à Harvard, 187 à Princeton, 202 à Yale, 122 à Cornell et même 18 à Oxford. Cela s'explique en partie grâce aux liens qui attachent la côte Est à l'Europe, qu'ils soient historiques ou culturels.

Opposé politiquement à Woodrow Wilson, Theodore Roosevelt a encouragé les volontaires en déclarant en 1915 que les corps d'ambulanciers étaient : « des jeunes hommes qui ont aidé notre pays à sauver son âme ».

Passionnés par l'automobile, alors en plein essor dans leur pays, ces jeunes Américains ne demandent qu'à conduire, et ce à n'importe quel prix. La guerre en Europe est un prétexte comme un autre, certains envisageant même de faire le voyage avec leur propre automobile.

Pour le poète Alan Seeger, volontaire dans la Légion Étrangère,

c'est : « l'occasion de vivre sans tache et le rare privilège de bien mourir », pour les frères Rockwell, la France est : « Le symbole de la cause humaine ». (doc.1)

La Légion Étrangère a servi également de tremplin à ceux qui voulaient intégrer le Service Aéronautique. L'escadrille Lafayette en sera l'aspect le plus visible, le plus médiatique dirait-on aujourd'hui, de ces volontaires fortunés un peu casse-cou dont l'espérance de vie n'allait pas au-delà de six semaines.

Parmi les 90 engagés dans la Légion Étrangère, 23 d'entre-eux vont y perdre la vie.

Un monument est d'ailleurs dédié aux volontaires américains square Thomas-Jefferson dans le 16^e arrondissement de Paris. J'aurai l'occasion de revenir sur les lieux de mémoire en fin d'ouvrage.

Comment la France a-t-elle vu l'arrivée de ces volontaires prêts à en découdre ?

À part égale sans doute entre suspicion et gratitude, sauf que, victime d'une « espionite aigüe », les militaires de l'époque interdisaient aux volontaires des pays neutres de se rendre près du front exception

faite des soldats de la Légion Étrangère. Durant les six premiers mois de la guerre, il fut interdit aux bénévoles américains de travailler dans des postes de secours. Leur rôle se cantonnait au transport des blessés entre les hôpitaux, ou des trains sanitaires vers un hôpital, ou comme dans les Flandre vers un navire-hôpital. De tous les bénévoles américains, ces équipes d'ambulanciers ont fourni le contingent le plus important en hommes, soit près de 3500.

LES TROIS ORGANISATIONS SANITAIRES AMÉRICAINES

1) La Formation Harjes

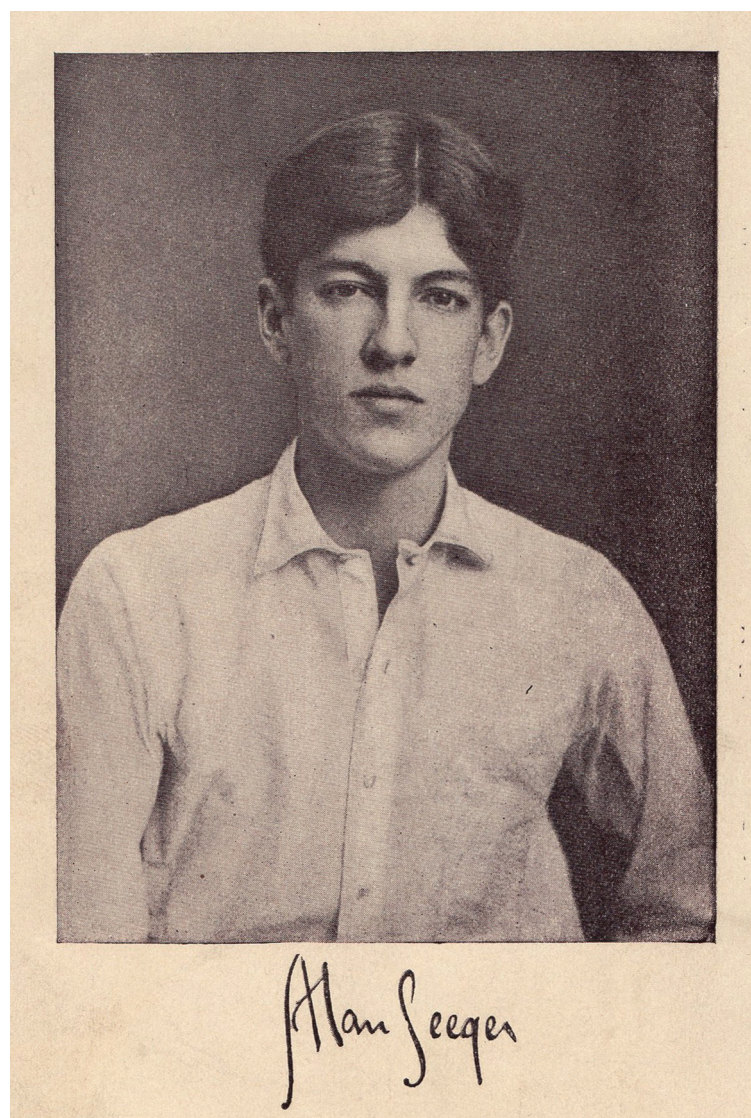
On doit à H. Herman Harjes (1875-1926) et son épouse d'avoir mis en place le tout premier corps d'ambulanciers volontaires américains en octobre 1914.

Mais arrêtons-nous un instant sur cette femme d'exception. Née Frederica Virginia Berwind entre 1880 et 1890 à Philadelphie, elle vit dans une famille aisée qui a fait fortune dans le charbon.

Elle épouse en 1911 en secondes noces Henry Herman Harjes et travaille au tout début de la guerre comme infirmière bénévole à l'ambulance américaine à Neuilly puis en septembre 14 elle fonde son propre hôpital militaire appelé « La Cantine de la Malmaison ». Il restera en activité jusqu'à la fin des hostilités.

Pour son action et son dévouement, elle est décorée le 28 mai 1922 de la Croix de guerre et de la Légion d'honneur par le maréchal Pétain.

Après le décès accidentel d'Herman Harjes en août 1926, elle achète à la même époque un hôtel



doc.1 Alan Seeger, poète américain s'engagera dans la Légion Étrangère dès le début de la guerre. Il est tué à l'âge de 28 ans le 4 juillet 1916.

doc. Luc Dassens

particulier rue de la Faisanderie à Paris. Remariée le 4 août 1936 à M. Seton-Porter, elle fonde en 1939 « Le Paquet au Front », qui deviendra l'année suivante « Le Secours Français » afin de venir en aide aux veuves et orphelins de guerre. Cette organisation a été administrée depuis la France libre par le Comité des Amis Américains, les Quakers. Elle restera active jusqu'en 1945. En 1951, elle vend son hôtel par-

ticulier à M. Gaston Louis Vuitton qui est aujourd'hui ni plus ni moins que le Musée de la Contrefaçon.

Elle meurt en 1954 à Newport, Rhodes Island.

M. et Mme Harjes, mettent donc en place un hôpital de campagne mobile comprenant 5 voitures Packard avec leurs chauffeurs, plusieurs chirurgiens et infirmiers. Après des mois d'attente, les 3 équipes américaines d'ambulan-

ciers sont enfin admises mi-février 1915 dans le service automobile de l'Armée française en tant que « Sections Sanitaires Étrangères » et la « Harjes Formation » sera nommée SSU 5 (le U signifiant États-Unis).

Herman Harjes, est banquier de profession mais surtout le principal collaborateur de la banque Morgan-Harjes de Paris, une succursale parisienne de J.P.Morgan. Bien que travaillant en toute discrétion, son rôle sera déterminant pour les Alliés en octroyant de nombreux prêts, devenant par la même occasion le président de la chambre de compensation pour canaliser l'aide américaine en France. Membre influent de la colonie américaine à Paris, il est avec son père parmi les fondateurs de l'Hôpital Américain de Paris. En effet, il signe en 1907 (en tant que président du conseil d'administration) l'acte d'achat d'une propriété à Neuilly-sur-Seine. En 1913 le Congrès des États-Unis vote une loi qui reconnaît la charte de l'Hôpital Américain de Paris en lui accordant un statut fédéral. Grâce à ce statut, l'hôpital peut recevoir des dons et des legs.

Autre corde à son arc, Herman Harjes est également le délégué officiel de la Croix-Rouge Américaine en France. Mais à l'époque, la Croix-Rouge Américaine est une très petite organisation qui de plus a du mal à mobiliser la population pour un conflit qui ne la concerne pas. Malgré tout, elle réussira à affréter un navire, le « SS Red Cross » (portant une seule bande rouge sur la coque attestant de sa neutralité) qui accostera en Angleterre et y débarquera en plus des indispensables matériels médicaux, 170 chirurgiens et infirmiers.

À l'image des autres grandes insti-

tutions américaines, la Croix-Rouge met en avant sa fibre patriotique, mais voulait surtout attirer la sympathie des Alliés :

« Notre armée n'est pas encore en France, mais la Croix-Rouge est là et la Croix-Rouge a pour mission de faire comprendre à l'armée française et aux Français que le cœur du peuple américain est derrière eux, et que les impulsions de ce cœur s'expriment maintenant dans des œuvres de vraie miséricorde et d'assistance. (1) »

La « Harjes Formation » va s'étoffer au fur et à mesure que le conflit s'éternise, employant fin 1915, 50 brancardiers-skieurs norvégiens et américains (qui vont servir dans les Vosges) et 40 ambulances. De ces 40 ambulances, il est avéré que 17 sont des Ford T offertes par les universités de Yale et d'Harvard. Fin 1916, la « Harjes Formation » est rejointe par une autre formation américaine : « **L'American Volunteer Motor Ambulance Corps** » ou « **Anglo-Américain Corps** » de Richard Norton.

2) Les organisations sanitaires américaines

On doit à Richard Norton le second corps d'ambulanciers bénévoles, à peu près en même temps que la « Harjes Formation ». (doc.2)

Né en 1872, Richard Norton était un archéologue de renom diplômé d'Harvard. Dès le début de la guerre, il se rend à Paris en espérant devenir correspondant de guerre. Mais les correspondants ne manquent pas et une terrible révélation va le faire changer d'avis en assistant au retour des blessés de la première bataille de la Marne. Ce qu'il voit le désespère car tout manque pour les blessés.

Il s'allie à la Croix-Rouge britannique et à l'ambulance Saint-Jean

et fonde « **L'American Volunteer Motor Ambulance Corps** ».

Début octobre 14, dix voitures sont en service sur le sol français, il y en aura 60 un an plus tard. Entre le 25 septembre et le 9 octobre 1914, ses ambulances vont transporter près de 6000 blessés ! Volontiers paternaliste, Richard Norton entretenait de bonnes relations avec ses chauffeurs, les exhortant à la prudence et à ne pas prendre de risques inutiles.

Hélas, les relations qu'entretient Norton avec la Croix-Rouge britannique ne sont pas au beau fixe et en décembre 1915, il rejoint la « Harjes Formation ». Les 2 corps fusionneront officiellement fin 1916, formant le « **Norton-Harjes Ambulance Corps** ».

Une des particularités de ce groupe d'ambulanciers était d'avoir en son sein un grand nombre d'écrivains. Parmi eux quelques noms célèbres comme John Dos Passos, E.E Cummings ou John Howard Lawson. (doc.3) À l'entrée en guerre de son pays, il est à la tête de plus d'une centaine d'ambulances, mais refuse de continuer à commander son service. Il meurt subitement le 3 août 1918 à Paris d'une méningite. Il a été décoré de la Croix de guerre, de la Légion d'honneur et de l'Ordre de Saint Lazare.

3) L'American Ambulance Field Service

Sans conteste la plus importante des trois organisations, l'AAFS s'est développée depuis l'Hôpital Américain de Paris. Il faut quand même rappeler que le terme « ambulance » en France en temps de guerre est plus proche de celui d'un hôpital militaire que d'un véhicule d'urgence.

Rapidement après le début de la

guerre, deux camps se sont affrontés au sein du conseil d'administration de l'Hôpital Américain de Paris. Il y avait les partisans d'un pur travail hospitalier et ceux qui pensaient qu'un service mobile d'ambulances était absolument indispensable. Les deux vont cohabiter, avec la mise à disposition du lycée Pasteur en cours d'achèvement d'une capacité de 600 patients et la création d'un



doc.2 Richard Norton, fondateur de «l'Anglo American Corps»



doc.3 E.E. Cummings, tour à tour poète novateur, écrivain ou dramaturge, s'engagera en 1917 au sein de la «Norton-Harjes»

service d'ambulances équipé en Ford T. Ces ambulances seront comme les autres autorisées au transport des blessés mais pas à proximité du front.

Un des conducteurs de l'AAFS, Abram Piatt Andrew, ancien directeur de la monnaie américaine de 1909 à 1910 et ancien sous-secrétaire d'État au Trésor américain de 1910 à 1912, est nommé par Robert Bacon (alors directeur de l'Hôpital Américain de Paris) inspecteur général de l'AAFS. (doc.4)

Comme beaucoup, Piatt Andrew est frustré de ne pas pouvoir monter ses véhicules au front. Il fait alors appel à ses anciennes relations et obtient finalement gain de cause en avril 1915 pour une période d'essai ! Dix de ses ambulances seront envoyées dans les Vosges où leur service s'avèrera tellement efficace que dix ambulances supplémentaires seront rajoutées au service déjà en place. Début mai 1915, l'AAFS comptait trois sections composées chacune de 20 ambulances, d'un véhicule de commandement et d'une voiture de ravitaillement. En 1916, durant la bataille de Verdun, Andrew quitte pour des raisons autant politiques que pratiques le giron de l'Hôpital Américain de Paris et fonde avec Stephen Galatti l'AFS. (doc.5)

En plus des ambulances, son organisation compte également des unités de camions servant au transport des marchandises.

Quand les Américains s'engagent aux côtés des Alliés, l'AFS est intégrée à l'Armée américaine fraîchement débarquée pour devenir le Service d'Ambulance de l'Armée Américaine (USAAS).

L'AFS était alors à son apogée avec 33 sections et la Norton Harjes en avait 13. (doc.6)

Sur les 2437 conducteurs que



doc.4 Abram Piatt Andrew sera à l'origine du plus grand service d'ambulances de volontaires, «l'American Field Service»

comptait l'AFS, 127 seront tués sur les divers champs de bataille. Durant tout le conflit, ce seront plus de 400 000 soldats qui auront été évacués par les services de l'AFS. Au moment de l'Armistice, 113 sections sanitaires servaient en France et une trentaine en Italie. Dans les rangs des chauffeurs célèbres de l'AFS, il y eut Harry Crosby, Julien Green, Sidney Howard et un certain Ernest Hemingway qui sera blessé aux jambes en Italie. (2)

Aujourd'hui l'AFS existe toujours et œuvre pour la paix et le rapprochement des cultures à travers le monde dans plus de 50 pays. (doc.7)

L'ESCADRILLE LAFAYETTE

De tous les volontaires américains qui s'engagèrent dès les premiers jours du conflit, les pilotes de l'escadrille Lafayette sont sans aucun doute ceux qui ont le plus marqué les esprits.

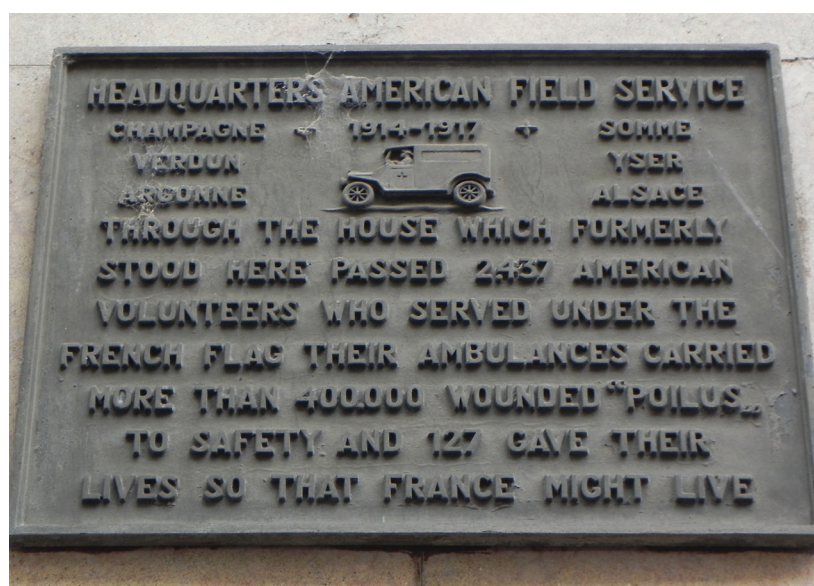
Au mois d'août, des volontaires se présentèrent à l'ambassade des États-Unis, mais comme nous



doc.5 Piatt Andrew et Stephen Galatti au quartier général de l'AFS à Paris en 1917.



doc.6 Publicité pour l'AFS demandant à des conducteurs de partir pour la France



doc.7 Plaque commémorative située au 21 rue Raynouard à Paris dans le XVI^e arrondissement de Paris :

« Quartier Général du Service de Campagne Américain.
1914-1917. Champagne, Somme, Verdun, Yser, Alsace.

Dans la maison jadis située ici passèrent 2437 volontaires américains qui servirent sous le drapeau français. Leurs ambulances transportèrent plus de 400 000 Poilus blessés pour les sauver, et 127 donnèrent leur vie afin que la France puisse vivre »

Photo: René Guyot

l'avions vu au début de cet article, ils risquaient de perdre leurs droits et leur nationalité.

Pour contourner cette problématique, l'ambassadeur va donc leur conseiller de s'engager dans la Légion Étrangère. Ils seront dans un premier temps 43 à s'engager dans l'infanterie le 25 août 1914.

Comme nos Poilus, ces jeunes Américains pensaient que la guerre serait courte. À l'inverse, quand l'Amérique déclare la guerre à l'Allemagne en 1917, elle croit s'engager dans le conflit pour plusieurs années, au moins jusqu'en 1921.

Quoi qu'il en soit, après plusieurs mois éprouvants dans les tranchées, certains pensent à s'engager dans une autre arme plus noble à leurs yeux : l'aviation.

Parmi ces pionniers, on peut citer William Thaw (pilote avant guerre), Jimmy Bach, Bert Hall et Norman Prince qui sont affectés dans une escadrille française. (doc.8)

En octobre 1915 ils sont une vingtaine d'Américains à voler ou à suivre une formation et ils vont tout faire pour qu'une escadrille de pilotes entièrement américains voit le jour.

Lors d'un voyage aux États-Unis en décembre 1915, ces pilotes reçoivent un accueil triomphal. De retour en France l'année suivante, le service aéronautique prend enfin la décision que tous attendaient, la création de l'escadrille tant espérée.

Celle-ci est officiellement créée le 18 avril 1916. Son nom de baptême : « Escadrille N 124 ». Elle sera basée à Luxeuil-les-Bains au pied des Vosges et placée sous le commandement du capitaine français Georges Thenault et de son adjoint le lieutenant Laage de Meux.

Les choses sérieuses vont commencer en mai 1916 quand ordre



doc.8 William Thaw avec les deux lions « Whiskey » et « Soda » mascottes de l'escadrille Lafayette.



doc.9 Photo datée de 1916 sur la base de Luxeuil. Posent de gauche à droite devant un Nieuport 11 : R. Mc Connell, Kiffin Rockwell, Georges Thenault, Norman Prince et Victor Chapman. Les 4 pilotes américains seront tués au combat ou par accident.



doc.10 Charles Nungesser posant devant son avion Nieuport 23 décoré de son marquage bien spécifique



doc.11 Raoul Lufbery, l'as américain, jouant avec la mascotte « Whiskey » à Chaudun en juillet 1917

est donné à la N 124 de se déplacer à Behonne non loin de Bar-le-Duc afin de soutenir l'aviation française en proie à de rudes combats au dessus de Verdun. L'escadrille est maintenant dotée d'avions Nieuport 11 et 16. (doc.9) Côté français les pertes avaient été sévères aussi bien au sol que dans les airs. La N 124 fut affectée au soutien de l'infanterie en volant sur trois niveaux ; 4000 m, 2000 m et la dernière à 300 m. Voler si bas présentait d'énormes risques et certains avions furent pulvérisés par des tirs d'obus. L'espérance de vie d'un pilote n'excédait pas 4 à 6 semaines.

Début juillet, le célèbre as français Charles Nungesser rejoint brièvement (du 12 juillet au 15 août) l'escadrille américaine où il abat un avion ennemi. (doc.10)

Durant cette période, la N 124 va s'illustrer en abattant 13 avions en 146 combats dont 4 à mettre au crédit de l'as américain Raoul Lufbery. (doc.11)

Elle compte aussi des pertes, Clyde Basley qui est touché d'une balle explosive qui va lui fracasser la hanche et perforer ses intestins. Il arrive malgré de terribles souffrances à se poser. Il restera un an à l'hôpital. Son premier pilote tué au combat est Victor Chapman le 23 juin 1916 aux commandes de son Nieuport 16. Il avait en face de lui 5 Fokker !

Le 1^{er} juillet, Bill Thaw, blessé en combat, est fait chevalier de la Légion d'honneur. Rockwell et Hall sont pour leur part décorés de la Médaille Militaire.

Mais les exploits de l'escadrille font polémiques en Allemagne lorsque chez nous, le général Gouraud déclare : « Lorsque des hommes que rien n'oblige à se battre décident de risquer leur vie pour une cause qui leur est chère, ce sont d'authentiques héros. Les jeunes

Américains engagés dans la Légion et l'escadrille américaine sont des héros et la France leur doit l'hommage que cela implique». L'affaire s'envenime sérieusement au niveau diplomatique quand Rockwell est tué en Haute-Alsace le 22 septembre 1916 et que Norman Prince décède de ses blessures le 15 octobre. L'Amérique est théoriquement neutre et la France se doit d'agir face à la colère de l'Allemagne. Colère de l'Allemagne qui a de quoi laisser songeur quand on connaît les exactions commises envers des civils, aussi bien en Belgique qu'en France et l'emploi qui sera fait du gaz moutarde en avril 1915 à Ypres faisant 5000 morts et plus de 15 000 blessés souffrant de lésions cutanées et respiratoires.

Qu'à cela ne tienne, l'escadrille va être débaptisée et le 6 avril son nouveau nom est dévoilé, ce sera : « Escadrille des volontaires ». Les pilotes vont s'opposer fortement à ce nom qu'ils n'aiment pas et un mois plus tard, le 6 décembre le nom « Escadrille Lafayette » va faire l'unanimité. L'emblème qui ornera les avions de l'escadrille est choisi par le capitaine Thenault, une tête d'indien Séminole, symbole de force, de courage et de combativité.

Cet emblème devenu légendaire, a été dessiné par le soldat Marie Suchet, mécanicien, qui s'est inspiré du dessin imprimé sur les boîtes de munitions fournies par la société « Savage Arms Manufactured Company ». La dernière touche aurait été apportée par le pilote Lufbery qui rajoute un motif porte-bonheur, la croix en forme de svastika. (doc.12)

On connaît hélas l'usage qu'en fera le régime nazi quelques années plus tard.

Durant l'année 1917, de nouveaux



doc.12 L'emblème définitif de l'escadrille Lafayette avec sa croix gammée, l'un des plus anciens symboles de l'humanité.

pilotes font leur arrivée tandis que les Allemands se retirent derrière la ligne Hindenburg.

L'escadrille participe à de nombreux combats au Chemin des Dames, en Flandres, à Verdun de nouveau et dans l'Aisne.

En octobre 1917, l'escadrille Lafayette, toujours sous commandement français, accueille son 38^e et dernier pilote, le sergent Christopher W. Ford, puis passe finalement sous commandement américain. Le 18 février 1918, l'escadrille Lafayette devient le 103rd Aero Squadron et est dirigée par le capitaine William Thaw. Ce sera la première escadrille de chasse de l'armée de l'air des États-Unis.

Selon les chiffres qu'apportera par la suite Georges Thenault (3), sur les 267 Américains engagés volontaires dans l'aviation française, 224 ont été brevetés pilotes et 180 ont servi au front.

Soixante-deux seront tués dont 51 au combat, 15 seront fait prisonniers et 19 seront blessés.

En moins de deux ans de service, l'escadrille Lafayette aura été transférée 11 fois et servie dans 9 lieux différents. Elle sera créditée de 41 victoires officielles et près d'une centaine non homologuées.

Voici ce que déclarait Lloyd Georges le 20 octobre 1917 devant la Chambre des Communes :

« Loin au-dessus de la misère et de la

boue, si haut dans le firmament à être invisible de la terre, ils se battent sur des questions éternelles du bien et du mal. Chaque vol est un roman, chaque victoire une épopée. Ils sont la chevalerie de cette guerre, sans peur et sans reproche ; et ils rappellent les actions légendaires de chevalerie, non seulement par l'audace de leurs exploits, mais aussi par la noblesse de leurs esprits. »

Deux mois plus tôt, le 15 août, l'escadrille recevait sa première citation à l'ordre de l'Armée : « Escadrille composée de volontaires américains venus se battre pour la France avec le plus pur esprit de sacrifice. A mené sans cesse, sous le commandement du capitaine Thenault, qui l'a formée, une lutte ardente contre nos ennemis. Dans des combats très durs, et au prix de pertes graves, qui loin de l'affaiblir exaltaient son moral, a abattu 28 appareils ennemis. A excité l'admiration profonde des chefs qui l'ont eu sous leurs ordres et des escadrilles françaises, qui combattant à ses côtés, ont voulu rivaliser avec elle. »

L'escadrille Lafayette totalisera 8 citations à l'ordre de l'Armée aérienne.

En 1929, un mémorial en forme d'arc de triomphe est inauguré à Marnes-la-Coquette dans le parc de Saint-Cloud pour rendre hommage aux pilotes américains.

Notes :

1. « Le travail de la Croix-Rouge Américaine ». Rapport du conseil de guerre sur les crédits et les activités depuis le début de la guerre jusqu'au 1^{er} novembre 1917, pp. 80 et 81.

2. « L'Adieu aux armes » roman autobiographique publié en 1929.

3. « L'escadrille Lafayette. Avril 1916 - janvier 1918 » publié en 1939 chez Hachette.



Les volontaires américains de l'AFFW

Son comité civil et le CARD

par Carole GRAGEZ

Conservatrice du musée franco-américain de Blérancourt

Les archives du musée concernant l'American Fund for French Wounded (AFFW) et le CARD permettent d'étudier 1918, année pendant laquelle l'AFFW atteint un niveau d'activité capable de répondre en urgence aux besoins des services militaires de santé français. Ralentis entre mai et juillet par les attaques sous-marines, ses transports de matériels reprennent en septembre 1918, alors que les demandes se multiplient.⁽¹⁾⁽²⁾ (doc.1)

En 1918, le débarquement devenu massif des Américains et la seconde offensive allemande

modifient les actions des structures bénévoles américaines. Dès fin 1917, la population n'ayant plus accès aux soins, les médecins français étant mobilisés, la Croix-Rouge Américaine (ARC) installe dans les zones militaires quarante dispensaires civils disposant chacun d'un médecin et de deux infirmières visiteuses. L'ARC organise des bureaux de la reconstruction, des services de soins et prévention de la tuberculose, de prise en charge des enfants et de la mortalité infantile, ainsi que des réfugiés ou encore des mutilés.⁽³⁾ C'est dans ce contexte que les volontaires américains nombreux en France depuis août 1914⁽⁴⁾ réfléchissent à leur devenir. Le Service de Distribution Américaine, créé en août 1914 par Mrs Bliss, se rattache fin 1917 à l'ARC⁽⁵⁾, ce qui facilite en 1918 ses distributions sur les fronts français et d'Orient, et vers les hôpitaux militaires d'Algérie et Tunisie.

Dès l'été 1917, il est demandé à l'AFFW de se coordonner avec une organisation plus importante.⁽⁶⁾ En 1918, il poursuit avec l'ARC son action en faveur des



doc.1 Anne Morgan et Anne Murray Dike vers 1917. Elles sont les fondatrices de la section civile de l'AFFW, puis du CARD. doc. Luc Dassens

militaires blessés et gère de multiples dépôts.⁽⁷⁾ Ses camions et camionnettes alimentent un immense réseau d'hôpitaux militaires⁽⁸⁾, transportant jusque dans les Balkans des blessés dans des conditions pénibles.⁽⁹⁾ Alors que huit bateaux alliés débarquent massivement de Salonique des blessés et malades dans les hôpitaux militaires du sud de la France (Marseille, Nice, Toulon, Cannes), l'AFFW ouvre des sites supplémentaires. En mars 1918, ayant l'expérience des évacuations de 1917⁽¹⁰⁾, il aide l'ARC et l'US Army à organiser le départ des civils. Facilitant les échanges entre les troupes américaines et les autorités françaises, il crée à Chambéry avec le YMCA un club militaire.⁽¹¹⁾ L'US Army reconnaît en avril-mai⁽¹²⁾ ce rôle et, en raison de ses contacts avec les hôpitaux militaires, lui demande de localiser les militaires américains blessés et d'informer les familles.⁽¹³⁾ Pour prouver aux donateurs son action, l'AFFW relate des enterrements et visites de cimetières et publie le 16 juin 1918 une photographie de deux tombes américaines, « In memory of such as these we ask your aid ». En juillet 1918⁽¹⁴⁾, de nombreux soldats américains étant alors soignés dans les hôpitaux français, il organise avec l'ARC la fête du 4 juillet 1918 pour les blessés alliés au restaurant des Ambassadeurs à Paris⁽¹⁵⁾, ainsi que d'autres festivités dans les hôpitaux français accueillant des Américains, notamment à Marseille, grâce à Madame Gaulin épouse du consul. En octobre, l'AFFW annonce que la prochaine étape de son action sera d'aider l'avance vers le Rhin des hôpitaux mobiles de campagne, par l'achat en urgence d'ambulances, voitures et biens pour les militaires et civils.⁽¹⁶⁾

D'avril⁽¹⁷⁾ à mai-juin 1918⁽¹⁸⁾, on assiste à l'afflux des réfugiés du nord, dont les habitants de l'Aisne aidés depuis 1917. L'AFFW et l'ARC installent à Paris des cantines (ARC) et des « vestiaires », services de distribution de vêtements⁽¹⁹⁾ (AFFW) dans les gares du Nord⁽²⁰⁾ et de l'Est, puis dans celles d'Ivry et des Invalides. Pour lever des fonds en urgence, l'AFFW rapporte qu'à l'approche des Allemands le 27 mai, des enfants marchent pieds nus sur les routes où errent des malades et personnes âgées.⁽²¹⁾ Témoignage de cette situation, un courrier de juillet 1918⁽²²⁾ relate de nombreux accouchements dans les gares. Des appartements sont loués et meublés pour ces populations et on crée au château Lafayette à Chavagnac (Haute-Loire) un dispensaire accueillant (juin 1918) 60 orphelins de guerre.

En septembre⁽²³⁾, des femmes et enfants rapatriés commencent à retourner chez eux. Le dépôt AFFW de Saint-Mihiel demande à livrer des premiers secours⁽²⁴⁾. Un rapport du dépôt d'Aniche⁽²⁵⁾ relate que les Allemands en déroute ayant évacué et détruit quasiment tous les villages du nord, la situation est difficile à l'approche de l'hiver. Deux millions de soldats américains étant en France, l'ARC se recentre sur ses sections militaires et l'AFFW poursuit son action avec les services de santé français.⁽²⁶⁾ Son service motorisé rattaché au service des automobiles aux armées, les livraisons sont assurées par des militaires français.⁽²⁷⁾ Il établit deux nouveaux centres à Château-Thierry et Besançon, tout en continuant de gérer d'immenses dépôts.⁽²⁸⁾⁽²⁹⁾⁽³⁰⁾

La section civile (civilian committee) de l'AFFW, créée entre 1916

et 1917⁽³¹⁾ par Anne Morgan et A. Murray Dike pour aider à la reconstruction⁽³²⁾, avait obtenu de l'armée française le droit de s'installer au printemps 1917 à Blérancourt.⁽³³⁾ Soutenue par le gouvernement français, elle aide à remettre en culture des terres et loue début 1918 des fermes pour implanter des services agricoles, notamment à Villeneuve-la-Hurée.⁽³⁴⁾ Le ministère de l'agriculture décore (octobre 1917) A. Morgan et A. Murray Dike et Pétain (23 janvier 1918) remercie Anne Morgan pour son aide auprès des populations de la zone des armées ainsi qu'aux : « [...] soldats français [...] pour la plupart agriculteurs, [...] rien ne peut les reconforter davantage que d'apercevoir [...] les terres cultivées [...] ».⁽³⁵⁾ Cette lettre est publiée dans un article annonçant en mars 1918, par scission avec l'AFFW, la création de l'American Committee for devastated France, futur CARD.⁽³⁶⁾

Le 21 mars, lors de l'offensive allemande, le Comité sous commandement français participe à l'évacuation des civils⁽³⁷⁾, prenant en charge des enfants. La situation s'aggravant, il quitte (25 mars) Blérancourt pour Vic-sur-Aisne. Les conditions - arrivée de centaines de soldats français et anglais (3^e corps) - l'y obligent (avril) à devenir une œuvre de guerre. Il installe une cantine militaire tout en aidant les réfugiés. Pour les enfants les plus petits de Coucy et Chauny, il crée la colonie de Coyolles. Avec l'aide du gouvernement français qui fournit des baraques, il organise une colonie agricole à Coyolles et à Dampleux. Des volontaires partent à Paris et dans le sud pour aider les réfugiés de Blérancourt et ouvrir dans la capitale un dépôt pour les réfugiés

de l'Aisne. En mai 1918, un premier accord est signé à New York, avec The American Women's hospital pour tenir un hôpital de 25 lits. Le 27 mai, suite aux rumeurs d'une seconde invasion du Chemin des Dames, il évacue Vic - devenu Poste de secours pour les blessés en provenance de Coucy et Vauxaillon - et Soissons puis Ambleny, Fontenoy, Villers-Cotterets, Morte-Fontaine, Coevures, Lagny et Coyolles. Les docteurs et infirmières payés par le Comité partent à Senlis puis on aide à l'évacuation de Morienvil, Bonneuil-en-Valois puis Feigneux. Le Comité établit des cantines militaires mobiles le long des routes et, ayant perdu le lien avec la 10^e armée, communique directement avec les états-majors. Il organise sur demande de la Préfecture, en l'absence de médecin dans l'Aisne, un centre pour les civils à Viels-Maisons au sud de Château-Thierry et poursuit (du 9 au 25 juin) les évacuations vers le sud. Il transporte avec le ministère du Ravitaillement, des matériels et nourritures pour 4000 habitants de l'Aisne restés pour les récoltes et choisit avec le ministère de l'Agriculture, deux fermes à Brétouville et La Troche (Eure et Loire) pour faire travailler (et nourrir) les réfugiés. Avec l'avancée des troupes, l'unité des cantines du Comité s'occupe (juillet) de cinq divisions américaines et on installe un foyer du soldat à Château-Thierry. En août, il organise sur le front des cantines mobiles et fixes aux endroits désignés par l'état-major. Au sud de l'Aisne, il crée des postes civils et des boutiques roulantes et fonde la colonie de Boullay-Thierry pour accueillir les enfants à l'approche de l'hiver. En septembre 1918, le général Degoutte commandant la 6^e armée décore de la Croix de

guerre avec palme A.Murray Dike et A.Morgan.⁽³⁸⁾ Une lettre de remerciement (12 septembre) du ministère du blocus et des régions libérées indique qu'elles ont été citées à l'ordre du jour de l'armée française. En octobre, l'Aisne étant libéré, le Comité revient à Vic-sur-Aisne, avec 1500 puis 3000 civils. Il crée rapidement des boutiques roulantes pour 52 villages et divise son équipe médicale entre Château-Thierry et Vic-sur-Aisne pour combattre l'épidémie de grippe.

À l'Armistice, l'AFFW s'interroge sur son avenir⁽³⁹⁾ mais poursuit ses levées des fonds, arguant des blessés américains soignés en France. Il envoie un télégramme (12 novembre⁽⁴⁰⁾) à M.Mourier sous-secrétaire d'État au service de santé (Ministère de la Guerre) : « [...] nous ne cesserons [...] que lorsque l'ordre sera venu de vous [...] ». Foch, visitant le dépôt de l'Alcazar d'été à Paris, souligne (fin novembre⁽⁴¹⁾) que les efforts américains ne peuvent s'interrompre et Pétain adressant (21 novembre) ses remerciements, demande la poursuite des actions.⁽⁴²⁾ L'AFFW s'occupe des prisonniers alliés revenant à pied d'Allemagne, notamment avec le YMCA (décembre), des milliers de Britanniques à Nancy.⁽⁴³⁾ I.Lathrop, Présidente de l'AFFW (courrier du 31 décembre 1918 à Mrs Benjamin Carpenter à Chicago) signale que les hôpitaux américains gratuits concurrencent les médecins français démobilisés, Mais, face à la situation sanitaire, les autorités demandent aux organisations de continuer.⁽⁴⁴⁾ (doc.2) Le Comité d'Anne Morgan reconnu par le gouvernement français (5 novembre) se voit assigné (18 novembre) les cantons de Coucy, Vic et Soissons (exceptée

Soissons) par le ministère des Régions libérées, soit 50 000 personnes. Avec la libération des territoires, l'armée n'assurant plus les communications, il envoie quotidiennement un rapport à la Préfecture et ouvre des cantines pour les soldats ainsi que pour les prisonniers de retour - à Laon, du 30 novembre au 4 décembre, il en nourrit 3500 -. Entre avril et septembre 1918, 45 volontaires du CARD sont en France : agricultrices (notamment du Women's Land Army), conductrices, secrétaires, infirmières, médecins et ouvriers. De 1918 à 1924, des centaines de bénévoles du Comité américain pour les régions dévastées aideront l'Aisne à se reconstruire.

Fin 1918 émerge au sein de la communauté des bénévoles américains le projet d'hôpital mémorial américain⁽⁴⁵⁾, conçu au départ comme une maternité pour aider au repeuplement du pays. Les Américains pensent à Montdidier, Nancy ou encore Reims. Ce dernier site est retenu par le Ministère français des régions libérées.



doc.2 Anne Morgan et Aristide Briand le 24 novembre 1921. Aristide Briand était alors président du Conseil de la 3^e République.

doc. Luc Dassens

Notes :

1. 104J1 Weekly bulletin de l'AFFW, février à octobre 1918.
2. Miss A. Murray Vail, trésorière de l'AFFW à Paris, envoie aux comités américains un bulletin mensuel sur les activités de l'organisation (104J1 Rapports hebdomadaires des activités de l'AFFW 1915-1917), montrant à quoi servent les dons et expliquant les besoins. Elle est en liens avec Anne Morgan qui, à New York, est la trésorière de l'AFFW américain dès 1916. Tout d'abord (1915-1916) 10, rue des Pyramides à Paris, l'AFFW organise ensuite à l'Alcazar d'été des Champs Élysées un plus grand dépôt. De 1915 à 1918 l'AFFW envoie à 2400 hôpitaux en France, Roumanie, Algérie, Belgique, Russie, Tunisie, Italie, à Salonique, ainsi que sur l'Île de Thasos, des vêtements, couvertures, oreillers, pantoufles et chaussettes aux militaires blessés, ainsi que de l'argent et du matériel chirurgical aux professionnels : gaze et cotons, compresses et bandages, ciseaux et forceps chirurgicaux, gants en caoutchouc, produits antiseptiques, matériels stérilisés, chaises roulantes pour les invalides. Le tout est récupéré par les comités américains, en liens avec la Présidente (104J4 Correspondances).
3. 104J40 bulletins de l'ARC, avril 1918 - 31 mai 1919.
4. Ils créent notamment le grand Hôpital Américain de Neuilly et des services de transport de blessés militaires (American Field Service, formation Harjes,...). Article de Carole Gragez Les volontaires américains dans le domaine du soin pendant la Première Guerre, archives du musée franco-américain de Blérancourt, in Revue Toqueville, actes du colloque du Musée de la Grande Guerre de Meaux, juillet 2017.
5. 104J41.
6. Correspondance de l'AFFW, A. Murray Vail, années 1917-1918.
7. Paris, Agincourt, Liancourt, Avesnes, Fourmies, Reims, Rethel, puis Épinal, Nancy, Châlons, Bayonne, Pau, Nîmes géré par l'écrivain Gertrude Stein et son amie Alice B. Toklas.
8. 104J1 registres du service automobile de l'AFFW.
9. Bulletin AFFW 23 juin 1918.
10. À Noyon, Chauny, Ham et Nesles.
11. Bulletin AFFW du 22 mars.
12. Bulletin AFFW du 26 mai.
13. Bulletin AFFW du 29 mars 1918.
14. 104J4/1.
15. 104J1, bulletin AFFW du 7 juillet 1918 et photographies.
16. Bulletin AFFW du 6 octobre 1918.
17. Bulletins AFFW des 5, 12 et 22 avril 1918, 104J1.
18. Bulletin AFFW du 9 juin 1918.
19. Il faut néanmoins éviter de trop charger les exilés pour ne pas encombrer les trains.
20. 104J6/1 Esquisses représentant des réfugiés à la Gare du Nord.
21. Également 104J9/2 télégrammes envoyés et reçus par l'AFFW entre janvier et septembre 1918 permettant de voir quels sont les besoins exprimés.
22. 104J4/1
23. Bulletin AFFW du 22 septembre 1918.
24. Bulletin AFFW du 29 septembre 1918.
25. 104J4/1, écrit a posteriori en 1919.
26. Du 21 novembre 1917 au 15 septembre 1918, le Weekly bulletin de l'AFFW indique « cooperating with the american red cross », puis à partir du 22 septembre 1918 cette mention est remplacée par « recognized and approved by the french government ».
27. 104J1 Bulletin AFFW du 1^{er} novembre 1918.
28. Nancy (place Stanislas, Mrs Dawson), Clermont-Ferrand (Miss Felicite Oglesby), Nîmes où Miss Toklas et G. Stein aident à enrayer la grippe, Nantes (Mme Jeanne Carré), Aubenas où Melle Antonia Ceytte s'occupe de nombreux réfugiés, Chambéry (Mrs A.C. Baker), Pau (Miss Alice Henderson et Miss Cushing), et de nombreux sites sur la côte méditerranéenne dirigés par Mr Howard Copland et Miss Sylvia de Grasse Fowler.
29. Bulletin AFFW du 26 octobre 1918.
30. 104J1, bulletin AFFW du 19 octobre 1918.
31. 104J 11/2 articles sur la création du CARD en mars 1918 expliquant qu'A. Morgan était en désaccord avec Mrs Lathrop et Vail.
32. 104J1, brochure de 1918 comprenant l'histoire de l'AFFW.
33. Le Boston Evening - coupure de presse dans 104J11/2 - publie début 1918 une photographie d'A. Morgan devant le château de Blérancourt sous le titre « Where Miss Morgan's band of devoted workers plan the rehabilitation of the abandoned farms ». Les volontaires portent l'uniforme bleu horizon, rendent compte au Commandant du 3^e corps d'armée et occupent sept baraquements militaires.
34. Après-guerre, il y aura ainsi les services agricoles de Blérancourt, Anisy-le-Château, et les fermes de Villeneuve-la-Hurée, la Troche, Brétouville ainsi que la coopérative de Juvigny. Voir Comptes de recettes et dépenses de la ferme de Villeneuve-la-Hurée nov 1918-février 1924.
35. 104J57
36. Voir 104J11/2 et 104J1 brochure de 1918 sur l'histoire de l'AFFW.
37. 104J59
38. 104J60, Under two flags 5 octobre 1918, A. Murray Dike raconte cette cérémonie.
39. Bulletin AFFW du 16 novembre 1918.
40. 104J10.
41. Bulletin AFFW 23 novembre 1918.
42. Bulletin AFFW du 7 décembre 1918.
43. Bulletin AFFW du 21 décembre 1918.
44. L'AFFW récupère des places reprises aux Allemands et conserve ou ouvre (Conflans, Château-Salins,...) des dispensaires pour les civils. Il gère un asile à Toul et un sanatorium pour enfants tuberculeux à Nancy.
45. 104J7 et 104J12.



Camps et dépôts américains en France

par René GUYOT



doc.1 Le général Siebert arrive en France le 26 juin 1917
avec les premiers contingents américains.
Le Panorama de la guerre 1914-1919, n°103, sd, p. 55.

C'est le 10 mai 1917 que le général Pershing est désigné comme devant prendre le commandement du corps expéditionnaire qui sera envoyé en France par débarquement dans les ports de l'Atlantique.

Les affectations des principaux ports se déclinent grossièrement comme suit :

- Bordeaux et Saint-Nazaire : équipements et approvisionnements
 - Brest : soldats
 - Rochefort, Nantes, La Rochelle : équipements et soldats
 - Également, dans une moindre mesure : Bayonne, Marans, Sables-d'Olonne, Tonnay, etc.
- (doc.1)

En juin de l'année suivante la troupe américaine compte des centaines de milliers de « Sammies ». Mais ces soldats ne sont qu'insuffisamment préparés. Leur entraînement aura lieu en France, supervisé par un bureau spécialement chargé de cette mission. En réalité cinq bureaux sont activés pour encadrer l'aide militaire américaine. En dehors de celui dont il vient d'être question, quatre autres s'occuperont du per-

sonnel, du renseignement, des opérations, et non des moindres fonctions, de l'approvisionnement dont le centre sera placé à Tours. Au niveau territorial, le débarquement définit sept zones ayant chacune un port majeur (1 : Saint-Nazaire, 2 : Bordeaux, [3 : Angleterre], 4 : Le Havre, 5 : Brest, 6 : Marseille, 7 : Rochefort). À partir de ces lieux vont être dispatchés le matériel, la nourriture, les animaux, les hommes. D'immenses camps vont être construits, dont par exemple la gigantesque base logistique de Gièvres au Sud de Romorantin (département du Loir-et-Cher) capable de ravitailler en équipements et vivres une armée de 2 millions d'hommes pendant 30 jours. Aujourd'hui, les vestiges de ce camps demeurent impressionnants. Une note du musée de Sologne (Les camps américains en Sologne et dans la vallée du Cher, 1917-1919) ajoute que ce dépôt est complété par un grand dépôt de remonte (9600 chevaux avec hôpital vétérinaire) et qu'en début 1918 s'implante le premier centre de construction d'avions. Ces places vont naturellement se développer en capacités et en fonctions au cours de la guerre. (doc.2)

La très intéressante carte figurant les lignes de communication menant au front, indique qu'une de ces lignes, dite « tertiaire » (ou de troisième ordre) aboutit dans notre région, à Connantre. Une étude spécifique à ce lieu dans la logistique américaine serait la bien-venue, mais ce sujet n'entre pas dans le cadre de cette très rapide présentation. (doc.3)



doc.2 Fabrication des avions en série : les Américains ont « industrialisé » la guerre, selon le commentaire assez juste de la revue illustrée, car en effet les USA ont envoyé des milliers de techniciens afin de multiplier les voies de chemins de fer, d'accélérer la production de toute matière de guerre, dont la fabrication des aéroplanes (pour garder la dénomination de l'époque).

Le Miroir, 19 mai 1918, n°234, p.4.



doc.4 Bataillon américain montant au front,

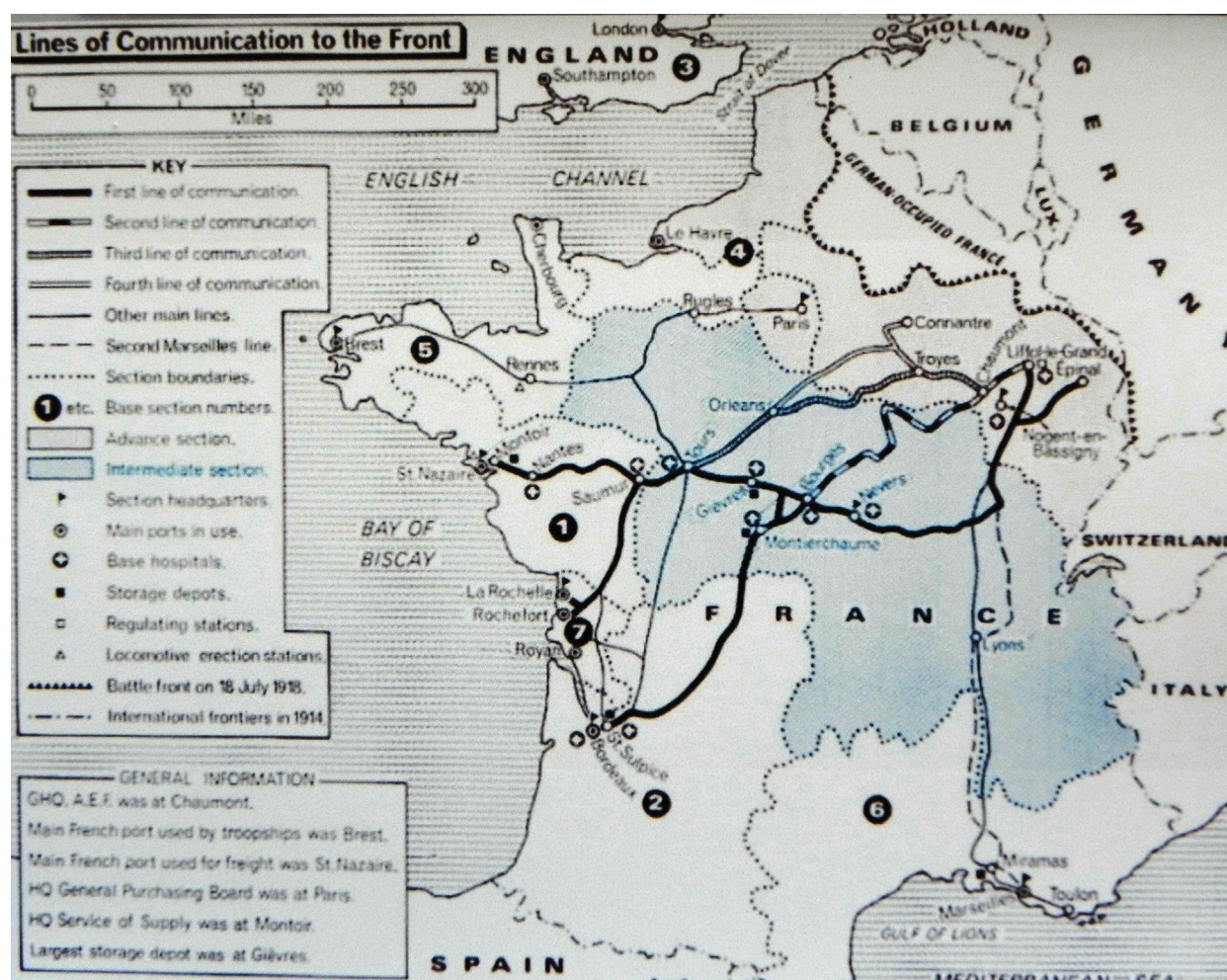
Le Miroir, 31 mars 1918, n°227, p.1.

La vente des équipements américains après la guerre, commence à Sézanne même le 6 novembre 1919, au Quartier-Montmirail, par la cession de 97 arnachements, gérée par le 14^e chasseurs. En revanche ce qui restera dans notre ville, dans l'immédiat, c'est la pratique des jeux américains, qui sera organisée sur le terrain du SAS (football) tous les jours sauf le

lundi, à partir du mois d'avril 1920 (dans le cadre de cours de vacances dirigés par des moniteurs d'éducation militaire). En août 1920 le « Dépôt du Génie » met en vente du matériel à Connantre dont la désignation peut être obtenue en lisant le « Courrier de Sézanne » du 20 août 1920, page 2 (on y apprend également la vente à Linthes de

hangars type Bessonneau provenant du Ministère des Régions Libérées, le jeudi 26 août). À Haussimont (canton de Fère-Champenoise, près de Connantre) a lieu auparavant, en octobre 1919, une vente de 145 camions américains... la seconde de ce type.

(doc.4)



doc.3 Carte de la France des lignes de communication vers le front.

Voir Musée de Sologne, Les camps américains de Sologne et dans la vallée du Cher 1917-1919, Dossier documentaire, 5 mars 2014, p. 8.



Logistique de guerre

LOGISTIQUE DE GUERRE

Camp Beauregard par Alain CHIRON

François Mayle, *Camp Beauregard*. Les Belles Lettres, 2018. 184 pages.

En 1853 ouvre la Louisiana State Seminary of Learning & Military Academy à Pineville, au centre de l'état de Louisiane; le Camp Beauregard est situé non loin du centre de formation des officiers. Pierre Gustave Toutant de Beauregard appartient à une famille créole d'origine française et italienne, il est né en 1818 à la Plantation Contreras à Saint-Bernard près de La Nouvelle-Orléans. Sorti diplômé de West Point en 1838, il participe dix ans plus tard à la guerre contre le Mexique. Il enseigne à West Point lorsqu'éclate la Guerre de Sécession. Il rejoint l'armée sudiste, mais après la défaite des confédérés il se fait le défenseur des droits des noirs.

Les États-Unis ont déclaré la guerre à l'Allemagne le 6 avril 1917, et trois centaines d'officiers ou sous-officiers français dont le commandant Jean Mayle (envoyé au camp de Beauregard) sont chargés essentiellement de former aux USA les soldats américains à la guerre des tranchées dans plusieurs camps d'entraînement et marginalement de faire de la propagande. Toutefois une avant-garde de 16 à 20000 combattants, sous le commandement du général Pershing, est transportée en France début juin 1917. Ce dernier tentait quelques mois plus tôt au Mexique de mettre la main sur Pancho Villa.

Parmi ces hommes de «l'American Expeditionary Force», on compte les écrivains Joseph Kessel et Jean Giraudoux ainsi que Jean Norton Cru historien et professeur de littérature française aux USA. Arrivés à New York, ils rencontrent le Commissaire général aux Affaires de guerre franco-américaines André Tardieu (bras droit de Clemenceau dans les négociations du Traité de Versailles et futur Président du Conseil).

Le commandant Jean Mayle découvre le jazz à La Nouvelle-Orléans et l'auteur nous conte également en quelles circonstances des Français dans l'hexagone, à Brest, entendirent pour la première fois le swing dans le cadre d'une Marseillaise adaptée (p.32). Non seulement nous est évoquée l'armée américaine mais également la façon dont l'armée française se bat dans la seconde partie du conflit, car ce sont des conditions similaires dans lesquelles vont se trouver les Sammies. Il rappelle que c'est l'artillerie qui tue principalement 80% des soldats et que l'aviation et les tanks jouent maintenant un rôle non négligeable. À propos de l'infanterie, on relève cela :

«Au début du conflit, le soldat français n'était équipé que de son Lebel. En 1917, il dispose de cinq armes supplémentaires. Outre la mitrailleuse, il y a le fusil-mitrailleur, arme à cadence de tir rapide, portée par un seul homme, même si le modèle français, le Chauchat est médiocre. Le lance-grenades Vivian-Bessière, les mortiers de tranchée Brandt et Stockers ou Crapouillot, le canon de 37 mm qui, à 2000 m, pulvérise les nids de mitrailleuse» (p.47).

Sont rappelées les conséquences de l'attentat des services secrets allemands dans le port de New York le 30 juillet 1916, parmi celles-ci l'endommagement de la statue de la Liberté (p.86). Notons, mais le livre ne les évoque qu'en passant vraiment très rapidement, que les Anglais envoyèrent également outre-Atlantique des instructeurs dans l'armée américaine.



Les Américains à la Rochelle

par Alain CHIRON

Jean-Claude Bonnin, *L'armée américaine à La Rochelle et en Charente-Inférieure*. Sutton, 2010. 96 pages.

Le port de La Rochelle voit débarquer nombre de soldats américains durant la Grande Guerre. Dans le premier chapitre est évoquée la ville de New Rochelle, très près de New York, qui fut fondée par des calvinistes français. Il est rappelé que le président républicain Theodore Roosevelt (de 1901 à 1909) était largement favorable à l'intervention américaine aux côtés des Alliés, après le naufrage du paquebot britannique RMS Lusitania en mai 1915. Sa seconde épouse était d'origine protestante saintongeaise et leur fils Quentin, en s'engageant dans l'armée américaine en mai 1917, vint comme pilote combattre en France. L'avion de ce dernier a été abattu en combat aérien au-dessus de Chamery, un hameau de Coulonges-en-Tardenois (aujourd'hui Coulonges-Cohan) le 14 juillet 1918.

Une photographie page 44 montre des Sammies du camp de l'aviation américaine de Saint-Maixent dans les Deux-Sèvres; en effet une fois débarqués les soldats américains ne restent pas toujours à La Rochelle (ils sont quand même 10 000 dans cette préfecture au moment de l'Armistice) et sont répartis dans diverses casernes généralement dans le nord du département de la Charente-Inférieure (on attendra 1942 pour qu'il devienne le département de la Charente-Maritime).

Selon l'auteur « La première unité qui arrive à La Rochelle en octobre 1917 est un détachement du 17^e Génie américain chargé de préparer le site de la nouvelle gare où vont être installés les ateliers » (p.55). Un article dans la presse locale suit peu après et il évoque la présence américaine à La Rochelle en mentionnant le grand intérêt que nombre de Françaises portent aux Sammies. Par ailleurs un nombre important de femmes de l'hexagone sont employées par les divers services américains.

Une carte page 21 montre à la fois les départements considérés comme dans la zone des armées et les lignes de chemin de fer qui amènent progressivement tout le ravitaillement aux Américains sur le front (le lorrain en l'occurrence) après son débarquement à Marseille, Bordeaux, La Rochelle et Saint-Nazaire.

Comme on peut le voir à travers le sommaire cet ouvrage, très largement illustré (le texte y occupe moins de la moitié de la surface), aborde nombre de points intéressants.

1. Charentais et Américains, « les vieux cousins ». p.7
2. De la neutralité à l'entrée en guerre des États-Unis. p.15
3. La Charente-Inférieure dans l'organisation militaire américaine. p.19
 - Sous l'autorité de la Base Section n°1.
 - Sous l'autorité de la Base Section n°2.
 - La Base Section n°7 à l'échelle du département.
4. La défense maritime. p.31
 - La base navale américaine de Rochefort.
 - La base aéronavale de Saint-Trojan.
 - La station de La Pallice.
 - Les stations de Rochefort et de Royan.
5. Les activités portuaires et le stockage. p.39
 - Le port de La Pallice. Le port et la base de Rochefort.
 - Les ports de Tonnay-Charente et de Marans.
 - Le camp inachevé d'Aigrefeuille. Le port inachevé de Talmont.
6. Les ateliers de montage de matériel ferroviaire et le camp Pullman. p.55
7. Les autres missions de l'armée américaine dans le département. p.69
 - Les dépôts de remonte de La Rochelle.
 - Le montage des camions à La Pallice et Rochefort.
 - La zone de stationnement de Pons.
 - La cimenterie de Mortagne.
 - Les hôpitaux.
 - Les cimetières.
8. La Charente-Inférieure et les Américains. p.79
9. De l'Armistice au départ. p.87



Les Américains à Saint-Nazaire par Alain CHIRON

Erwan Le Gall, *Saint-Nazaire, les Américains et la guerre totale (1917-1919)*.

Les Clionautes et Éditions Codex, 2018. 264 pages.

Ce titre est préfacé par Pierre Jégo qui signale qu'une thèse, rédigée par Laëticia Pichard, est en cours sur les Américains à La Rochelle durant la Grande Guerre. De fait le sujet est plus large puisque le titre est *La présence américaine dans le Centre-Ouest de la France pendant la Première Guerre mondiale, 1917-1921 (2015)*. En effet les principaux ports de débarquement (et plus tard d'embarquement) utilisés par les Américains sont La Rochelle, Nantes, Saint-Nazaire, Bordeaux, Brest et Marseille.

Erwan Le Gall commence par montrer l'enthousiasme qui est porté par la presse tant laïque (*Le Phare de Loire*) que catholique (*Ouest-Éclair* qui se transformera en 1944 en *Ouest-France*) à l'annonce de l'entrée en guerre des USA début avril 1917. Il rappelle qu'auparavant, depuis l'été 1914 des troupes, des chevaux, du matériel et du charbon britanniques arrivent dans 154 navires.

Il poursuit en montrant à quel niveau l'armée française est vraiment mal en point au printemps 1917 et raconte en une page le cas d'un soldat originaire de La-Chapelle-des-Marais accusé deux fois de désertion (p.65). Ce dernier meurt dans un bagne militaire à Téboursouk en Tunisie (un de ces Briribi), le 1^{er} décembre 1918; ajoutons que celui-ci fut ouvert en 1901 et qu'Albert Londres le visita dans les années vingt, rendant compte de ce qu'il avait vu dans *Dante n'avait rien vu*.

L'auteur nous évoque ensuite les moments et l'ampleur de l'arrivée des troupes américaines à Saint-Nazaire; comme souvent il cite des documents d'archives et des ouvrages d'études américains qui rapportent des articles parus dans la presse américaine de l'époque ou des courriers de Sammies. Il poursuit en évoquant les camps où les Sammies séjournent après leur débarquement. Le matériel débarqué est mentionné et c'est l'occasion de signaler la grande variété de la nationalité des dockers de cette époque. Des prisonniers de guerre allemands sont employés pour certains travaux.

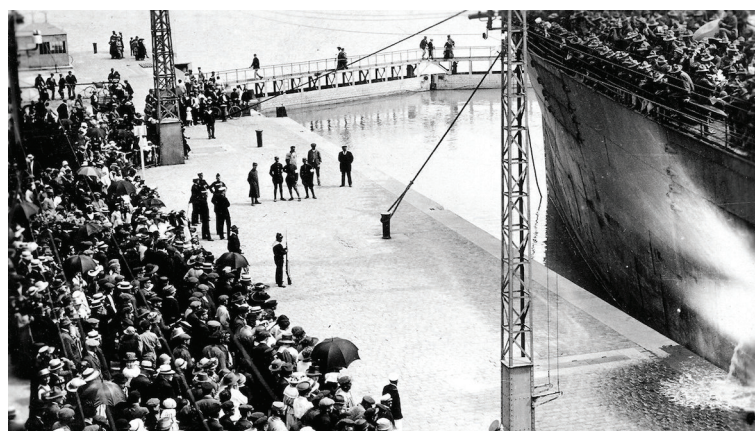
Au sujet des fréquentations entre Doughboys et habitantes de la Loire-Atlantique, l'auteur précise bien que parmi ces dernières toutes n'étaient pas françaises et il semblerait en particulier qu'un nombre non négligeable de réfugiées belges aient épousé des Sammies. Nous rajouterons personnellement qu'en plus la grande majorité des réfugiés d'outre-quiévrain étaient de langue maternelle flamande, vu que l'espace wallon fut plus précocement occupé par les Allemands que les terres occupées par des populations de langue flamande. Par ailleurs il y eut des maris qui, venant de Louisiane et ayant des noms et prénoms français devaient avoir une maîtrise plus ou moins parfaite du cajun. Notre auteur a recensé 318 mariages franco-américains en Loire-Inférieure en 1917 et 1919. Si cette question de mariage est traitée autour de la page 150, par contre des cas de viols rarement rapportés par la presse sont traités pages 222-223.

D'autres aspects de la présence américaine et de ses conséquences, non seulement en Bretagne mais ailleurs dans l'hexagone et en particulier en Lorraine et dans le sud des Ardennes où les Sammies combattent, sont mentionnés. On apprécie les dix pages de chronologie qui courent d'avril 1914 (sur la question de l'intervention au Mexique des USA, avec d'ailleurs le général Pershing qui court en vain derrière Pancho Villa) jusqu'en novembre 1920 avec l'élection du successeur de Wilson à la tête des USA. Pour cette année 1920 sont aussi mentionnés le vote d'un texte accordant le droit de vote aux femmes américaines et le départ des dernières troupes américaines de France le 3 janvier 1920.

Sont proposés, de la taille d'une demi-page des figures, cartes ou illustrations au nombre de vingt. L'ouvrage se commande soit sur le site internet des Clionautes ou ici <http://www.arcadesdirect.fr/fr/1ere-guerre-mondiale/28894-saint-nazaire-les-americains-et-la-guerre-totale-1917-1919-liv.html>, soit chez votre libraire.



*Soldats américains avec leurs instruments de musique
à St Nazaire en juin 1917*



Arrivée d'un navire américain à Saint-Nazaire le 27 juin 1917



27 juin 1917 arrivée des Américains à Saint-Nazaire
gallica.bnf.fr / Bibliothèque Nationale de France



Le matériel américain de 1917 en exposition

par René GUYOT

Les Américains commencent à apporter au cours du premier semestre 1917 un matériel d'une ampleur époustouflante. D'une part eu égard au volume (qui s'exprime en millions de tonnes) et d'autre part relativement au contenu lui-même, avec des objets les plus surprenants (on ne néglige aucun des besoins d'un homme en guerre...). Ces considérations jointes aux dimensions du local affecté à l'exposition (salle du rez-de-parvis de la médiathèque) obligent à faire l'impasse sur deux aspects d'une telle entreprise. Premièrement les équipements volumineux seront exclus de la présentation. Secondement on ne laissera voir qu'une infime portion des objets journaliers des seuls soldats américains.

Cette exposition s'inscrit sur la durée d'un mois au cours duquel se succéderont diverses manifestations, organisées pour les unes et suscitées pour les autres par la ville de Sézanne.

L'exposition se déroulera à partir du moment de l'inauguration de ces manifestations, le vendredi 19 octobre, au dimanche 18 novembre 2018, et sera ouverte à des dates et horaires aujourd'hui encore à préciser.

Nous avons imaginé la distribution de la salle en plusieurs pôles, rassemblant un certain nombre d'objets sur une même thématique.

Ainsi, sous réserve de faisabilité, les visiteurs évolueront selon l'ordre chronologique qu'indiquera la succession des box: de l'arrivée des Américains dans les ports français, jusqu'à la célébration de la victoire.

En bref, voici la configuration de la salle, avec ses box et ses vitrines. La façade Est accueillera trois box consacrés aux ports français, aux camps d'entraînement américains et aux dépôts américains. Il s'agit de l'installation de l'armée sur un sol étranger considéré comme vierge du point de vue de l'arrivant. Il faudra en effet conditionner les ports, les agrandir, installer loin du front des terrains indispensables à la logistique, établir l'infrastructure (surtout ferroviaire) pour articuler l'ensemble et prévoir les emplacements de stationnement des hommes pour les y adapter aux conditions de guerre. Puis cette armée une fois prête, participera aux opérations militaires. Celles-ci seront évoquées de façon concrète par deux box relativement plus fournis que les autres

puisqu'y figureront les objets provenant de ces lieux: le Bois Belleau et la zone Saint-Mihiel-Meuse-Argonne. Le premier de ces box, « Belleau », occupera le fonds de la pièce, collé au mur muet. L'autre box prendra place sur un tiers de la face Ouest, jusqu'aux cérémonies d'après-guerre: celle du 11 novembre, et celle de la victoire, à Paris.

L'aspect humain ne sera pas évacué. Les vitrines centrales seront consacrées pour deux d'entre elles au soldat américain, avec les éléments qui faisaient le quotidien du Marines. Et avec la panoplie presque complète d'un infirmier américain dont l'histoire est ainsi révélée de façon quasi familière.

Enfin des vitrines montreront des vestiges de champs de bataille, qui transportent à notre attention toute l'actualité du soldat, jusqu'à son ultime souffle (je pense à cette gamelle incrustée d'un éclat d'obus).

Cette exposition résulte d'un travail de longue haleine, élevé sur toute une vie de recherche sur le terrain, mais surtout d'une extrême compétence dans la mesure où les

objets, du plus gros au plus infime, du plus courant à l'exceptionnel, recèlent leur propre histoire guerrière et aussi celle de leur découverte, toutes deux excellentement maîtrisées. Ce que nous devons à notre ami Philippe Bellanger, pas toujours disponible, mais efficace quand il le faut.

Philippe Bellanger n'est pas un inconnu à Sézanne. C'est lui qui gère l'exposition annuelle des Antiquités sous la Halle de Sézanne, fournie par des professionnels, dans le cadre de la Foire de Juin.

Par ailleurs la ville de Sézanne a hautement bénéficié de ses services à l'occasion des manifestations par elle organisées du 13 septembre au 15 novembre 2014, intitulées «14-18 Sézanne dans la Grande Guerre». Lors il s'agissait pour Philippe Bellanger, rien moins que de reconstituer une chambre d'hôpital (car à Sézanne le collège avait été transformé en l'Hôpital 22 et servait de base arrière sanitaire, en même temps que d'autres lieux de la ville). Seulement, on avait demandé à Philippe Bellanger de procéder à la reconstitution... à partir d'une carte postale ! Tout d'époque : mobilier, matériel, habillements, linges, consommables...

(doc.1) *Hôpital-collège.*

Une salle des pensionnaires.

René Guyot, *Le service de santé de l'arrière, organisation générale et locale, équipements sézannais et personnels soignants*, *Du Pays Sézannais*, n°17, septembre 2014, p. 34, doc 11, Fonds Paillard-Lheureux.

Image ayant servi pour la plaquette de présentation des manifestations sézannaises en 2014 (première et dernière de couverture).

C'est cette utilisation que nous privilégions ici.

Il est résulté de ces manifestations un numéro spécial *Du pays Sézannais* de 150 pages ayant pour titre «1914 Sézanne base arrière sanitaire et hospitalière», dédié le vendredi 19 septembre 2014 et qui constitue une masse de référence, à lire avec grand profit.

Pour nous aujourd'hui avec ce nouveau numéro spécial *Du Pays Sézannais* 22 «L'apport américain en 1917» il s'agit de pointer en des études circonstanciées ce que les USA ont pu exporter massivement (armement, voitures Ford, motos Harley, rasoirs Gillette, pansements Johnson & Johnson, etc) et, ayant à l'esprit ces marques encore d'actualité (avec le jazz et autres nouveautés de consommation), comprendre ce que ce pays a réussi à imposer au nôtre pour en faire un tremplin d'expériences marchandes de son style de vie pour tout l'Occident.

L'exposition va faire découvrir le fait à profusion, mais aussi rester modeste dans des domaines particuliers qui ne touchent pas directement la contribution concrète à la guerre. De sorte que le plan retenu pour la visite de l'exposition et son contenu, ne se trouvent pas adaptés. Aussi nous privilégierons dans cette présentation l'objet américain qualifié par son utilisation, le plus souvent militaire.

Voici donc le plan proposé, pouvant servir néanmoins à l'élaboration d'un catalogue d'exposition.

- 1. Déplacements et motorisation des transports
- 2. Conditionnements relativement lourds (caisses et équivalents)
- 3. Subsistances et ravitaillement
- 4. Habillement et identification
- 5. Effets militaires individuels et armement léger
- 6. Santé, médicaments, plaies et contusions
- 7. Toilette et pogonotomie pour sauver sa peau
- 8. Divers insolites

À défaut, rappelons-le, de pouvoir présenter des machines de fortes dimensions, l'exposition se borne à livrer à la vue du public des objets facilement logeables. Par ailleurs elle ne prétend pas faire le point complet sur tel ou tel sujet et nous recommandons aux curieux de consulter les spécialistes et de se rapprocher d'institutions et de musées (voir les indications en fin de volume, à ce propos in «Lieux de mémoire»).

Crédit photos : Luc Dassens, sauf mention contraire ; mises en scène des objets : Philippe Bellanger, Luc Dassens, René Guyot.

Sources des iconographies et leurs possesseurs :

- Musée du château de Blérancourt.
- *Le Panorama de la guerre 1914*, publication mensuelle illustrée, Librairie des auteurs contemporains, Imprimerie Rubiole, 7 rue des Dames, Paris. Devenu plus tard *La guerre mondiale 1914-1919*. Publication sans date, mais portant en tête un numéro d'ordre chronologique frappé au tampon à l'encre violette. Série de documents mise à disposition par Philippe Fourchet, principal artisan de l'exposition organisée du 18 au 23 septembre 2018 à Anglure sur le thème de la guerre 1914-1918.
- *Le Petit Journal*, Didier Baire.
- *Le Miroir*, Christian Schopphoven.
- Fonds d'archives Paillard-Lheureux, détenu par la ville de Sézanne.

Remerciements : Didier Baire, Philippe Bellanger, Luc Dassens, Philippe Fourchet, Marie-Christine Garrido chargée d'animation du musée de Belleau, Carole Gragez conservateur du Palais de Compiègne et du château de Blérancourt, Christian Schopphoven animateur du musée de Mondement, ville de Sézanne.



1. DÉPLACEMENTS ET MOTORISATION DES TRANSPORTS



doc.2 Matériels arrivés aux ports et débarqués sur les quais.
Le Miroir, n°189, 8 juillet 1917, p. 4.

Cette masse informe, considérable, est appelée à rejoindre ses points de destination. C'est pourquoi, en complément du chemin de fer, les Américains ont apporté une armada de camions de convoi.



doc.3 Convoi de transport.
Le Miroir, n°256, 20 octobre 1918, p. 14.

La voiture particulière participe également (Luc Dassens, Ford T), au même titre que les motocyclettes de toutes sortes (Luc Dassens, Harley) ou de simples vélos, pour des missions demandant plus de légèreté. (doc.4)



doc.4 D. O. Seabloam, motocycliste, qui fait partie de l'American Motor Corps, service de transport de l'AEF, chargé de véhiculer du matériel et des soldats vers le front et les blessés vers les hôpitaux.
Dessin de Victor-Hector Jonas, 1918. MNB (Blérancourt) 94.225.



doc.5 Vélo modèle Military
(phare au carbure et suspension du siège à 3 ressorts).

En terrain difficile ou pour des opérations particulières, le cheval rend les meilleurs services à une armée américaine.



doc.6 Convoi hippomobile à l'arrière des lignes sur le front occidental, ce dernier étant destiné à s'élargir rapidement, souligne le commentaire du document réalisé en février 1918, car le corps expéditionnaire américain en France doit à terme comprendre 500 000 hommes.
Le Miroir, n°221, 17 février 1918, p. 11.

2.

CONDITIONNEMENTS LOURDS

Ce précédent chiffre de 500 000 hommes doit être accompagné d'autres statistiques traduisant l'effort gigantesque en cette période. En Grande-Bretagne et en France on aura fabriqué 2200 locomotives et 37 000 wagons. À la mi-1918, 7 hommes, 2 chevaux et 7 tonnes de matériel débarquaient en France toutes les minutes.



doc.7 Premier contingent débarqué le 26 juin 1917.
Le Miroir, n°189, 8 juillet 1917, p. 14.



doc.8 Caisse en bois servant à transporter les rations de corned-beef, conditionnement Chicago, octobre 1917.



doc.9 Caisse en bois pour l'acheminement des munitions «bandoleers», qui sont des cartouchières composées de 6 poches, telles qu'elles figurent sur la photographie. La caisse porte la date du 3 mars 1918, et son contenu est spécifié «made in USA».



doc.10 Caisse métallique dite «Supply Officer» destinée également à transporter des munitions. En surplus, à la peinture blanche on comprend que l'envoi est régimenté à la 157^e d'infanterie.



doc.11 Autre destination du contenu : les soins aux blessés. Il s'agit d'une caisse en bois, dimensions : 122 x 61 x h. 59 cm. De la part du «Secours Américain», pour l'American Relies Clearing House, 5 rue François 1^{er} à Paris, ainsi qu'il se lit par une adresse manuscrite sur le flanc de la caisse.



doc.12 Caisse en bois de la Croix-Rouge Américaine, dimensions : 92 x 61 x 61 cm, qui contient 87 habits chirurgicaux en provenance de New York.



doc.13 Caisse métallique
de dimensions : 53 x 38 x 35 cm,
du « département médical » américain.



doc.14 Le même caisson, avec en relief sur un de ses côtés
le caducée, emblème d'un service de santé.

3. SUBSISTANCES ET RAVITAILLEMENT

Une masse considérable d'êtres humains est convoquée sur la terre de France. Elle va demander des soins attentifs afin d'en assurer les conditions optimales d'efficacité... on sait que le soldat allemand, lui, n'est pas approvisionné en nourriture de façon satisfaisante...



doc.15 Recrues américaines à destination de France.
Le Miroir, n°231, 28 avril 1918, p. 7.



doc.16 Boîte métallique de corned-beef « Advance »,
dimensions : 22 x 14 x 10 cm. Production du Brésil,
conditionnée pour « Wilson & Co », Chicago, USA.
Contient du bœuf cuit, du sel, du sucre
et du nitrate de sodium.



doc.17 Boîte métallique de ration d'urgence,
à n'ouvrir qu'en cas de nécessité,
et avec l'autorisation d'un officier.
h 15 cm. Section elliptique.



doc.20 Fourchette et gamelle,
provenant du Bois Belleau.



doc.18 Bouteille de lait concentré. h. 18 cm.



doc.21 Gamelle, Bois Belleau.
Ayant appartenu au soldat William Robinson
de l'USMC.



doc.19 Lot de boîtes métalliques de biscuits.
Deux sortes de conditionnement:
dimensions : 21 x 6 x 6 cm et carré : 7,5 x 3,2 cm.



doc.22 Cuisinier américain.
Le Miroir, n°221, 17 février 1918, p. 11.



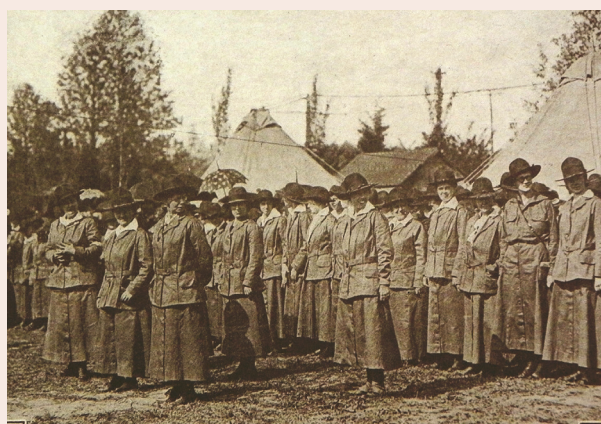
doc.23 Prisonniers allemands mangeant le corned-beef distribué par des soldats canadiens.

Le Miroir, n°252, 22 septembre 1918, p. 14.

Une scène tendant à montrer le difficultés de vie des Allemands du fait de problèmes de ravitaillement.

4.

HABILLEMENT ET IDENTIFICATION



doc.24 Américains en préparation à la guerre.

Le Panorama de la guerre, n°90, sd, p. 225.



doc.25 Infirmières américaines, à l'Université de Harvard, en partance pour le front.

Le Panorama de la guerre, n°101, sd, p. 14.



doc.26 Capote en laine portée en Argonne.



doc.27 Veste de Marines, portée à Belleau en juin 1918.
Ici une veste « non percée » (à l'arrivée en France),
tenue Forest Green.

Par la suite les vestes seront ornées d'insignes (donc « percées ») lorsque les soldats revêtiront les tenues de l'Army, en « moutarde » et Collar Disk avec deux insignes, selon leurs spécialités. Voir dessous.



doc.28 Veste de Marines. Insignes au col.



doc.29 Bouton de capote du régiment de Marines.



doc.30 Gamelle gravée par guillochage représentant
l'emblème des Marines Corps, daté 18 septembre 1918.



doc.31 Chapeaux dits « Campagne Hat »,
portés lors de l'arrivée en France en 1917.
Ils vont assez rapidement être remplacés
par les « bonnets de police ».
Voir dessous.



doc.32 Bonnet de police avec lot de divers insignes.



doc.33 Lot de casques dont un dit «Indian Head», de la 2^e division d'infanterie.



doc.34 Lot de casques dont un représente également une tête de Sioux; mais cette fois sur fond d'un obus vert. Il s'agit ici d'un casque ayant appartenu à un artilleur.



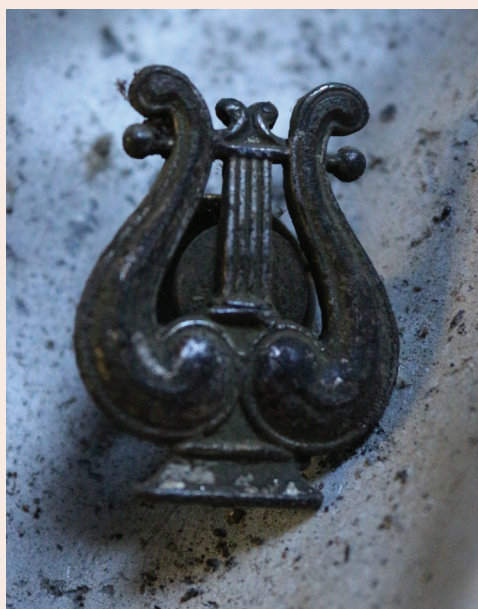
doc.35 L'insigne se retrouve aussi sur les cartouchières.



doc.36 Insignes selon armes.
Insignes selon spécialités, voir ci-dessous.
Il y avait aussi des insignes selon les États des USA :
CAL = Californie, NY = New-york, PENN =
Pennsylvanie, N.J. = New-Jersey, WIS = Wisconsin, etc.



doc.37 Insignes selon spécialités.



doc.38 Insigne du musicien.



doc.39 Boîte de lettres à frapper utilisées pour nommer les plaques et les couverts, dimensions: 20 x 10 x 8 cm.



doc.43 Plaque d'identité du Marine John D. Oyler.



doc.40 Boîte de lettres à frapper, ouverte.



doc.44 Pièce de 5 francs en argent de 1873 trouvée fortuitement dans le Bois Belleau, ayant appartenu au sniper Georges-F. Taaffe, de la compagnie G, 103^e d'infanterie, 26^e division.



doc.41 Objet frappé, sur son plot.



doc.45 Plaque d'un Chinois, affecté à la manutention.



doc.42 Lot d'objets frappés (plaques, cuillère, fourchette).



doc.46 Boîte à frapper les cuirs,
dimensions : 20,5 x 10,5 x 8,5 cm, ouverte.



doc.47 Détail de la frappe sur étui en cuir
pour pistolet automatique modèle 1911, calibre 11,43.

5. EFFETS MILITAIRES INDIVIDUELS ET ARMEMENT LÉGER



doc.48 Les Américains entrent en guerre.
Le Panorama de la guerre, n°101, sd, p. 7.



doc.49 Brodequins américains, 1917.



doc.50 Deux bidons dans leurs housses.
Inscription à l'intérieur :
« U.S.M.C. Phila. Depot 1915 » (effet poché).



doc.51 Deux petites pochettes à pansements, spécifiques au Corps des Marines. Effets ourlés. 112 cm.



doc.52 Ceinturons-cartouchières, anciens modèles 1903 avec boutons Eagles, pour Sammies c'est à dire l'armée régulière. Effets en vieille toile, qui vont être remplacés.



doc.53 Ceinturons-cartouchières, de fabrication plus rudimentaire et plus économique; que l'on retrouvera pendant la guerre de 1940 et à celle de Corée.



doc.54 Fusil d'infanterie «Enfield» modèle 1917 avec ses baïonnettes (fabrifications différentes de fourreaux).
Photo René Guyot.



doc.55 Fusil «Springfield» modèle 1903 (en bas) et fusil «Springfield» d'un sniper, de 1908.

Photo René Guyot.

Ces éléments sont photographiés, décrits, et leurs développements expliqués dans Dominique François, *Le soldat américain*, OREP Editions, 2016, p.17.



doc.56 Fusil «Springfield», détail de la lunette de visée.



doc.57 Nécessaire de nettoyage des canons de fusils; tube en carton avec goupillon et petit chiffon; se place dans une trappe aménagée à l'intérieur de la crosse.



doc.58 Boîte de cartouches, calibre 30, pour modèle de fusil 1903, réadaptées au modèle 1906.



doc.59 Lot de 4 baïonnettes pour fusil « Springfield », utilisées au début du conflit. Éléments rares (fourreau en boyau de porc recouvert de toile).



doc.60 Charge, la baïonnette au fusil. Bois Belleau. Monument aux soldats américains de la 4^e brigade de Marines qui s'emparèrent de ce bois (plaque commémorative). Détail.



doc.61 Autres baïonnettes, dont une intégralement en cuir, servant d'outil d'entraînement au corps à corps.



doc.62 Exercice à la baïonnette. *Le Miroir*, n°240, 30 juin 1918, p. 1.



doc.63 Couteau de tranchée, modèle US 1918.



doc.64 Couteaux avec coups de poings américains et poignées en bois, avec fourreaux. L.36 cm.



doc.65 Bolo de Marines, spécifique à l'US Marines Corps ainsi qu'il est indiqué sur la lame. Le bolo est plutôt utilisé comme outil que comme arme.



doc.66 Une machette (haut) fabrication Collins; et un bolo d'inspiration différente de la précédente.



doc.67 Lot de 4 autres grands couteaux, dont « Knife Hospital Corps » (pour brancardiers).



doc.68 Le pic-pioche et son étui, septembre 1918.



doc.69 Deux hachettes et leurs étuis.



doc.70 Trois pelles individuelles.



doc.71 Haversac, porté par les soldats américains dès leur arrivée en 1917 dans lequel devaient loger leurs effets, outils individuels, etc.

Le sac est passé au pochoir afin d'indiquer le régiment auquel appartient le soldat (chiffre au-dessus de l'emblème). Cet emblème signifie régiment du génie si le dessin est un château à deux tours latérales, de l'infanterie si le dessin est un croisement de deux fusils, mitrailleur si le dessin est un trépied.



doc.72 Soldats américains dans une tranchée,
portant tout l'équipement sur le dos,
y compris gourde et baïonnette au côté, hors du sac.
Le Miroir, n°208, 18 novembre 1917, p. 4.

6. SANTÉ, MÉDICATIONS, PLAIES ET CONTUSIONS



doc.73 Brancard américain, état de neuf, détail.



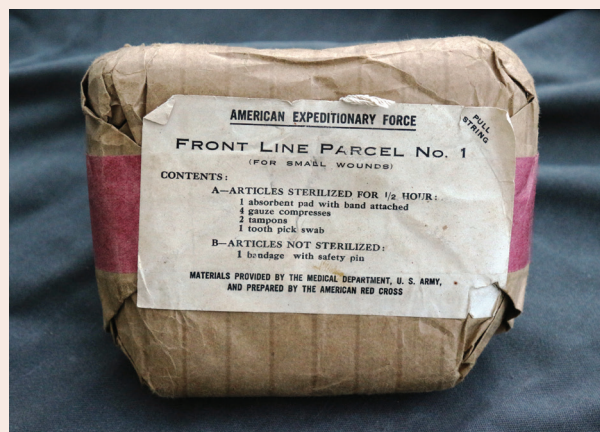
doc.74 Ambulance motorisée américaine.
Cappy-sur-Somme,
la section n.1 de l'American Field Service,
peinture à l'huile de Victor-Gerald White, début XX^e siècle.
Musée de Blérancourt. Dsb 147.1.



doc.75 Boîtes de première urgence «Bauer & Black»,
juin 1918 et mai 1918.



doc.76 Boîte de première urgence «Johnson & Johnson»
(contrat 17 août 1915).



doc.79 Paquet de compresses stérilisées en partie.



doc.77 Valisette réglementaire d'infirmier,
utilisée sur le front, et son contenu.



doc.80 Boîte en carton contenant du coton stérilisé,
fabriqué par «Bauer & Black» (contrat 13 octobre 1916).



doc.81 Produit pour emplâtre à la moutarde, contenu
dans une boîte cylindrique en métal, h. 17 cm.
Ce type de boîte existe aussi à section carrée,
h. 17,5 cm.



doc.78 Lot de paquets de gaze et compresses réglementaires
fabriquées par «Johnson & Johnson», années 1916-1917.



doc.82 Ambulancier américain transportant un blessé.
Le Petit journal, 31 mars 1918, première de couverture.



doc.83 Deux grandes trousses sanitaires en toile.



doc.84 Deux boîtes de coton absorbant
(contrat mai 1917).



doc.85 Boîte cartonnée, contenant 10 cylindres en bois
pour transport du sérum antitétanique.
Dimensions : 20,5 x 9 x 9 cm.



doc.86 Trousse sanitaire ouverte, laissant découvrir
20 flacons de pilules, morphine et potions diverses.
Dimensions de l'espace utile : 73 x 44 cm.



doc.87 Quatre flacons contenus dans la trousse sanitaire,
extrait.



doc.88 Deux flacons en verre de nitrate de sodium,
h. 12,5 cm.



doc.89 Uniforme et casque du médecin A.-L. Winney,
de la Navy, mais accompagne les Marines à Belleau.
Veste USMC avec insigne de la 2^e division d'infanterie.



doc.90 Sacoche du soldat Winney.

7. TOILETTE ET POGONOTOMIE POUR SAUVER SA PEAU

Luc Dassens apporte les précisions suivantes relativement à l'avènement du rasoir à main à lames jetables et son utilisation adéquate par l'armée américaine. En 1895, King C. Gillette invente le premier rasoir à main à lames jetables. Après quelques années de tâtonnement, la « Gillette Safety Razor Company » voit le jour en 1902. La production débute en 1903 avec un rasoir vendu 5 dollars et 1 dollar la boîte de 20 lames (qui passeront à 12 l'année suivante). En 1904 les ventes décollent et la signature ainsi que le portrait de King Gillette ornent les emballages des lames. L'année 1905 confirme le succès de ce rasoir de sûreté avec la vente de 250 000 appareils et de 2 millions de lames. Pour des questions de brevet, c'est Paris qui inaugure en 1905 la première fabrique à l'étranger de la marque Gillette. D'autres pays vont suivre. Le déclenchement de la Première Guerre va ouvrir de nouvelles opportunités avec une commande pour la Russie de 80 000 rasoirs et 600 000 lames. Quand les Américains entrent en guerre à leur tour, l'armée passe une commande pour équiper chaque soldat. En effet, une peau bien rasée offre une meilleure tenue du masque à gaz. Le « Khaki set » était né et se vendra entre 1917 et 1920 à 3,5 millions d'exemplaires. Un modèle civil en boîte métal sera également fabriqué. Ce modèle était disponible dans les foyers de l'armée, mais aussi chez certains détaillants. Le « Khaki set » (doc. 93) militaire est facilement identifiable avec sa mention « Property US Army ». Les modèles civils sont marqués « Made in USA ».



doc.91 Nécessaire de rasage Gillette,
de fabrication civile, pouvant être acheté en foyer.



doc.92 Nécessaire réglementaire de rasage, fabrication «Auto-Strop» (voir les concurrents directs qui proposent à peu près le même style de produit, mais dans des contenants différents).



doc.95 Rasoirs Star et Gillette dans leurs écrins. Instruments d'officiers, plus probablement.



doc.93 Autre nécessaire de rasage Gillette dit «Khaki set» dont un civil (à droite).

Sets équipés du rasoir et de ses accessoires, munis d'un miroir escamotable sur carton entoilé.



doc.96 Boîte rasoir Gillette décorée aux insignes des armes, toutefois de fabrication réglementaire, pour officiers.



doc.97 Rasoir-droit de foyer, gravé au nom de son propriétaire John-J. McCarthy, 110^e Co C.A.C.



doc.94 Nécessaire de rasage «Ever Ready» (qui a été réellement utilisé).



doc.98 Brosse à dent «Pro-phy-lac-tic».

8.
INSOLITE DIVERS



doc.99 Lance-fusée en bronze, fabrication française, utilisé par l'armée américaine.



doc.100 Montre à gousset, USA 1917.
Musée de la Mémoire de Belleau. Photo René Guyot.



doc.101 Coffre-fort pour convoier la solde des militaires.
Dimensions: 61x38x39 (hauteur).
Sur le couvercle: brassard «MP», menottes et batte.



doc.102 Couvercle de gamelle cabossée, avec éclat d'obus incrusté à l'un de ses bords (Bois Belleau).



doc.103 Peinture sur trois planches de bois représentant les soldats anglais, français et américains marchant et chantant devant un fond en forme de cocarde tricolore (voir dessous).



From The Bystander, London
"Tommy," "Le Poulx," and "Sammy" Marching Together to the Victory That Is Certain

doc.104 «Les trois Mousquetaires», de référence de toute évidence très antérieure à sa version ci-dessus.



Quand l'Amérique roule des mécaniques

Les engins motorisés sur le terrain

par Luc DASSENS

HARLEY-DAVIDSON DE L'HISTOIRE À LA LÉGENDE

Des débuts modestes

Dans les premières années du XX^e siècle, les « fabriques de motocyclettes » poussent comme des champignons aux États-Unis. Pas moins de 65 fabricants sont déjà en activité quand en 1903 est offi-

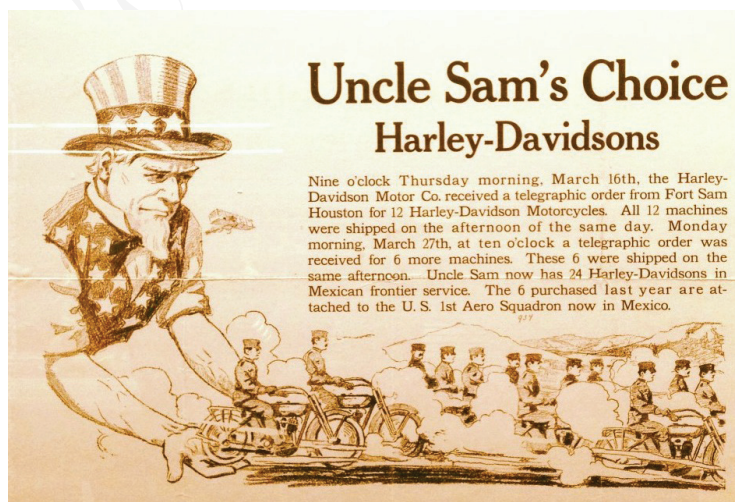
ciellement fondée à Milwaukee la société « Harley-Davidson » par Walter C. Davidson, Arthur Davidson, William A. Davidson et William Harley.

Les débuts sont plus que modestes, c'est encore l'époque des pionniers, le champ des possibles est vaste et tout ou presque est à inventer.

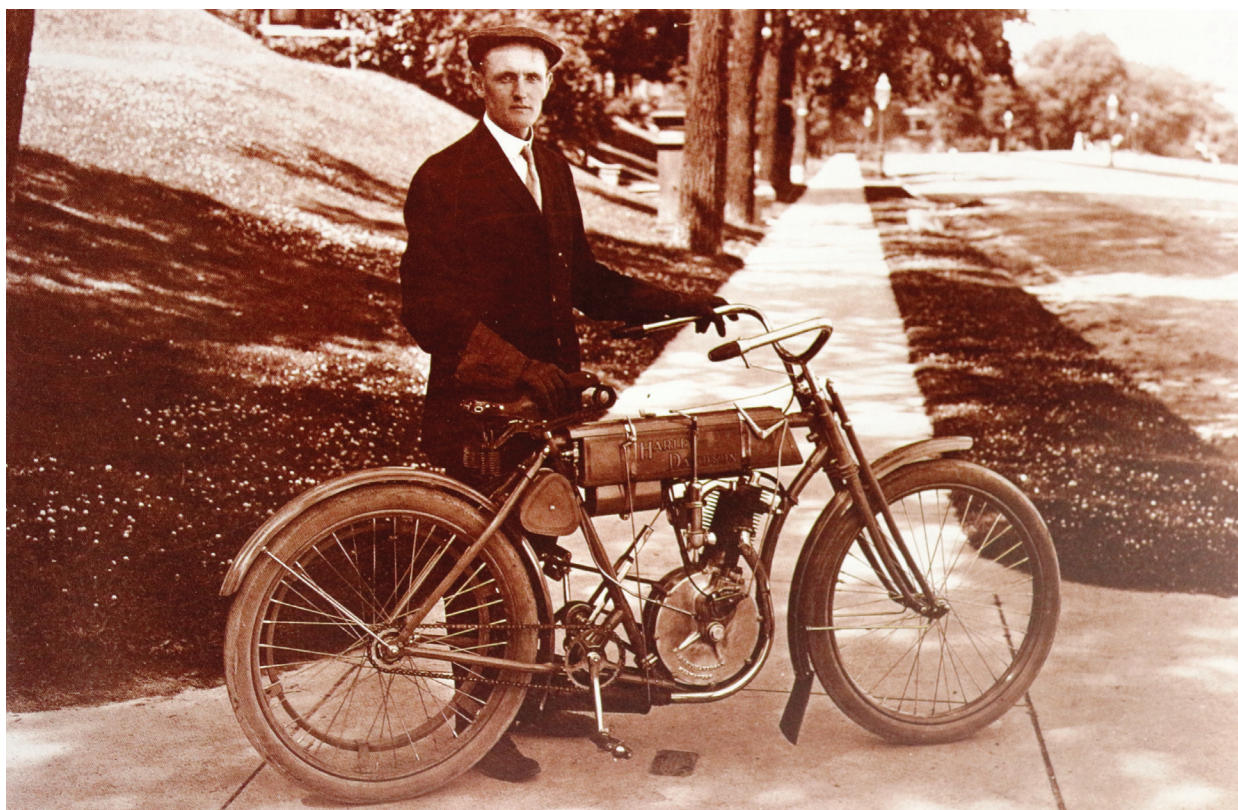
William Harley a 21 ans et Arthur Davidson 20 ans quand ils construisent en 1903 dans un garage minuscule de 3,5 m x 5 m leur première bicyclette motorisée. C'est leur père, William C. Davidson qui avait construit cet apprentis dans son arrière-cour, et fiers comme Artaban, William et Arthur avaient tracé sur la porte, au pinceau, ces lettres qui allaient entrer dans la légende : « Harley-Davidson Motor Co. »

Cette première motocyclette est équipée d'un moteur de 409 cm³ de 3 CV (inspiré du moteur De Dion Bouton) et la transmission est assurée par courroie en cuir. La vitesse maxi est de 70 km/h. Dérisoire de nos jours, mais pour l'époque ce n'était pas si mal.

Trois motocyclettes sortiront du garage cette année-là, dont une totalisera 163 000 kilomètres sans



doc.2 Publicité d'époque
qui vante les mérites des Harley-Davidson
commandées par le Département de la guerre.
Elles seront utilisées à la frontière mexicaine
pour lutter contre Pancho Villa.



doc.1 Walter Davidson avec le modèle victorieux de la firme après son triomphe à la Great Endurance Run en 1908.

panne majeure. Dans le minuscule atelier les heures de travail s'enchaînent. Un slogan allait naître : « Les Harley-Davidson marchent bien car elles sont bien faites ».

Cette réputation de fiabilité va se propager auprès de clients enthousiastes et fortunés. Les rares exemplaires fabriqués à cette époque sont déjà vendus et payés avant même d'avoir eu la moindre pièce assemblée !

Les magazines spécialisés s'emparent du phénomène et les articles sont de plus en plus élogieux et en 1905, la petite entreprise a déjà produit une quinzaine de motos.

Le modeste atelier laisse rapidement la place à un bâtiment plus grand de 9 m x 25 m avec un étage, mais il s'avère encore trop juste et sa surface est doublée en 1907.

C'est cette même année, le 17 septembre que naît officiellement la « Harley-Davidson Motor Company » au registre du commerce des États-Unis.

L'entreprise emploie alors 18 personnes et a vendu 150 motocyclettes.

À la tête de cette compagnie, Walter Davidson est président et directeur général, William A. Davidson vice-président et chef de production, Arthur Davidson secrétaire et directeur des ventes et William Harley trésorier.

Le développement de cette toute jeune société est foudroyant et l'atelier doit une fois de plus s'agrandir de 44 m². Soutenue par les banques et par certaines agences publicitaires, la compagnie va bientôt devenir un des plus gros fabricant de motocyclettes au monde.

Très en vogue à l'époque, Les Harley-Davidson vont s'illustrer dans de nombreuses compétitions motocyclistes qui vont asseoir la réputation de fiabilité des moteurs Harley. Les victoires s'enchaînent, dont une lors de la célèbre « Great Endurance Run » en 1908, une compétition sur deux jours où les motos étaient mises à rude épreuve. La compétition démarrait dans les monts Catskill, au bord de l'Hudson, puis prenait la direction de Brooklyn, et se terminait par une course en circuit sur Long Island. Totalement inconnue dans l'est des États-Unis, la motocyclette Harley (un modèle standard monocylindre) avec aux commandes Walter Davidson va passer chaque poste de contrôle de la course dans les temps impartis, du jamais vu !! (doc.1)

Une semaine plus tard, Walter Davidson enfourche de nouveau la même machine pour participer à une compétition récompensant la consommation la plus faible sur un parcours de 50 miles à travers les terrains raboteux des environs de Roslyn (Long Island).

Nouvelle victoire, Walter Davidson établissant même un nouveau record avec une consommation minimale d'environ 1,4 L aux 100 km.

L'expansion

La toute première Harley équipée du moteur bicylindre VTWIN calé à 45° est proposée à la vente en 1909, faisant de cette moto la plus rapide du marché avec une vitesse de pointe flirtant avec les 100 km/h. Ce moteur a une cylindrée de 825 cm³ pour une puissance de 7 CV et il en sera fabriqué 3000 exemplaires en 1910.

En 1912, les États-Unis comptent plus de 200 concessionnaires Harley-Davidson et en 1913, l'atelier devient une usine de 28 000 m².

À cette époque, seule la marque Indian supplante encore Harley-Davidson.

Avec un sens commercial particulièrement affûté, Arthur Davidson va partir à la recherche de marchés auxquels ses rivaux n'avaient pas pensé. La concurrence ne vient pas seulement des fabricants de motocyclettes, mais d'un constructeur automobile, Ford, avec sa fameuse Ford T fabriquée à la chaîne. Cette nouvelle façon d'appréhender le marché en construisant en grande série fait baisser les coûts de production.

En 1908, une Ford T coûtait 825 dollars, en 1916 360 dollars et 290 dollars en 1927, alors qu'une motocyclette se vendait selon la

marque et les modèles entre 300 et 450 dollars.

Pour vendre ses motos, il va démarcher les secteurs publics comme la Poste ou la Police.

La police de Detroit va lui passer une commande en 1908 et la police de Cincinnati l'année suivante, mais uniquement pour la période estivale. Qu'à cela ne tienne, à force de persuasion, il décroche finalement un contrat avec la Poste qui décide de remplacer ses bicyclettes par des motos. La commande sera de 4800 machines.

Plus inattendu, c'est au tour du général Pershing en 1916 de passer commande d'une vingtaine de motos pour tenter de mettre la main sur le révolutionnaire Pancho Villa qui donne du fil à retordre au gouvernement mexicain.

Au cours des années 1914, 1915 et 1916, la production atteint des chiffres fantastiques pour l'époque avec pas moins de 16 000 unités vendues par an.

Si la demande pour des motocyclettes est bel et bien là, Harley se met également à fabriquer des side-cars car ce secteur est également en pleine croissance.

Par manque de place, Harley se résigne à sous-traiter une partie de sa production de side-cars au constructeur Rogers à Chicago. Une première commande de 2500 pièces put être livrée, mais la suivante de plus de 5000 side-cars ne put être honorée entièrement par manque de place également. Rogers n'en livrera que 3000 à Harley-Davidson. En tout, Harley va vendre 8500 side-cars en 1915. Pour beaucoup d'entreprises, le side-car est le moyen de transport idéal pour les livraisons, notamment grâce à la diversité des remorques proposées.

Militairement parlant, certaines Harley seront équipées de plate-

forme renforcée pour mitrailleuse dans la guerre contre Pancho Villa. (doc.2)

Le baptême du feu

Quand la Première Guerre éclate en Europe, les importations commencèrent à manquer à l'industrie motocycliste américaine alors florissante. Les matières premières devinrent rares et l'inflation galopante plomba le marché.

À l'automne 1916, les courses et compétitions motos furent suspendues, l'effort de guerre avait phagocyté les prétentions commerciales des uns et des autres.

Depuis l'épisode des Harley-Davidson à la poursuite de Pancho Villa (qui possédait d'ailleurs une Indian), les militaires avaient acquis la certitude que les motos avaient un rôle à jouer sur les terrains de guerres. (doc.3)

Là où les véhicules militaires trop lourds ne passaient pas, une moto le pouvait.

Les services d'équipement de l'armée firent donc l'acquisition de 26 468 Harley-Davidson, de 41 000 Indian, de 2600 Excelsior et environ 200 motos légères à moteur deux temps de Cleveland. Près de 20 000 machines traversèrent l'Atlantique, pour la plupart des Harley et des Indian. Environ 7000 machines se retrouvèrent près du front, les autres furent utilisées dans les camps militaires américains soit par les soldats du



doc.3 Side-car Harley-Davidson équipé de 2 housées de rangement pour les fusils en 1918.

Génie, soit dans les hôpitaux militaires.

Indian, qui avait vu ses pères fondateurs quitter l'entreprise en 1913 et 1916 et dont les nouveaux investisseurs n'étaient pas motards eux-mêmes, vendit la majeure partie de sa production à l'armée à des prix sacrifiés. Chez Harley-Davidson, on prit l'option de garder une partie de la production civile, soit environ 10 000 motos. (doc.4)

Plus encore qu'au Mexique, l'industrie motocycliste américaine va révéler son véritable rôle de leader. Les machines sont robustes, fiables, équipées de bons pneus larges, de bonnes suspensions à l'avant et de moteurs puissants.

Mais la suprématie de cette industrie vient aussi du fait que les normes américaines prônent la standardisation de toutes les pièces techniques, y compris l'outillage et les machines-outils.

À l'inverse des marques européennes, les motos américaines se ressemblent plus ou moins.

De toutes les marques américaines (1), seules les mieux armées pour répondre aux critères d'exigence de l'armée sont retenues. Il faut une production de qualité en quantité ; Indian, Harley-Davidson, Excelsior, Pope sont retenues. (doc.5)

Une fois sur le théâtre des opérations, se posa rapidement le problème du manque d'ateliers de réparations et d'entraînement. C'est ainsi que naquirent les « Training Service Facilities » grâce

au recrutement de 3000 mécaniciens et instructeurs, qui, vers la fin de la guerre, n'étaient toujours pas opérationnelles, parce que principalement établies sur la côte est. (docs.6 et 7)

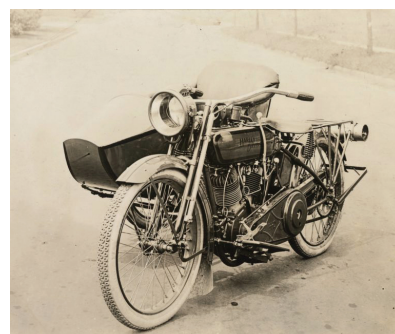
L'après guerre

La guerre terminée, Harley-Davidson n'eut aucun mal à reprendre sa production de motos civiles, car elles avaient servi de base pour les modèles militaires. Même si les anciens stocks de Twin Harley furent vendus en dessous de leur valeur, cela ne fut aucunement préjudiciable à l'entreprise.

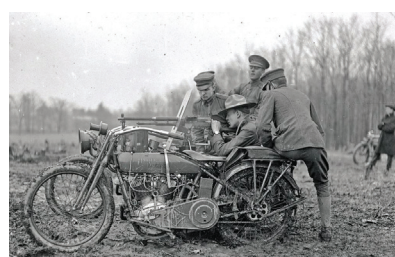
Pour Indian qui avait axé ses centres de production vers le tout militaire, le retour aux modèles civils s'avéra plus compliqué. Au bord de la faillite, plusieurs concessionnaires Indian se virent proposer par Arthur Davidson, toujours à l'affut d'une bonne affaire, de vendre des Harley-Davidson de façon exclusive. Avec cette manœuvre, Harley-Davidson venait de mettre en place le plus grand réseau de concessionnaires d'Amérique.

En 1919, le moteur monocylindre fut retiré du marché et la production recentrée sur les V-Twins semi-culbutés de 1000 cm³.

28 000 Harley furent vendues dans le monde en 1920, un chiffre jamais atteint jusque-là et qui était à la hausse.



doc.6 Side-car Harley-Davidson modèle 18-F entièrement équipée avec son générateur d'acétylène sur le porte-bagages et la pompe à vélo nickelée fixée sur la fourche avant.



doc.7 Side-car Harley-Davidson équipé avec une mitrailleuse.

Durant la Prohibition, Milwaukee qui était la première ville productrice de bière aux USA, vit des milliers d'ouvriers se retrouver à la rue. D'honnêtes brasseurs se transformèrent en distillateurs clandestins, et la sortie sur le marché en 1922 du modèle JD de 1200 cm³ tomba à point nommé pour tous les trafiquants d'alcool pourchassés par la police.

Avec son side-car, elle pouvait rouler à 90 km/h, et utilisée en solo, elle dépassait facilement les 110 km/h. Cette moto fut un élément essentiel de la panoplie du parfait bootlegger.

Dans les années 20, de nombreux concessionnaires Harley-Davidson s'installèrent à Paris comme Debladis, Becker & Durand, Psalty, Baillif, Goode & Denizet, Chaudron & Ricoux, Decortis et bien d'autres.



doc.4 Convoi de Harley-Davidson à l'essai aux États-Unis le 26 août 1918.



doc.5 Flotte de Harley-Davidson stationnées sur un terrain militaire à Washington Barracks, DC.

En 2003, Harley-Davidson fête son 100^e anniversaire à Milwaukee, et la marque, bien que malmenée ces derniers temps par la guerre commerciale que se livre les États-Unis et l'Union Européenne, se porte bien.

INDIAN COMPÉTITIONS, RECORDS ET INNOVATIONS

La marque Indian est née de la rencontre de deux autodidactes, tous deux passionnés de vélo, George M. Hendee et Oscar Hedström.

Ce dernier est né en Suède en 1871 et ses parents émigrent aux États-Unis quelques années après sa naissance en 1880. L'Amérique est une terre d'opportunité et toute la famille s'installe à New York.

À 16 ans, le jeune Hedström est embauché dans un atelier d'horlogerie où il va apprendre le maniement des machines-outils et le travail des métaux. Il devient «compagnon» à l'âge de 21 ans.

Passionné par le vélo depuis que son père lui en a offert un, il va mettre en application ses connaissances toutes fraîches pour fabriquer des bicyclettes plus légères et plus robustes que celles disponibles sur le marché. Dès 1894, il participe à des courses de vélo sur piste. En dehors de ces compétitions, il travaille à la fabrication d'un moteur à essence sur une base De Dion Bouton. Son but est de développer un tandem motorisé (les Pacers) pour l'entraînement des coureurs cyclistes.

Son futur associé, George M. Hendee est quant à lui né en octobre 1866 dans le Connecticut et dès l'âge de 16 ans il participe lui aussi à de très nombreuses courses cyclistes sur piste. Il va en

gagner un nombre impressionnant: 302 sur 309!

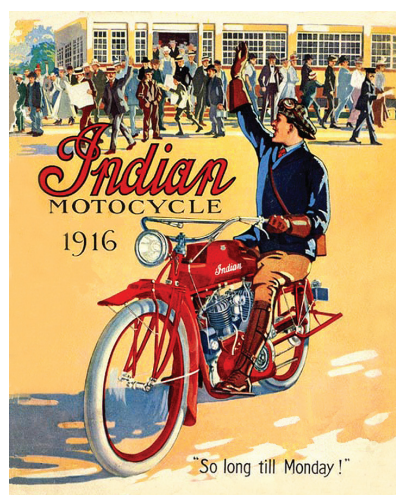
Après avoir quitté le monde des courses cyclistes, il va créer sa propre ligne de bicyclettes qui va connaître un vif succès grâce à son glorieux passé sur les pistes. Il parvient également des courses cyclistes ainsi que quelques coureurs dont le Canadien Jacob De Rosier, qui se fera appeler «Jack De Rosier».

Impressionné lors d'une démonstration par le tandem fabriqué par Hedström, il lui propose de travailler ensemble. L'Indian Motorcycle Company venait de voir le jour à Springfield dans le Massachussets. De cette association va naître en 1901 la première Indian qui était équipée pour l'époque d'un carburateur concentrique, d'une transmission par chaîne et d'un allumage par bobine. Le succès sera instantané grâce entre autre au design novateur d'Hedström.

Cette moto se vendra à près de 140 exemplaires en 1902 et 1200 en 1905.

Une pluie de records

En 1903, une Indian pilotée par Oscar Hedström en personne bat



doc.8 Publicité très colorée de 1916 pour les motos Indian.

le record du monde de vitesse le 28 mars à Ormond Beach avec un chronomètre établi à 90,12 km/h. Trois ans plus tard, une Indian pilotée par Louis J. Muller et George Holden va rallier dans une course d'endurance (et sans aucune panne) San Francisco à New York en 31 jours et demi et battre ainsi le précédent record qui était de 50 jours.

Cette moto est équipée d'un tout nouveau moteur, un bicylindre en V de 633 cm³ qu'Indian teste depuis 3 ans. Ce sera le premier moteur V-Twin américain. (doc.8)

Les compétitions sont monnaie courante à l'époque, et Indian va voler de succès en succès.

Sur l'île de Man, la marque remporte le célèbre «Tourist-Trophy» en raflant tout simplement les trois premières places avec des «Light Twins» de 620 cm³.

Un nouveau record du monde de vitesse va tomber le 6 juillet 1911 sur la piste de Brooklands avec le pilote Jack De Rosier au guidon. Cette Indian est équipée d'un nouveau moteur bicylindre de 994 cm³ à 4 soupapes par cylindres demandé à la marque par De Rosier lui-même et va atteindre les 140,70 km/h.

À l'image d'Harley-Davidson, l'usine Indian est obligée de pousser les murs. Elle va gagner 5 étages sur des plans dessinés par Hedström. Cette extension sera achevée en 1912.

Sachant s'entourer, les fondateurs d'Indian auront toujours une longueur d'avance sur leurs principaux concurrents.

1913 l'année noire

L'année 1913 voit Indian créer la surprise en fabriquant une moto à suspension arrière à lames ainsi qu'un démarreur électrique. Les

ventes s'envolent avec une production de 32 000 machines, un record mondial pour l'époque.

Suite à de graves blessures survenues en course en 1912, Jack De Rosier décède au début de l'année 1913.

Opposé à la politique menée par le conseil d'administration d'Indian, Hedström quitte la société en mars 1913. Il sera remplacé par Charles Gustafson qui en devient l'ingénieur en chef. Trois ans plus tard, George Hendee démissionne à son tour pour les mêmes raisons que son associé.

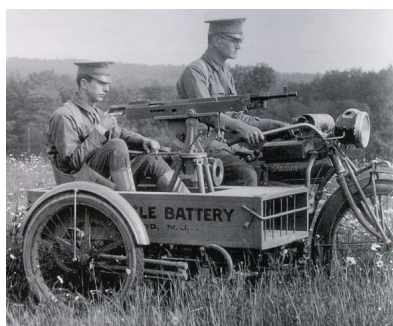
Avec la concurrence de la Ford T, Indian veut produire des motos plus légères, plus puissantes tout en faisant baisser les coûts. Ce sera l'Indian « Powerplus », mise au point par Charles Gustafson et Charles Bayley Johnson.

L'effort de guerre

Pour soutenir l'entrée en guerre de son pays, Indian va construire entre 1917 et 1919 près de 50 000 motos basées sur le modèle « Powerplus Big Twin », délaissant momentanément sa production civile. (doc.9)

Cette moto était extrêmement fiable, plus maniable qu'une Harley-Davidson, avec un moteur puissant de 1000 cm³ qui pouvait flirter avec les 100 km/h. Quelques adaptations seront nécessaires pour son rôle militaire comme le phare à gaz en lieu et place du modèle électrique de série et des garde-boues simplifiés. (docs.10 et 11)

Plus tard, ce moteur fiable et robuste monté sur une Indian « Scout » servira de base à Burt Munro (2) pour battre le record du monde de vitesse en 1967 sur le lac salé de Bonneville (Utah) avec une pointe à 295 km/h.



doc.9 Side-car Indian transformé avec plate forme équipée d'une mitrailleuse.



doc.10 Side-car Indian Power Plus de 1918 avec sa remorque de munitions.



doc.11 Détails des commandes d'une Indian Power Plus restaurée de 1919.



doc.12 Side-car Indian transformé pour le transport de 2 blessés.

Burt Munro avait alors 68 ans ! Ce record pour une moto de moins de 1000 cm³ est encore à ce jour inégalé. Dans le milieu de la moto, Munro et son Indian sont des légendes.

Au total, 41 000 Indian vont arriver sur le vieux continent. Polyvalentes, elles serviront dans l'infanterie montée, en reconnaissance, en patrouille, en expédition, en évacuation de blessés équipées de civières. (doc.12)

On a coutume de lire que si Indian a gagné la guerre, elle a perdu la bataille. En ne voulant produire que pour l'armée, Indian s'est coupé de sa production civile la paix revenue.

Des années 20 à la chute

Malgré une solide réputation gagnée durant la Grande Guerre, Indian a négligé son propre pays et les acheteurs de motos se sont retrouvés le bec dans l'eau faute d'une production civile soutenue. Les concessionnaires Indian qui dominaient le marché avant guerre n'avaient quasiment plus rien à vendre.

Fort heureusement, le modèle « Scout » sort en 1920 avec un bicylindre de 600 cm³ et cela va donner à Indian une bouffée d'oxygène bienvenue. Cette moto est tellement populaire que les ventes vont s'envoler et la firme va devenir cette année-là le plus gros vendeur de motos au monde avec plus de 40 000 exemplaires écoulés.

Deux ans plus tard, sortent de plus gros modèles avec les « Chief » en 1000 cm³ et la « Big Chief » en 1200 cm³.

La crise de 1929 n'épargne pas Indian et comme si un malheur ne suffisait pas, les changements successifs à la tête de l'entreprise font baisser la production à 4500 motos.

Ces résultats catastrophiques vont perdurer jusqu'à la Seconde Guerre. Comme lors de la Première Guerre, Indian va concentrer ses efforts sur des modèles demandés par l'armée américaine, mais aussi française, en l'occurrence 5000 side-cars.

La production civile est oubliée et un stock considérable de pièces détachées lui reste sur les bras car l'armée refuse de les payer.

De nouveaux modèles de faible cylindrée vont sortir des usines, mais ils sont en totale inadéquation avec ce que recherche le marché, autrement dit des machines fiables et puissantes.

Indian dépose le bilan en 1953.

Depuis 2004, Indian a été racheté par la société «Stellican Limited» (devenue filiale de Polaris Industries) et est redevenue une marque rentable avec 30 000 ventes aux États-Unis en 2010.

LA FORDT, QUAND L'AUTOMOBILE SUPPLANTE LES CHEVAUX

Henry Ford un visionnaire

Si les chiffres varient à quelques milliers près, une plaque commémorative située au Musée du Cheval à Saumur rappelle le nombre de chevaux de l'armée française morts durant la Grande Guerre: 1 140 000.

Même si l'arrivée en masse des «FordT» n'a pas pu sauver tous les chevaux, tous les ânes et tous les mulets, son emploi à grande échelle aussi bien sur le front qu'à l'arrière a sans doute permis de limiter un tant soit peu l'hécatombe.

Selon les sources, 40% des chevaux français vont périr de mal-

traisances excessives. Louis Barthas rapporte dans ses carnets de guerre (3): «*Pauvres bêtes [...] martyrs aussi de ce cataclysme sans pouvoir se plaindre et ne suscitant aucun sentiment de pitié parce que c'étaient des bêtes, comme si la souffrance n'était pas la même pour les animaux et pour les hommes!*»

Il aura fallu attendre 100 ans pour qu'enfin des travaux de recherches sur ce sujet voient le jour et mesurent l'ampleur du lourd tribut payé par les animaux. (4)

Fin 1918, tous fronts confondus, il y aura eu 11,5 millions d'équidés réquisitionnés, 100 000 chiens, et 200 000 pigeons!

Face à ces pertes colossales, Français et Anglais vont acheter des chevaux aux États-Unis qui supporteront plus ou moins bien la traversée, certains devant même être sacrifiés car trop éprouvés par le voyage.

Ceci étant posé, la FordT marque un tournant radical dans l'histoire de l'automobile.

Coïncidence des dates, la «Ford Motor Company» voit le jour en 1913... tout comme Harley-Davidson.

Henry Ford va créer cette société après avoir échoué avec ses deux entreprises précédentes.

Pour cette nouvelle tentative, il s'associe à un marchand de charbon, Alexander Y. Malcomson, et peu de temps après avec les frères John F. Dodge et Horace E. Dodge. Un moment en difficulté, les fondateurs vont faire appel à l'oncle de Malcomson, homme d'affaire fortuné qui va les soutenir et prendre de fait la présidence de la société. Henry Ford prend le poste de vice-président.

Un modèle verra le jour entre 1903 et 1904, la Ford A, mais les acheteurs ne sont pas au rendez-vous, seulement 1750 exemplaires

sortiront de l'usine. Son concurrent direct, Oldsmobile, en vend presque le double.

Une nouveau modèle de voiture est à l'étude et pour sa construction, une usine flambant neuve est mise en chantier à «Piquette Road Manufacturing Plant».

Mais au début de l'année 1906, Malcomson est suspendu pour des divergences sur l'orientation que doit prendre l'entreprise et en juillet de la même année, le bienfaiteur John S. Gray meurt subitement de problèmes cardiaques. Henry Ford reprend les rênes de l'entreprise.

Le 27 septembre 1908 sort donc la première FordT de la nouvelle usine sur l'avenue Piquette à Detroit.

Le rêve d'Henry Ford est de faire de cette voiture un objet accessible pour une majorité d'Américains. Il veut démocratiser l'automobile qui est alors un luxe, un jouet cher réservé aux riches. Moins de 200 000 véhicules circulent à cette époque sur les routes américaines à l'époque.

Bon marché et facile à entretenir, la FordT va rapidement trouver son public.

En 1909, 18 000 FordT sont produites et la demande ne fait qu'augmenter; 70 000 modèles en 1911, 170 000 en 1912.

C'est en 1913 qu'une marche est franchie avec une ligne d'assemblage et de production de masse. Il s'agit de la première chaîne de montage **mobile** au monde, les pièces se déplacent sur des convoyeurs. Le temps de montage du châssis passe de 12h30 à 2h40 puis finalement à 1h33!

Cette façon de concevoir le travail portera un nom: *le fordisme* (5).

La production annuelle grimpe à 202 667 voitures cette année-là. Ford promet un intéressement à ses ouvriers et les ventes s'en-

volent : 308 162 unités en 1914 et 501 462 en 1915. Le million de Ford T produites sera atteint en 1920. Contrairement à ce qui se pratique dans le reste du pays, Henry Ford se veut progressiste et paie bien ses ouvriers, 5 \$ par jour et sans distinction de race ; blancs et noirs sont sur un même pied d'égalité.

Lors de sa sortie, une Ford T coûtait 825 \$ alors que le prix moyen d'une automobile était de 2000 \$. La production augmentant, les coûts diminuent et une Ford T se vend 690 \$ en 1911, 490 \$ en 1914, 360 \$ en 1916 et 290 \$ à la fin de la production en 1927. Pour la petite histoire, en 1927 une Ford T sortait toutes les 24 secondes des chaînes d'assemblage !

Avec des prix aussi bas, Ford va représenter jusqu'à 40 % de toutes les voitures vendues aux États-Unis.

Si différents modèles furent proposés, le châssis restait le même, et pour la couleur de la carrosserie... du noir, soit disant plus rapide au séchage, mais surtout d'un prix de revient bien moindre que d'autres teintes.

D'un poids allant de 550 kg à 750 kg selon le degré de finition, elle était équipée d'un moteur de 20 CV d'une cylindrée de 2896 cm³. Elle pouvait atteindre les 70 km/h et sa consommation était de 18 L/100 km.

Au total, 16 482 040 voitures seront vendues (les chiffres varient selon les sources), un record qui va tenir plus de 40 ans jusqu'à ce que la Coccinelle lui ravive la place.

De l'international à la guerre

Non content d'avoir inondé son pays de Ford T, Henry Ford veut se développer à l'international et notamment en Europe.

En 1908, un espace de vente est ouvert à Paris par Henri Depasse, importateur exclusif de Ford en France.

Au Salon de l'Automobile, en octobre 1913 au Grand Palais, la première Ford T est exposée. (doc.13)

Toujours en 1913, Henri Depasse installe un atelier de montage à Bordeaux afin de pouvoir assembler les Ford T qui arrivent des États-Unis en pièces détachées.

Dès le début de la guerre, plusieurs Ford T seront transformées en ambulances par un carrossier de Levallois-Perret tandis que d'autres modèles privés vont être réquisitionnés pour diverses utilisations militaires.

Voyant l'usage que l'on pouvait faire de cette voiture, l'armée britannique va passer commande d'une cinquantaine de modèles.

En 1916, l'usine d'assemblage d'Henri Depasse est rachetée par la Ford Motor Company et devient la Société des automobiles Ford. Mais l'emploi des Ford T ne va pas se limiter à un usage purement sanitaire. Sa polyvalence lui permettra d'être utilisée comme

camion de livraison, voiture d'état-major ou encore comme transport d'artillerie.

Seule ombre au tableau, Henry Ford est tellement opposé à la guerre qu'il refuse d'accéder aux demandes des Alliés qui lui réclament des Ford T.

Selon ses propres écrits relatés dans son autobiographie « *My life and work* », Henry Ford pensait que : « *Je n'ai jamais été en mesure de découvrir une honorable [sic] raison pour le déclenchement de la Première Guerre mondiale. Cela semble provenir d'une situation très compliquée créée en grande partie par ceux qui pensaient pouvoir profiter de la guerre* ».

Son opposition est telle, qu'il va même aller jusqu'à financer une mission diplomatique en Europe en 1915. Cette initiative sera un échec cuisant.

Mais dès l'entrée en guerre des États-Unis, Henry Ford va radicalement revoir sa copie.

Même si comme nous venons de le voir des Ford T circulaient déjà sur le front, l'arrivée des « Sammies » sur le sol français va accélérer la livraison de ce modèle.



doc.13 Salon de l'Auto 1913 où Ford présente pour la première fois sa Ford T.

Henry Ford ira même jusqu'à retirer des stocks des centaines de voitures afin d'être plus réactif face à l'effort de guerre demandé. (doc.14)

Contrairement aux chevaux, une Ford T ne nécessitait aucune acclimatation et pouvait être utilisée de suite.

L'American Expeditionary Force utilisera pour la première fois dans l'histoire de la guerre des véhicules motorisés à une échelle encore jamais atteinte, soit 60 000 véhicules. Malgré le fait que l'AEF pensait que la Ford T était trop légère pour un usage militaire, elle fera malgré tout l'acquisition de 15 000 modèles. (doc.15)

Ces chiffres sont toutefois à relativiser car bon nombre de commandes avaient été effectuées en prévision d'une guerre plus longue. Les Ford T arrivaient en noir standard et il fallu les peindre rapidement en vert olive mat, autrement plus propice à la dissimulation sur les théâtres d'opérations.

Le Haut Commissariat français chargé des affaires médicales portera son choix lui aussi sur la Ford T et 2400 seront utilisées en tant qu'ambulances en première ligne.

L'American Field Service sera avec l'AEF le plus grand utilisateur de la Ford T.

Entre 1916 et 1919, 11 000 Ford T seront livrées à l'armée française et près de 30 000 à l'armée britannique.

Cette ambulance sera surnommée « l'araignée » du fait de la hauteur de son châssis. Elle pouvait transporter 3 blessés couchés ou 4 assis.

(doc.16) En pratique 3 personnes supplémentaires pouvaient s'installer de part et d'autre du conducteur (1 à gauche et 2 à droite) et en comptant la place disponible sur les ailes et les marchepieds, sa capacité passait à 8 personnes. (6)

Son agilité s'avèrera d'une grande efficacité sur les terrains bouleversés comme sur la Voie Sacrée, à Verdun ou au Chemin des Dames. Après guerre, les usines Ford vont continuer à produire des Ford T jusqu'en 1927. Elle sera remplacée par la nouvelle Ford A version 2, construite pour sa part de 1927 à 1931 à près de 5 millions d'exemplaires. (doc.17)

En 1999, un comité d'experts va élire la Ford T comme la « Voiture du siècle » devant l'Austin Mini.

Notes :

1. *Flying Merkel*, Henderson, Reading-Standard, Pierce-Arrow, Yale, Thor, Dayton, Curtiss, Peerless, Militaire, Cyclone, Schickell, et tant d'autres.

2. En 2005 un film de Roger Donaldson avec dans le rôle principal Anthony Hopkins retrace l'histoire de ce record. « The world's Fastest Indian » 127 minutes.

3. Barthes Louis, Les carnets de guerre de Louis Barthes, tonnelier, 2003.

4. Derex Jean-Michel, Héros oubliés, les animaux de la Grande Guerre, 2014, Saint-Bastien Jean-François, Les animaux dans la Grande Guerre, 2014, Baratay Éric, La Grande Guerre des animaux, 2014.

5. Pour les plus curieux, voici un site sur l'histoire des Ford T en France. Un onglet est dédié au fordisme et au taylorisme : <https://ford-histoire.jimdo.com>

6. Source COFF Club Obsolète Ford France. www.club-obsolete-ford-france.com



doc.16 Photo de l'arrière d'une ambulance Ford T de l'AFS où étaient installés les blessés.



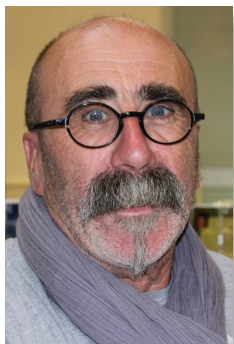
doc.14 Bonne à tout faire, la Ford T a même été transformée en tracteur sur rail.



doc.17 Après guerre, un prototype de Ford T à chenilles est présenté en 1920 devant des officiels.



doc.15 *Ford T de l'AFS au Chemin des Dames en 1917.*



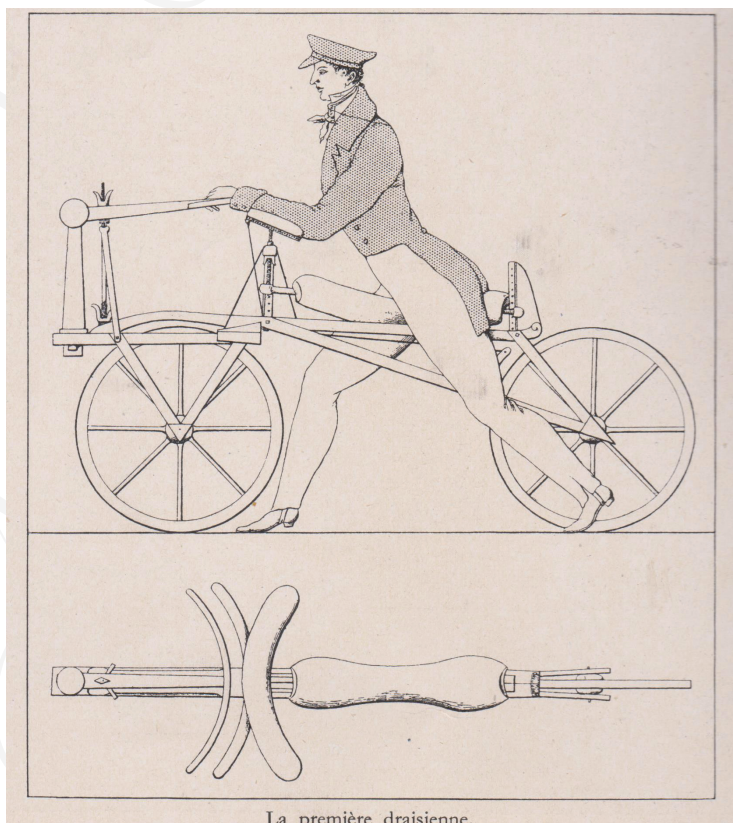
La bicyclette pliante du Capitaine Gérard

par Claude FAIVRE

LES DÉBUTS DE LA BICYCLETTE

Certains pensent que Léonard de Vinci aurait inventé la première bicyclette en 1493, mais il semblerait que le dessin qui lui est attribué soit un faux !

Les premières machines que l'on pourrait apparenter aux bicyclettes commencent à remonter fort loin, mais pas autant ! Les premières draisiennes seraient apparues vers 1817, chez nos voisins allemands, les Français se hâtèrent de les rebaptiser « vélocipèdes ». C'était un engin muni de deux roues cylindriques en bois reliées entre elles par une structure du même matériau et dont la partie avant était mobile en rotation sur son axe, ce qui permettait de corriger sa trajectoire. Il fallait enfourcher la machine et lui donner de l'avant en poussant sur ses pieds. Il y eut rapidement des évolutions grâce à l'industrie de la métallurgie. (doc.1)



La première draisienne.

doc.1 La première draisienne en 1817.

Gravure extraite du brevet Drais-von-Sauerbron du 5 janvier 1817, Histoire de la locomotion terrestre de Baudry de Saulnier, Charles Dolfus et Edgar de Geoffroy, éditions L'Illustration de 1936.

Ces machines vont connaître des évolutions rapides en y intégrant un moyen de propulsion autonome original : agir sur un pédalier afin de transmettre le mouvement à la roue motrice. C'est à Bar-le-Duc que Pierre et Ernest Michaux réaliseront les premiers vélocipèdes à pédales en 1861. (doc.2)

LES USAGES DE LA BICYCLETTE DANS L'ARMÉE FRANÇAISE

L'armée française va vite intégrer les avantages que peut apporter ce type de locomotion : Un des avantages majeur par rapport aux escadrons de cavalerie est que la bicyclette nécessite peu d'intendance par rapport aux chevaux (nourriture, eau, hébergement,...).

Les cyclistes militaires réalisent des étapes de soixante à cent kilomètres par jour à une vitesse de dix à douze kilomètres par heure. Le vélo militaire est apparu à la fin des 1870 dans l'infanterie. En 1890 les cyclistes militaires firent la preuve de l'efficacité de ce moyen de locomotion notamment dans les transmissions d'informations.

À la veille de la Guerre de 14-18, il est décidé en 1913 de créer dix bataillons de 400 chasseurs cyclistes.

Dans son livre, « *La Marne* », Georges Blond nous donne quelques informations sur les cyclistes militaires. Alors que les chauffeurs de taxis parisiens attendaient le ravitaillement et les ordres le 08 septembre 1914 dans la commune de Dammartin-en-Goelle, il vint à passer dans la matinée une compagnie de cyclistes qui montaient vers le front « sur leurs petits vélos à petit braquet, ils avaient l'air de pédaler dans le vide ». Quelques minutes plus tard arrivèrent également « quelques soldats à bicyclette, des sapeurs cette fois, avec un officier du Génie. Ils mirent un instant pied à terre. – Alors vous faites sauter les ponts ? L'officier répondit : Jusqu'ici nous n'avons fait que ça, mais maintenant ça va changer. Quand on avance, il faut reconstruire ».



doc.2 *Le vélocipède à pédales de Pierre et Ernest Michaux en 1869.*
Histoire de la locomotion terrestre de Baudry de Saulnier, Charles Dolfus et Edgar de Geoffroy, éditions L'Illustration de 1936.

LA BICYCLETTE PLIANTE DU CAPITAINE GÉRARD

Le Capitaine Henri Gérard naît en 1859 à Condé-en-Brie (Aisne), son père est gendarme et sa mère couturière. Il est engagé volontaire le 19 juin 1877. Il fait l'école militaire d'infanterie de Saint-Maixent d'avril 1884 à mars 1885. Il sera promu sous-lieutenant le 21 mars 1885, lieutenant le 5 mai 1888, capitaine le 24 décembre 1894 et chef de bataillon le 12 octobre 1903. Il mourra à Montmorency le 3 juin 1908 à 49 ans et sera inhumé dans le caveau familial à Braine (Aisne).

Alors qu'il est rattaché au 147^e d'infanterie de Sedan, il crée un peloton de cyclistes puis une compagnie de 150 hommes (compagnie surnommée « Compagnie des chasseurs à roulettes »).

Il se penche sur le projet de réaliser des bicyclettes pliantes dès 1892. De 1894 à 1898 il va s'associer à l'industriel Charles Morel pour produire des premières machines. Les trois premières

machines seront exposées au Salon du Cycle de Paris en décembre 1894. Ils déposeront un brevet en commun en janvier 1896.

À partir de janvier 1899 Michelin rachète le brevet, ce sont les usines Peugeot qui vont reprendre la fabrication et y apporter des pneus Michelin.

Une des qualités reconnues de la bicyclette pliante est qu'elle peut se porter avec des bretelles, une fois repliée, et ne gêne pas au tir debout ou au tir accroupi avec un genou à terre. Elle ne pèse que onze kilogrammes et se replie en trente cinq secondes. (docs.3, 4 et 5)

La bicyclette pliante dite du « Capitaine Gérard » sera produite jusqu'en 1919 avec quelques améliorations.

Quelques détails techniques

Le cadre est émaillé noir. La selle en cuir est réglable en hauteur. La transmission par chaîne est directe et ne comporte donc pas de roue libre. Le frein unique est par frottement d'un caoutchouc sur le pneu avant (il se révélera assez inefficace, voire dangereux, les soldats prendront donc l'habitude de freiner avec leurs semelles à même le sol!).

Sources et illustrations :
Archives privées.
Blond Georges, *La Marne*,
éditions Les presses de la cité, 1962.

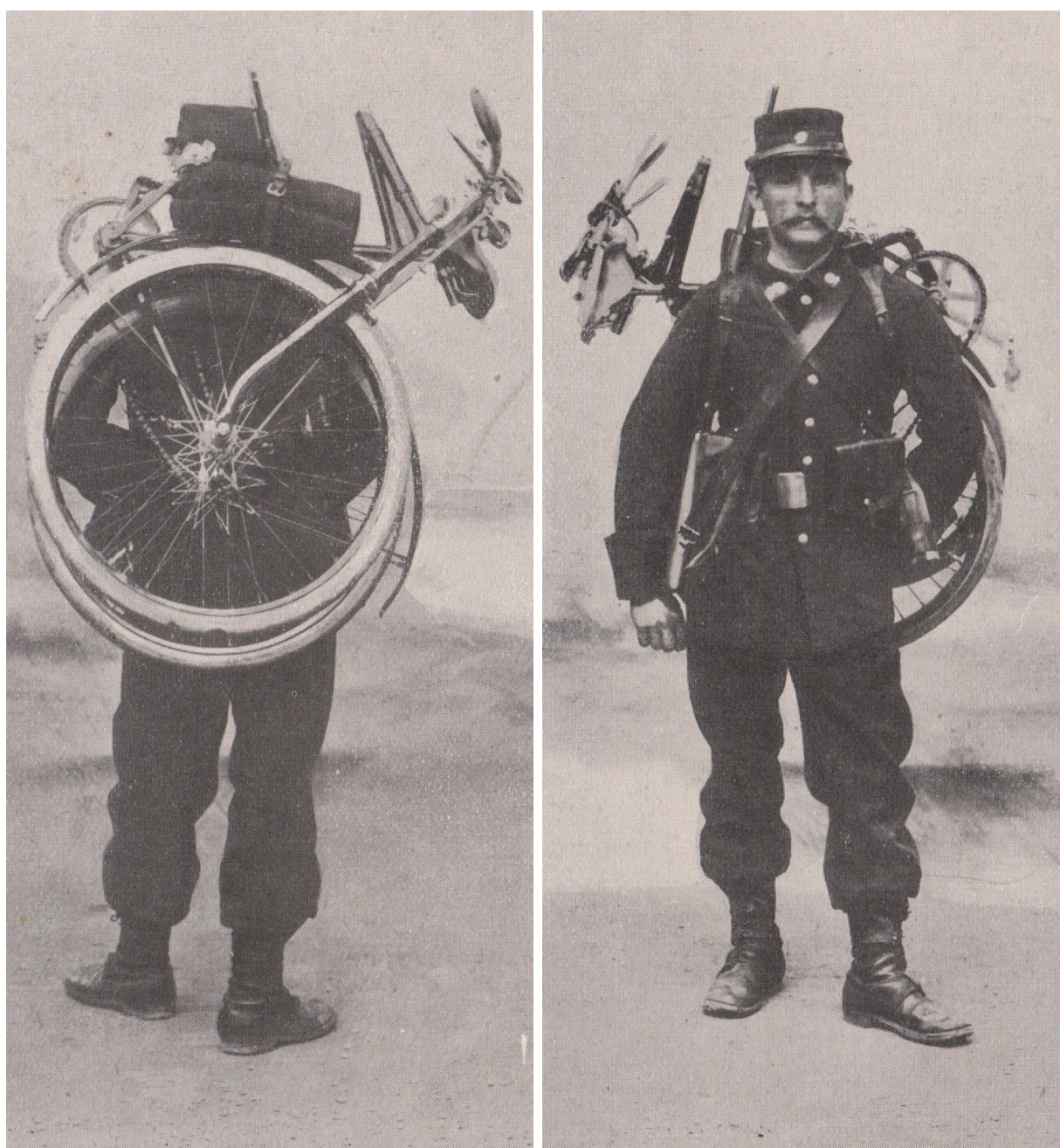


doc.6 *Vélo pliant du Capitaine Gérard.*
Collection privée Gilles Perrot.



doc.3 Le soldat et sa bicyclette, en service.

*Histoire de la locomotion terrestre de Baudry de Saulnier, Charles Dolfus et Edgar de Geoffroy,
éditions L'Illustration de 1936.*



docs.4 et 5 *Le soldat et sa bicyclette, portée vue de face et de dos.*
Histoire de la locomotion terrestre de Baudry de Saulnier, Charles Dolfus et Edgar de Geoffroy,
éditions L'Illustration de 1936.



La propagande de guerre américaine

par Luc DASSENS



doc.1 Georges Creel, ici en 1917, sera le Président du Comité de l'Information Publique.



doc.2 Ivy Ledbetter Lee est considéré comme le père fondateur américain des relations publiques.

Durant la Grande Guerre, les moyens de communication n'étaient pas ce qu'ils sont aujourd'hui. La radio, inventée en 1894 n'en n'était qu'à ses balbutiements, quant au téléphone, il était loin d'équiper tous les foyers.

En 1912, on comptait 12 millions de téléphones dans le monde, dont 8 millions aux USA.

Dans l'hexagone, il n'y avait qu'un abonné pour 183 habitants.

Actuellement, 7,4 milliards d'abonnements mobiles ont été souscrits (chiffres publiés à la fin de l'année 2016).

La presse écrite, est à cette époque le seul média de masse à pouvoir toucher une majorité de personnes.

Quand les États-Unis entrent en guerre en 1917, sa population est divisée par le conflit.

Les Irlandais refusent de se battre au côté des Anglais et les Juifs refusent de défendre la Russie tsariste. Et ce ne sont pas les seuls, à l'image des Américains d'origine allemande.

Pour fédérer les Américains dans l'effort de guerre, une fantastique machine de propagande va se mettre en place très rapidement. Il faut retourner l'opinion publique,

la faire basculer du côté de la guerre.

Ce sera le Comité de l'Information Publique (CPI), créé par le Président Woodrow Wilson, le 13 avril 1917 (décret exécutif 2594).

Mais pour ce formidable outil de propagande, il faut des hommes sachant communiquer de manière efficace. À ce titre, deux hommes vont s'illustrer. Ivy Ledbetter Lee (1877-1934), et surtout Edward Bernays (1891-1995), neveu de Sigmund Freud, considéré aujourd'hui comme l'inventeur du marketing. (voir encadré) (docs.1, 2 et 3)

Cette commission est présidée par George Creel (1876-1953), journaliste et éditeur, secondé par les ministres de la guerre, des Affaires étrangères et de la Marine.

À la tête de ce comité, Creel va tout mettre en œuvre pour gagner la bataille des esprits. Son objectif était simple, comme il le rapporte en 1920: « *Considérant l'opinion publique comme un élément vital de la défense nationale, comme une force puissante de l'offensive nationale, notre tâche fut de concevoir une machine capable de mener la bataille pour la loyauté et l'unité dans le pays, et pour l'amitié et la compréhension*



doc.3 James Montgomery Flagg posant en 1918 devant sa célèbre affiche.

des nations neutres dans le monde [...] J'avais la conviction que l'affiche devait jouer un grand rôle vis-à-vis de l'opinion publique. Les gens pouvaient choisir de ne pas assister à des réunions ou de regarder des films, mais le panneau d'affichage était quelque chose qui attirait même l'œil le plus indifférent».

La «commission Creel» comme on l'appelle alors, est composée de 37 divisions, réparties dans deux sections principales : la «propagande domestique» et la «propagande à l'étranger».

Au sein de ces divisions, celle de la

«Publicité visuelle» était chargée de produire des affiches, des prospectus, des partitions de musique et des couvertures de magazines.

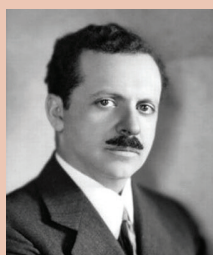
Elle était composée de près de 300 peintres, illustrateurs et publicitaires. Parmi eux, Charles Buckles Falls, Joseph Pennel, Howard Chandler Christy et James Montgomery Flagg, à qui l'on doit la célèbre affiche de l'Oncle Sam pointant le doigt avec son fameux slogan «*I want you for U.S Army*». (doc.4)

Durant le temps de l'engagement américain en Europe, plus de

vingt millions d'exemplaires de deux mille cinq cent illustrations de propagande seront imprimés. Dans ces premières affiches, la guerre est présentée comme une aventure virile et exotique, le champ de bataille est totalement absent. (doc.5)

Mais avec le retour des premières victimes, le message va s'assombrir, à l'image de cette affiche de 1918 «*Pensez aux bons du Trésor*» où l'on voit un soldat coincé dans les barbelés du no man's land. (doc.6)

EDWARD L. BERNAYS



*Edward Bernays
(1891-1995)
à qui l'on doit
l'invention du
marketing.*

Edward L. Bernays est né en 1891 à Vienne et décède à Boston en 1995.

Il est le neveu de Sigmund Freud qu'il va côtoyer régulièrement et dont les travaux sur la psychanalyse vont l'aider à mettre en place son art de manipuler l'opinion.

Avec la création de la «commission Creel», Bernays va s'illustrer en imposant ce qu'il a appris avec son oncle, notamment en appuyant sur le fait que la psychologie des foules est différente de la psychologie individuelle.

Toujours selon Bernays, il revient à une minorité intelligente de façonner le destin d'une masse de personnes qui ne peut penser rationnellement par elle-même.

Aguerré par son passage à la «commission Creel», Bernays va monter son propre bureau de relations publiques à New York et inventer par la même occasion le métier de «conseiller en relation publique». Parmi ses clients, on trouve entre autres Procter & Gamble, General Electric, General Motors, CBS.

Dans les années 20, les conventions sociales interdisent plus ou moins ouvertement aux femmes américaines de fumer, ce qui désole l'American Tobacco.

En 1928, Bernays est sollicité pour remédier au problème. Pour lui, il faut faire un grand coup marketing pour marquer l'opinion.

S'appuyant sur la première vague féministe des «suffragettes» qui obtiennent le droit de vote des femmes en 1920, Bernays va se servir du défilé de la Fête de Pâques en 1929 pour ce qui est sans doute son plus grand coup d'éclat.

En avant du cortège qui défile sur la 5^e avenue, il va placer une douzaine de femmes distinguées dont sa

secrétaire qui vont allumer en même temps une cigarette Lucky Strike.

Bernays lance alors son slogan aux journalistes présents : «elles allument des torches pour la liberté».

L'effet est immédiat et national. Les journaux s'emparent de cet événement qu'ils vont mettre en première page. Le phénomène médiatique est énorme, les féministes jubilent et les compagnies cigarettières vont pourvoir lancer une formidable campagne publicitaire.

Bernays avait créé cet événement en tant que «nouvelles» et a ensuite convaincu les industries que les nouvelles, et non la publicité, étaient le meilleur moyen de transmettre leur message à un public non averti.

Avec la guerre, les industries ont tourné à plein régime, mais doivent trouver de nouveaux débouchés la paix revenue. Les achats de loisirs n'existent pas ou très peu, il faut créer le besoin de consommer et amener du dégoût pour tout ce qui est vieux et démodé.

Bernays continuera d'appliquer cette méthodologie tout au long de sa carrière.

Il est l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages, dont le plus célèbre est «*Propaganda. Comment manipuler l'opinion en démocratie*», publié en 1928.



*Le livre d'E. Bernays
est toujours d'actualité,
ou l'art de manipuler les foules.*

Mais toutes les illustrations ne sont pas forcément à l'initiative du gouvernement.

Le parfumeur Édouard Pinaud, qui possédait des bureaux à Paris et à New York, va financer un poster encourageant l'achat de bons du Trésor. (doc.7)

Une autre division va faire parler d'elle, au propre comme au figuré. Il s'agit des *Four Minute Men*. Ces volontaires, au nombre de 75 000, étaient des comédiens autorisés par le gouvernement à prendre la parole durant quatre minutes en public pour promouvoir l'effort de guerre. Pourquoi quatre minutes ? Tout simplement parce qu'à l'époque, on estimait que le degré d'attention humaine n'excédait pas cette durée. (doc.8)

Ils écrivaient eux-mêmes leurs interventions, sans déborder toutefois du cadre fixé par la commission Creel. Durant leur période d'activité, on estime à environ 750 000 le nombre de discours prononcés, entendus par plus de 310 millions de personnes.

Parmi ces *Four Minute Men*, il y avait un certain Charlie Chaplin.

La division qui donna lieu à la plus vive polémique fut sans conteste la « Division de l'information et le Conseil de la Censure ». Perçue comme une instance de censure, elle contribua à restreindre les

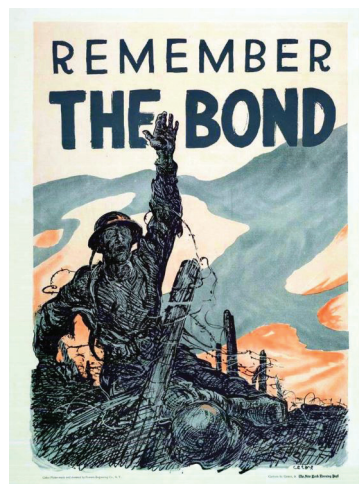


doc.5 Affiche américaine du début du conflit.

Le ton est léger, le champ de bataille absent.



doc.4 Sans doute l'affiche la plus connue au monde I want you for US Army de James Montgomery Flagg.



doc.6 Affiche américaine Pensez aux bons du Trésor datant de 1918.

Elle représente un soldat américain pris dans les barbelés. Le temps de l'insouciance est déjà loin.



doc.8 Les Four Minute Men comptèrent dans leurs rangs Charlie Chaplin.

libertés publiques votées durant la guerre. C'est « l'Espionage Act », loi fédérale votée le 15 juin 1917. Bien qu'il s'en soit défendu par la suite, Creel fit partie du comité de censure adopté en octobre 1917 : « J'étais fermement opposé aux lois de censure. [...] Je ne niais pas la nécessité d'une forme de censure, mais j'avais la conviction profonde que les résultats escomptés pouvaient être obtenus sans avoir à payer le prix d'une loi en bonne et due forme ».

Il sera sans aucun doute l'un des premiers fonctionnaires à mettre en place une forme d'autocensure pour la presse. Si une publication refusait de suivre les « recommandations » de la commission Creel, elle se voyait de facto interdire l'accès aux « informations officielles ».

La plupart des médias vont scrupuleusement suivre les recommandations de la commission.

L'antipatriotisme n'était pas toléré, hors de question de démoraliser la population.

Pour la seule année 1918, le budget global du CPI s'élevait à plus de 50 millions de dollars actuels !

La commission cessera ses travaux en juillet 1918 et sera définitivement dissoute le 30 juin 1919.

(docs.9, 10, 11, 12 et 13)



doc.7 L'affiche financée par Édouard Pinaud en 1918.

Elle représente une femme en uniforme avec le drapeau français.

U.S. NAVY



*"Damn the torpedoes,
Go ahead!"*

FARRAGUT AT MOBILE BAY, AUG. 5, 1864.

HELP YOUR COUNTRY ENLIST IN THE NAVY

COPYRIGHT 1917 BY THE STROSCHE LITHO CO. CHICAGO & NEW YORK

doc.9 Affiche de recrutement pour l'US Navy de 1917:
Rien à fiche des torpilles. Avancez! Aidez votre pays. Engagez-vous dans la Navy.



doc.10 *Affiche de recrutement pour le Tank Corps de 1917:*
Faites-leur passer un mauvais quart d'heure! Engagez-vous dans le Tank Corps.

U.S. MARINES



FIRST *TO FIGHT IN FRANCE FOR FREEDOM*

ENLIST WITH THE "SOLDIERS OF THE SEA"

APPLY



doc.11 (page de gauche)
Affiche de recrutement pour s'engager
au côté des Marines. 1917 ou 1918.

doc.12 (ci-contre)
Affiche de 1917 de Georges Émile Capon
en version anglaise.
Elle fut produite par la Section Cinématographique de
l'Armée Française. Elle représente des citoyennes
françaises dans les différents rôles qu'elles ont occupés
pendant la guerre.

doc.13 (ci-dessous)
Affiche de propagande réalisée en 1917
par Edward Penfield.

Elle représente trois femmes françaises travaillant dans un
champ. Cette affiche cherche à émouvoir l'opinion
américaine en créant un sentiment de pitié.

Aideras-tu les femmes de France? Sauvons le blé.
Elles luttent contre la famine et essayent de nourrir
non seulement elles-mêmes
et leurs enfants mais aussi leurs maris et leurs fils
qui combattent dans les tranchées.





Les Sammies en périodique pour enfants

par Alain CHIRON

Il serait très fastidieux d'éplucher toute la presse pour enfants durant la Grande Guerre, aussi nous n'avons sondé que deux journaux mais nous l'avons fait pour l'ensemble de leurs numéros parus pendant le conflit. Il s'agit de *Cri-Cri* et des *Trois Couleurs*.

PRÉSENTATION DES DEUX PÉRIODIQUES

Notre sélection a été réfléchie car nous avons choisi en *Cri-Cri* le journal qui présente le plus d'histoires illustrées⁽¹⁾ à dominante comique pour la période. C'est dans ce type de récits que l'on pouvait trouver une mise en scène burlesque de l'action de soldats américains à l'encontre de militaires allemands. Ceci n'empêchait nullement de relever dans ce journal les récits dramatiques qui auraient vanté les mérites des tommies, à notre grande surprise ils sont néants.

Rappelons que *Cri-Cri* est un des nombreux titres de la famille Offenstadt, d'origine juive bavaroise. Le sujet méritant un article à lui tout seul, on signalera en passant que si la presse catholique accuse les journaux rivaux de ce groupe de pervertir la jeunesse (ceci au service de l'Allemagne), les milieux éducatifs laïques jettent également l'opprobre sur ces périodiques dont la lecture n'apporte aucune connaissance à l'enfant et mettent en avant que dans ces histoires drôles il est fait une



Trois Couleurs n°108

très large place à une débrouillardise qui tombe facilement dans la malhonnêteté.

Ce journal apparaît le 2 mars 1911 et dure jusqu'en 1937. Pour l'Entre-deux-guerres il est connu pour ses aventures de Charlot (reprises ensuite en album); celles-ci sont réalisées par Raoul Thomen (de mère française mais né à Anvers en 1876) dont on peut retrouver certains dessins dans *Le Rire des tranchées, 1914-1918 la guerre en caricatures*, un ouvrage sorti en 2013 chez Balland.

Dans le lot des journaux pour enfants des publications Offenstadt, *Cri-Cri* est avec *Le Petit Illustré* le titre à destination plus particulièrement des jeunes garçons, disons de sept à neuf ans. Toutefois le volume de texte, très important à nos yeux, est plus réduit que dans les autres journaux pour enfants, aussi il est lu aussi par des jeunes d'une dizaine d'années qui veulent un journal très illustré. Notons que *L'Épatant*, où paraissent *Les aventures des Pieds-Nickelés* de Louis Forton, qui deviendra le fleuron des journaux de ce groupe est jusqu'en 1914 un hebdomadaire destiné aux appelés qui font leur service militaire et ce n'est qu'à sa reparution fin 1914 qu'il devient un titre pour un lectorat de garçons de 9 à 16 ans. On trouve dans *Cri-Cri* toute la palette des dessinateurs, dans le domaine du comique, du groupe Offenstadt donc Forton (pour des histoires autonomes), Raoul Thomen (qui peut avoir des séries), Marcel Arnac (qui peut avoir des séries), Louis Tybalt, Harry Gonel (qui peut avoir des séries), Maurice Watt, Asy, Damour, Albert Mourlan, Ray Ordner...

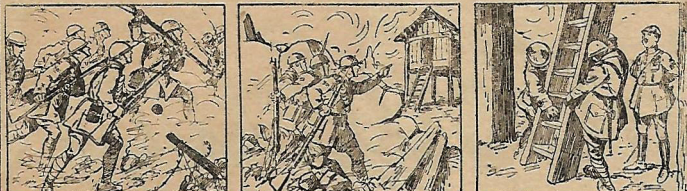
Si certains journaux disparaissent du fait du conflit, il apparaît durablement trois titres pour les hebdomadaires. Ce sont *La Jeune France* et *Pages de gloire* qui portent nombre d'histoires en rapport avec le présent conflit et appartiennent au groupe Offenstadt et *Les Trois Couleurs*. Ce dernier journal, qui est publié de décembre 1914 à décembre 1919, appartient à l'éditeur Nilsson qui se rattache à une librairie éponyme fondée en 1885 à Paris par deux Suédois. Cette société s'est fait un nom dès 1896, dans le commerce de collections de romans populaires qui sont parfois des romans-photos; par deux augmentations de capital en 1914, Hachette en devient le principal actionnaire. Le premier numéro paraît le 12 décembre 1914 et au départ (et jusqu'à fin 1916) on ne trouve là quasiment que des récits

à tonalité patriotique sur le mode dramatique. *Les mésaventures de Herr Professor Pumpernickel* et de sa fille Hulda de Gil Baer sont les seules productions à dimension comique, elles relèvent des histoires en images. Si ponctuellement il est fait appel à des dessinateurs connus, par contre il n'y a presque pas de collaborateurs réguliers et peu de grands noms.

LE SOLDAT AMÉRICAIN DANS LES TROIS COULEURS

Dans ce journal, où une certaine nostalgie pour une France catholique, royaliste et rurale peut transparaître, le soldat américain est toujours un blanc. Au n°108 à la page 12 de décembre 1916 il apparaît sous la forme d'un aviateur volontaire (les USA n'entrent en

AVENTURES DE BERLINIER
BERLINIER DONNE UN COUP DE MAIN AUX SOLDATS AMÉRICAINS



Les Américains venaient d'attaquer au village de V... en Lorraine. Sous leur poussée hardie, le village fut vite conquis. Mais les Sammies ne se tinrent pas pour contents de si peu et, au lieu de s'installer en tranchées, ils poursuivirent l'Allemand, le harcelant, l'empêchant de respirer, l'affolant. Pourtant des arrière-gardes étaient restées prudemment, car si les Américains sont braves, ils ont aussi des qualités pratiques. Dans le village conquis, un régiment était demeuré. Trois soldats résolurent de visiter le lieu. Ils avaient fini leur ronde et s'apprêtaient à passer la nuit dans un hangar, lorsque soudain ils eurent un haut-le-corps de surprise. Ce hangar n'était point vide, une centaine de boches n'ayant pu suivre la retraite s'y étaient réfugiés et ils étaient armés jusqu'aux dents et résolus à se défendre. Les trois Américains revenus de leur surprise comprirent que pour eux le danger était grand. Que faire devant ce nombre. Tout à coup, un officier en bleu horizon surgit auprès d'eux. — Ne vous en faites pas, mes amis!... Il s'agit d'être prudents.

N'éveillons pas l'attention de ces gens-là. Laissons-les gentiment se mettre en garde dans leur grange. Mais permettez que je me rende compte de leur situation et de la nôtre. Joignant le geste à la parole, Berlinier, car c'était lui, se hissa sans bruit et regarda à l'intérieur. Sa résolution fut vite prise; il sourit : — Laissez-moi faire...

Avant fait enlever l'échelle qui permettait aux boches de gagner le sol, il fit allumer un grand feu sous le hangar. Puis, ils attendirent en se frottant les mains. Les boches, en entendant crépiter les flammes et en voyant la fumée, furent pris d'une terreur panique intense. On les entendit hurler à qui mieux mieux à l'intérieur. Un d'eux ayant sauté par une lucarne, ce fut bientôt comme une course de clowns, tous sautaient. La chute les laissait étourdis et meurtris. Gentiment, Berlinier et les Américains les cueillaient un à un, comme en un jeu très drôle, on les désarmait et ils passaient derrière leurs concubains. Il y eut enfin la centaine. Et nos trois Sammies flanqués de Berlinier, tout riant, rentrèrent au P. C. avec leur prise peu banale.

guerre que six mois plus tard). Toutefois ce dernier a tout à apprendre puisque jusqu'à présent la seule bombe qu'il a lancée devait être factice puisque c'était dans le cadre d'un film. Berlinier, le héros de la série, le rencontre et va voir son capitaine afin qu'on lui confie la mission qu'il désire.

Le fantassin américain ici ne combat jamais seul; le Poilu est toujours là pour le conseiller et l'épauler. Dans le n°202 du 17 octobre 1918, le héros Berlinier va trouver la solution afin que trois Américains puissent vaincre, avec son aide qui se révèle primordiale, une centaine d'Allemands. Alors que les aventures de ce personnage ont commencé dès le début du journal, il ne fait connaissance auparavant des troupes américaines que pour quelques exemplaires à cheval sur la fin de l'hiver et le début du printemps 1918. Au numéro 170 du 7 mars il prend en main les choses afin que l'Américain qui le conduisait dans un side-car lui permette de tuer l'équipage d'un gotha et il l'envoie chercher un camion afin de ramener l'avion en question.

Pour le numéro suivant, on a dans le récit un message délivré aux Poilus par Berlinier qui explique que les bateaux américains feraient mieux de transporter des soldats que du blé pour un pain que parfois les militaires français gaspillent. Il s'agit d'une rengaine, au sujet cette fois du rationnement en pain des civils, pour les enfants de cette période et cette situation est prétexte à problèmes mathématiques à l'école élémentaire, sous la forme de calculs de comparaison entre le poids du blé amené et le nombre de soldats arrivants.



Trois Couleurs n°176



Trois Couleurs n°179



Trois Couleurs n°134

Avec le numéro 176 du 18 avril 1918, le héros rencontre le général Pershing et il se fait dire par un général français ceci : « Votre connaissance de la guerre et des mille trucs trompeurs employés par les boches vous a désigné pour guider les troupes américaines dans les prochaines attaques. À partir d'aujourd'hui, lieutenant Berlinier, vous êtes détaché à l'état-major des troupes américaines ».

Dans l'aventure du n°179 du 9 mai 1918, notre héros trouve le moyen d'éviter aux troupes américaines d'être bombardées par l'aviation allemande et mène les Américains à la prise de tranchées allemandes.

Cette série Berlinier est assurée pour les numéros 69 à 206 (sauf le 202), donc pour les histoires en images qui nous intéressent, par Gil Baer né en 1859 à Strasbourg et mort en 1931 à Paris. Comme il propose aussi la série *Les mésaventures de Herr Professor Pumpernickel et de sa fille Hulda*, il est le principal illustrateur des *Trois Couleurs*. Il dessine plus dans la presse pour adultes, en particulier pour des publications frivoles mais aussi dans *Germinal* et *L'assiette au beurre*, que dans les journaux pour enfants. Dans ce dernier secteur, il ne dessine peut-être que pour *Le Petit français illustré* (titre où on trouve nombre de productions de

Christophe dont *Le Sapeur Camembert*) et *Les Trois Couleurs*. Ce militaire américain dans *Les Trois Couleurs* peut être une femme comme on le découvre par l'image d'une cavalière au n°134 page 2. On voit même deux aviatrices américaines au n°153 page 1. Cette dernière image se conclut par une allusion aux combattantes russes (2) « C'est là une innovation bien américaine qui ne cède en rien à l'innovation de Bataillon de la mort en Russie ». Ce journal a toujours vanté les exploits de combattantes slaves (serbes ou russes). Remarquons que le soldat russe a dans ce journal une très large place, évidemment de sa parution

à fin 1916. Il est d'ailleurs connoté à mi-distance entre les Anglais et Français réunis (symboles de l'homme civilisé) et les peuples issus de l'Afrique du nord et du centre. Comme les hommes de couleur, il est chargé de punir avec une grande cruauté les Allemands de leurs crimes, ce qu'un Français ou un Anglais ne peut s'autoriser.

LE SOLDAT AMÉRICAIN DANS CRI-CRI

C'est uniquement sous l'apparence d'un Amérindien que le combattant américain apparaît. (3) L'auteur de l'histoire en images en question est Louis Tybalt dont on connaît l'année de la mort, à savoir 1940. Il est parfois cité pour avoir suppléé Louis Forton et retouché ses planches lorsque les envois de ce dernier ne parvenaient plus à *L'Épatant* du fait que ce dernier était mobilisé. Louis Tybalt ne donne que dans le registre comique.

Avant 1914, on le trouve tant dans les journaux du groupe Offenstadt que dans certains de ses concurrents comme *La Chronique amusante*, *Le Bon Vivant*, *Le Bon Point amusant*, *L'Américain illustré*, *Diabolo-Journal*... Durant la Grande Guerre il donne de nombreuses histoires illustrées où, fidèles à ces sujets de prédilection, il met en scène souvent des noirs africains et parfois des Asiatiques qui font face aux Allemands.

Dans cette histoire au n°375 du 5/9/1918, l'Allemand est ramené au statut d'animal : on part à sa chasse et on l'attrape au lasso. Par ailleurs, un soldat germanique est mis dans la situation humiliante d'être attrapé par les dents du cheval de notre Amérindien. On

8^e Année - N° 375. TOUS LES JEUDIS

ADMINISTRATION
3, rue de Duroy, PARIS
DIRECTEUR LITTÉRAIRE
Paul de LÉONI

LE CRI-CRI 5 CENT

ABONNEMENT : UN AN
Paris Seine S-O. 3
Départements... 3 50
Étranger... 5

LA CAPTURE DU GRAN-CEIL-DE-PERLRIX

1. Le Gran-Ceil-de-Perdrix, de la tribu des Sioux-Perceés, était le descendant d'un grand chef; les scalp nombreux suspendus dans son wigwam témoignaient des exploits de ses ancêtres. Gail-de-Perdrix partageait son temps entre la chasse et la lecture; car il aimait à s'instruire. C'est ainsi qu'un jour il sut que l'Amérique parlait à son tour à la chasse aux Boches.

2. Cette nouvelle réveilla l'instinct guerrier qui sommeillait au fond de son âme; il sortit de l'écurie son mustang, arma son poing du tomahawk que lui avait légué son père, et, mettant en sautoir son calumet, il se mit lui-même en selle l'instant d'après, se dirigeant vers New-City dans le but de prendre du service.

3. La réputation de ses ancêtres était telle que non seulement il fut accepté, mais qu'il reçut forces félicitations; il reçut même un grade en même temps qu'un uniforme.

4. L'ormie kati qu'il échangea, non sans regrets toutefois, contre le costume plus pittoresque de sa tribu.

5. Tandis que le navire l'emportait vers l'Europe, Gail-de-Perdrix songeait; il songeait qu'il ne manquerait pas de tabac pendant longtemps, car il en avait fait, avant de partir une ample provision; il songeait encore que noblesse oblige, et que, de même que ses aïeux, il devait se comporter en guerrier valeureux.

6. Il tint parole et se distingua à tous les combats auxquels il participa; il troua des poitrines de la pointe de son sabre et fendit des côtes de son tranchant de son tomahawk, ce qui lui permit de constater que les scalp des Boches, dont les cheveux étaient rasés, ne valaient point la peine qu'on s'y arrête.

7. Un jour, en chargeant un cavalier boche, son cheval fut tué; Gail-de-Perdrix sauta prestement à terre et, voyant l'ennemi qu'il poursuivait, pensa à donc à ce qu'il ne pouvait plus empêcher...

8. Et cela permit à Gail-de-Perdrix de faire deux captures au lieu d'une, car le cheval du Boche ayant suivi son maître, l'indien n'eut plus qu'à l'enfourcher, c'est dans cette attitude pleine de gloire qu'il s'en retourna vers ses frères d'armes.

Cri-Cri n°375

peut faire mention d'une cruauté certaine de la part d'un peau-rouge et lui donner un air hargneux dans la mesure où il n'est pas un blanc. Il est là pour rendre à la monnaie de sa pièce une violence commise par les soldats du Kaiser. Dans un autre de ces récits au n°260 du 22 juin 1916, autour de la prise par les Japonais de la plus grande concession allemande en Chine (4), un Nippon non seulement met la cangue à des civils allemands mais en plus encastre

les cangues les unes dans les autres; le résultat est que quatre prisonniers se retrouvent à genou et que le cinquième a les fesses en l'air. De telles attitudes ne sont jamais portées au crédit d'un Anglais ou d'un Français.

LES USA UN ALLIÉ PEU SÛR POUR L'APRÈS-GUERRE

Dans le journal satirique pour adultes *Le Rire rouge* du 19 janvier 1918, on pouvait voir, dans un dessin de Ricardo Florès, un sergent-major de l'armée française s'adresser de façon paternaliste à un soldat américain pour lui dire que le Président Wilson est un doux utopiste. Ceci sous la formule : « Il parle bien ton patron, mais les boches dans les discours, ils ne comprennent que les poings; alors préparons-nous à cogner ». Il y a évidemment un jeu de mots autour de points/poings. Le message pour le lecteur français est qu'il faut se méfier des propositions du président américain.

La grande héroïne du journal *Fillette* des Offenstadt est l'espionne Lili. Cette dernière a été prétexte à des aventures originales de 1909 à 1998, s'assagissant bien d'ailleurs après la Seconde Guerre mondiale. Son prénom à redoublement hypocoristique cache en fait un caractère bien trempé, et on remarquera qu'alors qu'une bonne Bécassine est l'héroïne des petites filles de milieux aisés, pour les enfants d'une famille populaire le personnage récurrent a pour père un noble M. d'Orbois et utilise un langage toujours châtié (alors que l'usage de mots populaires se retrouve dans d'autres récits du même journal).



Le Rire du 19 janvier 1918



Fillette n°735



Fillette n°735

Joseph Valle, né en 1865 et mort en 1949, est le scénariste de cette série jusqu'en 1936. André Vallet est le dessinateur à l'origine, mais de juin 1916 à mars 1918 il cède la place à André Galland. Au printemps de 1918, et donc pour la planche qui nous intéresse, c'est André Vallet qui reprend le crayon. L'héroïne séjourne en Belgique occupée puis en Allemagne (en particulier dans un camp pour civils étrangers). Dans les aventures de « Lili voyage », elle se retrouve aux USA ; dans le numéro 735 du 23 avril 1922, on peut la voir manifester bruyamment dans un cinéma qui projette un film où les Allemands ont le beau rôle de protecteurs des populations civiles des pays occupés par eux et où sont dénoncés les crimes des soldats français. Lili mobilise la majorité des spectateurs et l'affaire se termine non seulement par le saccage mais aussi par l'incendie du cinéma en question. Auparavant les spectateurs d'origine allemande, qui quittaient la salle, avaient été copieusement tabassés. La conclusion est que maintenant les « exploitants des cinémas, y regarderont à deux fois avant de projeter sur l'écran des films des propagandes boches ».

Alors que le problème des réparations devient aigu et que le Traité de Versailles n'a pas répondu à certaines demandes françaises du fait d'une opposition du président Wilson, le message sous-jacent dans cette histoire en images est que le peuple américain subit une propagande allemande qui peut expliquer certaines attitudes, contraires aux intérêts de la France.

CONCLUSION

Le soldat britannique est présenté comme un soldat modèle, ne se plaignant jamais contrairement au Poilu à l'esprit râleur, il est plein de qualités comme l'endurance, la bravoure, le flegme, la dignité, le sens du devoir, la maîtrise de soi, la réserve (« ce qu'il pense, on le saura que lorsqu'il sera victorieux »), sa résistance au manque de nourriture (« pourvu qu'il ait son thé »). Une histoire illustrée de Tap délivre, dans *Les Trois Couleurs* au n°37 du 19 août 1915 à la page 5 l'ensemble de ces messages, par ailleurs distillés au goutte à goutte dans la presse des jeunes. On y ajoute d'ailleurs parfois des qualités d'ingéniosité comme le fait Marcel Arnac dans sa série « Les glorieuses campagnes de Bonne-Humeur » qui paraît dans *Cri-Cri* du 4 mars 1915 au 13 juin 1918.

Par contre le fantassin américain est vu comme un militaire de seconde classe, manquant d'autonomie et ayant besoin de l'appui du soldat français. Dès l'entrée en guerre des USA, certains Français doutent à la fois de l'efficacité des Américains du point de vue militaire et à la fois de la sagesse de leurs futures exigences en matière de paix par rapport au danger que représentera toujours pour eux l'Allemagne. De façon assez libre, dès le départ, la presse pour enfants porte cette méfiance envers le grand allié et elle continue en sourdine le même discours après la signature du Traité de Versailles.

Notes :

1. Ici je ne parlerais jamais de BD, car pour moi, elle n'existe qu'avec les bulles et les cartouches ; par contre je ferais allusion à des histoires en images ou des histoires illustrées ; le texte copieux est toujours en-dessous de la vignette et jamais dans l'image.
2. Sur le sujet, voir Botchkarena Maria. *Yashka*, journal d'une femme combattante. Armand Colin, 2012.
3. Il est à noter que dans un tout autre registre au point de vue du contenu, il existe une BD récente qui met en scènes des soldats amérindiens durant la Grande Guerre. Il s'agit de *Ambulance 13*, 5. Les Plumes de fer d'Ordas et Mounier paru chez Grand Angle en 2014. Pour une connaissance historique de la question, se reporter à Rouzet Jacques. *Les Indiens d'Amérique du nord dans la Grande Guerre*. Le Rocher, 2017.
4. Il s'agit de la prise par les Japonais de la ville de Qingdao dans la concession allemande de Kiautschou, située au Shandong. Aujourd'hui en Chine, la bière la plus réputée est celle de Qingdao, c'est un héritage de la présence allemande.



Revue de presse

Des Américains à la une

par Luc DASSENS

Les « Marines » ont aussi une devise : « Si vous voulez de l'action, disent-ils, venez chez les Marines ». Et cette devise est un programme — un programme qu'ils ont admirablement rempli au Bois Belleau.

« C'est là, en effet, écrivait récemment M. Brieux, de l'Académie française, qu'un bataillon de marine, prit en quelques heures quatre cents prisonniers, quarante mitrailleuses, des mortiers de tranchée, le tout presque sans tirer un coup de fusil : à l'arme blanche. C'est là aussi, je crois, que, pendant une charge, « Marines » et dragons français combattant ensemble, et le feu des mitrailleuses ennemies ayant fait tomber de leurs chevaux un certain nombre de nos dragons tués ou blessés, les « Marines » sautèrent sur les chevaux sans cavaliers et continuèrent la charge... »

L'héroïsme de la brigade, après ce haut fait, fut consacré par le commandement français qui décida que dorénavant le Bois Belleau s'appellerait « Bois de la brigade marine américaine ».

Il fut même consacré par l'ennemi qui déclara que « les attaques des deux régiments américains sur le Bois Belleau furent exécutées avec cran et intrépidité... »

Ainsi, dès le début de l'intervention américaine, les soldats du général Doyan ont justifié leur renommée et leurs traditions. Combien d'autres actions d'éclat n'inscriront-ils pas, dans les batailles prochaines, au Livre d'or de leur héroïsme.

E. L.

Dès le 5 août 1914 et jusqu'au 13 octobre 1919, la presse va être contrôlée par le gouvernement. Les raisons sont simples, il ne faut pas informer l'ennemi, ne pas démoraliser l'arrière, il faut faire bloc derrière le gouvernement. La presse se doit d'être rassurante. L'article paru sur la bataille du Bois Belleau dans « Le petit journal - Supplément illustré » daté du 22 septembre 1918 est un parfait exemple de « bourrage de crâne ». Voici un petit florilège de couvertures à la sauce américaine.

Page intérieure n°298 du journal
« Le Petit Journal »
- Supplément illustré n°1448
décrivant la bataille du Bois Belleau.
doc. Didier Bairre

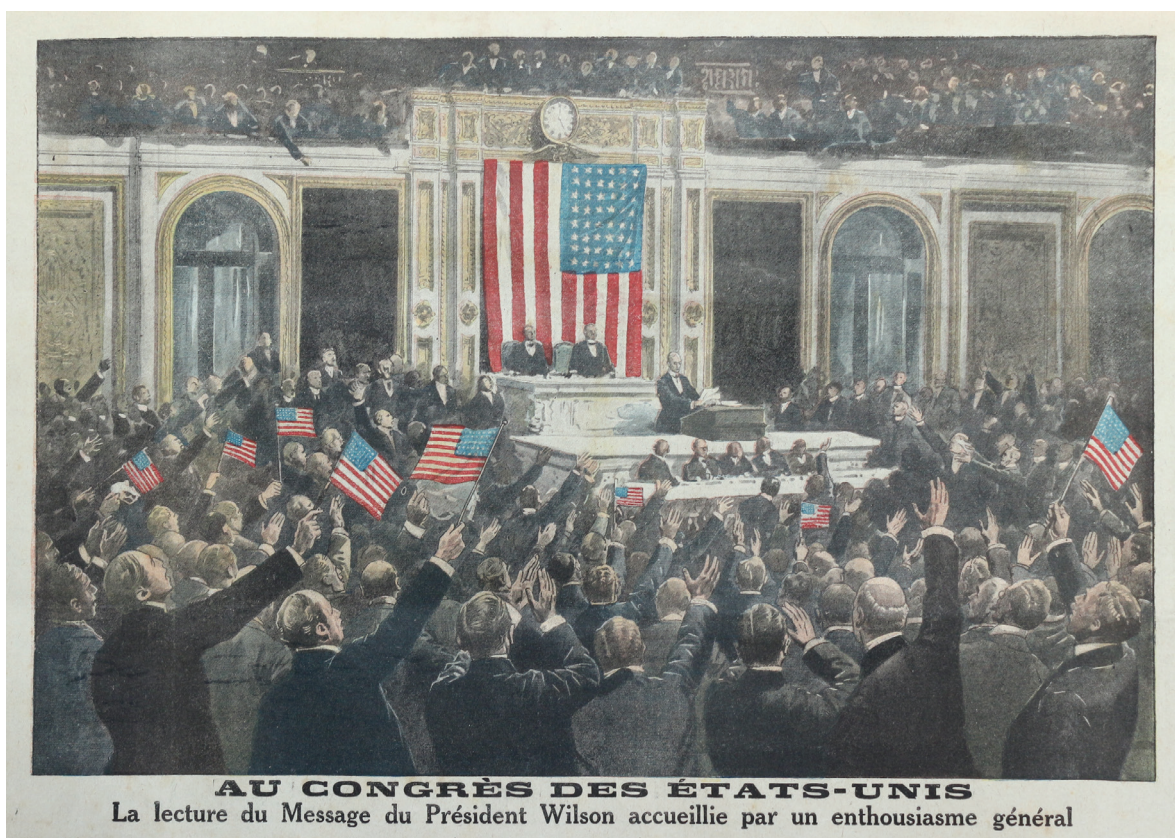


Illustration parue dans «Le petit journal» n°1374 du 22 avril 1917
représentant la lecture du discours du président Wilson le 2 avril 1917 devant le Congrès. doc. Didier Baire



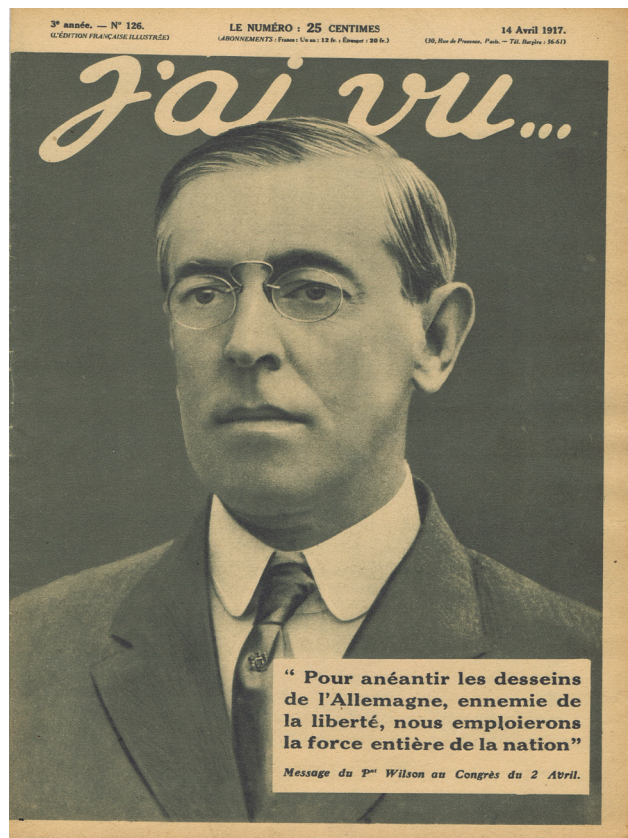
Discours du président Wilson du 2 avril 1917 qui demande au Congrès de voter la déclaration de guerre à l'Allemagne.
doc. Musée de Blérancourt



Couverture du journal «J'ai vu» n°125 du 7 avril 1917.
doc. Christian Schopphoven



Couverture du journal «Le Pays de France» n°130
du 12 avril 1917. doc. Luc Dassens



Couverture du journal «J'ai vu» n°126 du 14 avril 1917
doc. Christian Schopphoven



Couverture du journal «J'ai vu» n°131 du 19 mai 1917.
doc. Christian Schopphoven



Couverture du journal «Le Petit Journal - Supplément illustré» n°1383 du 24 juin 1917. doc. Didier Baire



Couverture du journal «J'ai vu» n° 139 du 14 juillet 1917.
doc. Christian Schopphoven



Couverture du journal «J'ai vu» n° 147 du 8 septembre 1917.
doc. Christian Schopphoven



Couverture du journal «Le Petit Journal - Supplément illustré» n° 1423 du 31 mars 1918. doc. Didier Baïre



Couverture du journal «Le Pays de France» n° 196 du 18 juillet 1918. doc. Luc Dassens



Couverture du journal «Le Pays de France» n°203 du 5 septembre 1918. doc. Luc Dassens



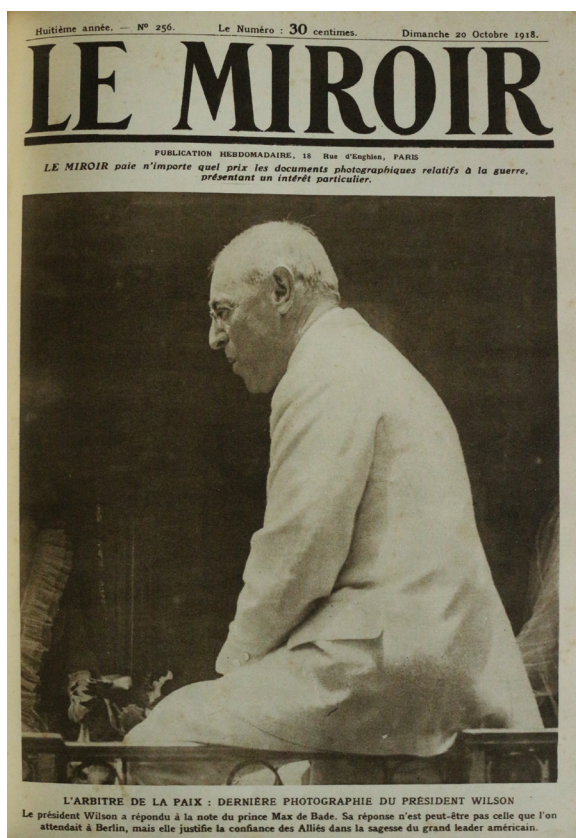
Couverture du journal «Le Petit Journal - Supplément illustré» n°1448 du 22 septembre 1918. doc. Didier Baire



Verso du journal «Le Petit Journal - Supplément illustré» n°1448 représentant les femmes américaines au travail. doc. Didier Baire



Couverture du journal «Le Petit Journal - Supplément illustré» n°1451 du 13 octobre 1918. doc. Didier Baire



Couverture du journal «Le Miroir» n°256 du 20 octobre 1918. doc. Christian Schopphoven



Couverture du journal «Le Petit Journal - Supplément illustré» n°1452 du 20 octobre 1918. doc. Didier Baïre



Couverture du journal «Le Petit Journal - Supplément illustré» n°1453 du 27 octobre 1918. doc. Didier Baïre



Verso du journal «Le Petit Journal - Supplément illustré» n°1460 du 15 décembre 1918. doc. Didier Baïre



Les États-Unis dans la Première Guerre par Alain CHIRON

Rémy Porte, *Les États-Unis dans la Grande Guerre, une approche française*. Soteca, 2017. 348 pages.

L'ouvrage *Les États-Unis dans la Grande Guerre: Une approche française* commence à faire le point sur la puissance économique des USA en 1914, puis poursuit sur les modalités de la politique de neutralité que les Américains développèrent jusqu'au début 1917. Durant cette période, le gouvernement envoie certes en 1915 un télégramme de félicitations au Kaiser pour son anniversaire en 1915 mais surtout vend d'innombrables produits ou denrées principalement à la France mais aussi au Royaume-Uni. De l'autre côté, pour l'Allemagne, les achats se font par l'intermédiaire principalement des Pays-Bas et du Danemark.

On poursuit sur l'état de l'armée américaine fin 1916 et on relève que, pour ne pas nuire au principe de neutralité, aucun officier des USA ne s'était rendu sur les lieux de combat en Europe (ni ailleurs évidemment). Un chapitre fait le point sur l'aide humanitaire apportée par des œuvres américaines en France et sur la présence dans les services de santé français de plus de 2000 Américains. Dans l'escadrille Lafayette, basée à Luxeuil pas trop loin du front d'Alsace, et dans la Légion Étrangère on a des volontaires américains dès le début ou le milieu du conflit. Malheureusement, on ne fournit pas d'estimation chiffrée. On rappelle que le légionnaire Alan Seeger a écrit *Rendez-vous avec la mort*, un poème dont nous citerons personnellement la fin :

« Mais j'ai un rendez-vous avec la Mort
À minuit, dans quelque ville en flammes,
Quand le printemps d'un pas léger revient vers le nord
cette année

Et je suis fidèle à ma parole :

Je ne manquerai pas à ce rendez-vous-là. »

Un chapitre vient rappeler que les USA, bien que neutres, vont se sentir directement concernés par des affaires liées au blocus, à la guerre sous-marine et l'espionnage. Ceci est l'occasion de rappeler le retentissement qu'eut le coulage du *Lusitania* en mai 1915 et du renvoi, pour avoir mené des actions déstabilisatrices aux USA, de l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie, de l'attaché naval allemand et de l'attaché militaire du

Reich qui n'est autre que von Papen. Ce dernier a, entre autre, planifié le sabotage du pont international de Vanceboro qui relie l'état américain du Maine à la province du New-Brunswick au Canada, ceci afin d'interrompre le passage de munitions fabriquées aux USA, à destination de l'armée anglaise.

Suit un chapitre autour des efforts en faveur de la paix du président Wilson en commençant par demander aux deux camps quels sont leurs buts de guerre. On passe après à l'affaire du télégramme Zimmermann qui demande à l'ambassadeur d'engager le Mexique dans une guerre contre les USA et d'encourager le président mexicain à intervenir afin que le Japon bascule dans le camp de l'Allemagne. Rappelons que le Japon avait profité de s'emparer, au début de la Première Guerre mondiale, de la concession allemande de Qingdao en Chine, ainsi que des territoires très à l'ouest des Philippines que sont les îles Mariannes, Marshall et Carolines. Il avait envoyé aussi du personnel médical travaillant avec du personnel local dans les trois hôpitaux qu'il avait ouvert à Paris, Londres et Saint-Petersbourg.

Les conditions d'entrée en guerre puis le poids de l'engagement font l'objet de plusieurs chapitres, l'un étant spécifiquement consacré aux troupes noires combattantes sous commandement français (avec une citation, à leur propos, tirée du courrier de l'écrivain bourbonnais Émile Guillaumin), l'état-major américain les leur confiant car les estimant peu combattives et gardant d'autres hommes de couleur pour la manutention dans les ports ou des aménagements de camps. La question de la montée en puissance de l'armée américaine et du fait que s'il y avait eu offensive en Allemagne, elle aurait été faite avec une part dominante de soldats américains parmi les Alliés aurait pu être évoquée, elle joue incontestablement dans l'attitude de Clemenceau d'acceptation d'exploiter la signature de l'Armistice et de refuser la perspective d'entrée en Allemagne qui lui est demandée par certains militaires et hommes politiques.

On termine avec en particulier trois sujets fort intéressants : la présence de l'armée américaine en Allemagne jusqu'au début juin 1919, les opérations en Russie où on voit des troupes américaines tant en Sibérie extrême-orientale qu'à Mourmansk pour soutenir les armées blanches dans le cadre de la guerre civile et le poids du président Wilson dans le contenu du Traité de Versailles. On a là un excellent travail de synthèse avec un regard critique qui ne néglige pas de remettre en cause certains discours convenus.



Risquer sa peau... même noire

par Luc DASSENS

Si l'esclavage est officiellement aboli le 18 décembre 1865 aux États-Unis, la ségrégation raciale n'en demeure pas moins omniprésente, notamment dans la plupart des États du Sud.

À partir de 1876, toute une série d'arrêtés et de règlements appelés « lois Jim Crow » vont restreindre les espoirs d'émancipation des Noirs :

- *Les métiers de la fonction publique sont réservés aux Blancs. Les Noirs peuvent y accéder mais seulement dans certains domaines, ils sont entièrement séparés de leurs collègues Blancs,*

- *dans les transports en commun, seules quelques places à l'arrière sont accessibles aux Noirs,*

- *dans les restaurants, salles de spectacles, lieux de loisirs, les Noirs sont généralement interdits.*

L'entrée en guerre de leur pays en 1917 va faire naître chez les Afro-Américains un nouveau regain d'espoir. Deux principales associations afro-américaines, défendent l'idée qu'en s'engageant pour aller se battre en Europe, la communauté noire sera enfin reconnue à sa juste valeur en prouvant sa bravoure et sa loyauté. (doc.1)

Le 18 mai 1917, le Congrès des États-Unis vote le « Selective Service Act », qui oblige tout homme de 21 à 31 ans à s'engager en ne passant que de simples tests d'aptitude.

Mais à peine incorporés, leurs espoirs sont vite douchés. Les camps d'entraînements spécifiques qu'on leur alloue sont surpeuplés, les conditions de vie y sont déplorables.

Le 23 août 1917, une mutinerie éclate au « Camp Logan » (Texas) après l'arrestation arbitraire d'un soldat noir du 3^e bataillon du 24^e régiment d'infanterie, une unité des *Buffalo Soldiers*. Dix-sept civils blancs sont tués à Houston. Les émeutiers vont passer en cours martiale et sur les 156 soldats noirs jugés, 54 vont être reconnus coupables et 13 seront exécutés par pendaison. Lors de deux autres procès ultérieurs, 6 nouvelles exécutions seront perpétrées.

Ces émeutes auront pour effet de limiter les prérogatives des soldats afro-américains au sein de l'*American Expeditionary Force* (AEF). Seules 2 divisions seront créées, la 92^e (sous commandement américain) et la 93^e (sous commandement français) qui vont accueillir près de 40 000 soldats. (doc.2)

Voici ce qu'écrivait le colonel Lytle Brown (chargé des ressources humaines au sein de l'US Army) dans un texte publié en juin 1916 : « Un large pourcentage des hommes



doc.1 Soldats du 369^e régiment débarquant dans une gare française.

de couleurs sont des illettrés de la classe populaire. Ces hommes n'ont pas, dans une grande majorité, la résistance physique pour s'exposer aux difficultés du champ de bataille, en particulier durant le dur hiver de France. Les classes les plus pauvres des négros n'ont pas l'énergie mentale pour s'opposer aux troupes allemandes, bien plus éduquées et entraînées. L'ennemi cherche constamment un point faible dans les lignes adverses et s'il le trouve avec des troupes de couleur, il ne manquera pas de s'y concentrer.»

À peine 3 jours après son arrivée en France, le général Pershing rencontre le général Pétain le 16 juin à son Grand Quartier Général (GQG). Pétain le presse de lui fournir des hommes.

Mais contre toute attente, l'arrivée de ces soldats afro-américains est surtout destinée aux *Service of Supply* (services de l'approvisionnement). Ces hommes sont là pour effectuer les basses besognes, les tâches manuelles comme le déchargement des navires, la construction des routes, des voies ferrées, des camps et dépôts, etc. Or Pétain a surtout besoin de soldats et il insiste auprès des Américains pour avoir sous la main ces troupes le plus vite possible.

Côté américain, personne ne risque à prendre une décision car l'US Army ne tient pas trop à mélanger Noirs et Blancs dans ses unités. Finalement, Pershing promet que la 93^e division sera intégrée à l'armée française et qu'elle pourra l'utiliser selon ses besoins.

Sur les 4 régiments promis par Pershing, un seul est présent sur le sol français.

Finalement, le 27 décembre 1917 à Brest, débarquent de l'*USS Pocahontas* les 1818 hommes et 46 officiers du 15^e *New York*



doc.2 Régiment afro-américain au garde-à-vous avant de prendre part aux combats.



doc.3 Soldats afro-américains au combat dans une tranchée en 1918.

National Guard (NYNG), qui sera rebaptisé le 25 février 1918 le 369^e régiment d'infanterie américain ou *Régiment d'Infanterie US* (RIUS) dans les documents officiels français. À son bord, le lieutenant James Reese Europe et son orchestre de 44 musiciens qui va sidérer les Brestoises et les Bretois en jouant la Marseillaise sur un rythme jazz. (doc.3)

Les Allemands vont les surnommer les « Hellfighters ». Si le 369^e régiment gagne enfin le droit de se battre le 10 mars 1918, il a passé les deux premiers mois de l'année 1918 à travailler à la

construction d'une base logistique à Montoir-de-Bretagne, le plus grand chantier ferroviaire au monde. Le régiment arrive à Connantre pour parachever son entraînement. Le commandant du 369^e, le colonel William Hayward, écrit le 18 mars dans une lettre à un ami : « *Il n'y a aucune autre troupe américaine près de nous. Nous sommes les enfants perdus [en français dans le texte] et nous en sommes fiers. Le grand général américain a mis l'orphelin noir dans un couffin, il l'a posé sur le pas de la porte des Français, il a frappé et il est parti. J'ai raconté cela à un colo-*

nel français qui parlait anglais et il a répondu « Welcome little black babbie » ».

En effet, le Grand Quartier Général Américain (GQGA), se désintéresse totalement de ces régiments afro-américains, dont les soldats sont soi-disant incapables de se battre. Dans un rapport de situation sur les 371^e et 372^e régiments, il apparaît que les soldes ne sont pas versées, et que les soldats américains sont soumis au même régime que nos Poilus. Bien qu'affectés à des divisions françaises, les régiments afro-américains relèvent toujours du GQGA pour l'administration, la juridiction, l'avancement, la discipline intérieure.

Le 17 juin 1918, Pershing reçoit le colonel Hayward qui lui demande expressément de servir dans l'armée américaine. Son souhait restera lettre morte jusqu'à la fin du conflit. Pour le GQGA, la place des troupes noires n'est pas en première ligne mais : *« leur ultime destination est d'être employées comme troupes de pionniers, dont nous avons précisément à l'heure actuelle un besoin urgent »*.⁽¹⁾

L'État-major français, fera lui aussi la sourde oreille, laissant les 4 régiments de la 93^e division en première ligne.

Sur le terrain, la discrimination n'est pas à l'ordre du jour, et nos Poilus s'accordent plutôt bien avec ces Noirs américains dont la seule crainte est de retourner dans des unités américaines. (doc.4)

Les deux divisions vont participer à l'offensive Meuse-Argonne qui va se dérouler du 26 septembre au 11 novembre 1918. Le 369^e s'y illustre particulièrement et sera l'un des plus décoré. Le 13 décembre 1918, le général Lebouc va décorer l'ensemble du 369^e RIUS de la Croix de guerre en l'épinglant sur le drapeau amé-

ricain et sur la bannière floquée du serpent à sonnette (l'insigne du régiment) et il poursuit en décorant 171 soldats de la Légion d'honneur.

Si l'on prend en compte tous les régiments de l'AEF, le 369^e « Hellfighters » sera celui qui aura passé le plus de temps en première ligne avec un total de 191 jours. Il est aussi le premier à avoir franchi le Rhin et pénétré en Allemagne le 12 novembre 1918.

Les pertes de la 93^e division d'infanterie s'élèvent à 584 tués et 2582 blessés (soit 32 % de son effectif), celles de la 92^e à 120 tués et 1527 blessés.

Au total, près de 400 000 soldats afro-américains vont servir dans l'armée américaine durant le conflit et 200 000 poseront le pied sur le sol français. Ils seront environ 40 000 à prendre part directement aux combats. (doc.5)

De retour à Brest début 1919, la ségrégation reprend ses droits entre soldats blancs et soldats noirs américains. La désillusion est une fois de plus immense.

Rentrés au pays, les « Harlem Hellfighters » vont défiler le 17 février dans les rues de New York

devant 250 000 personnes en liesse. Pour cette parade en tout point exceptionnelle, James Reese Europe a presque doublé l'effectif de son orchestre qu'il avait sur le front. C'est une belle fête, une parenthèse enchantée avant le sinistre retour à la réalité. (docs.6, 7 et 8)

Le 19 février 1919, les « Hellfighters » sont démobilisés et le 369^e régiment est rabaissé au rang de « 15th NY Guard », perdant de fait le droit d'aller se battre à l'étranger.



doc.5 Remise de médailles à des soldats du 369^e régiment.



doc.4 Photo prise dans le secteur d'Avocourt montrant un soldat français et un soldat afro-américain ensemble. Image impensable dans l'US Army.

doc. Luc Dassens



doc.6 Soldats du 369^e régiment arborant fièrement leurs Croix de guerre à leur retour à New York en 1919.



doc.7 Le 369^e régiment défilant en carré (à la française) sur la 5^e avenue le 17 février 1919.

Les pionniers restés en France sont contraints de remettre en état les sols ravagés par la guerre afin qu'au printemps les agriculteurs français puissent semer. Une des missions parmi ce chantier titanesque consiste à rechercher les cadavres enfouis pour les enterrer de nouveau dans des cimetières militaires. Pour les soldats blancs, ce travail ne pouvait être fait que par des « *negroes* ». Dans le futur cimetière américain de Meuse-Argonne, 23 000 corps seront ainsi déplacés.

Lors de la grande parade de la victoire qui se déroule à Paris le 14 juillet 1919, aucun soldat noir américain n'est convié à la fête sur ordre de l'AEF.

Des vétérans de l'armée qui avaient échappé à la grande boucherie, vont trouver la mort de retour au pays avec une recrudescence des lynchages durant l'année 1919. Soixante dix-sept noirs sont tués cette année-là dont 11 qui seront brûlés vifs par le « Ku Klux Klan ».

Ainsi, les Afro-Américains qui pensaient que leur sacrifice aurait des répercussions politiques, constatèrent amèrement que rien n'avait changé au pays de l'Oncle Sam.



doc.8 Un vétérans blessé assiste au défilé parmi la foule.

JAMES REESE EUROPE Quand le jazz est là

James Reese Europe est né à Mobile dans l'Alabama le 22 février 1880 (1881 ou 1882 selon les sources !) dans une famille de mélomane. Son père qui était né esclave (affranchi en 1865) est prêcheur, sa mère professeur de piano et ses frères pratiquent tous la musique. De bonnes bases dès le départ. À la mort de son père, il part à New York pour subvenir aux besoins de la famille et tenter de se faire un nom dans le monde du spectacle.

Il arrive à se faire connaître et son nom commence à circuler dans les soirées huppées de la côte est. En 1910, il devient président du *Clef Club* dont les concerts font le plein lors de soirées new-yorkaises renommées. Le *Clef Club* compte une centaine de musiciens et 10 pianos. En 1912, 1913 et 1914, le *Clef Club Orchestra* va se produire au Carnegie Hall, salle mythique s'il en est.

De plus en plus sollicité, James Reese Europe devient directeur musical du duo Vernon et Irene Castle, célèbres stars du ragtime. En 1915, il rencontre le chanteur Noble Sissle et le pianiste Eubie Blake qui deviendront incontournables au sein de son orchestre.

Durant l'été 1916, Europe est abordé par le colonel William Hayward qui est en train de former le premier régiment noir de la Garde Nationale de New York, le *15th Infantry Regiment (colored) of the New York National Guard*.

Hayward compte sur l'aura qui entoure « Big Jim » (surnom de James Reese Europe) pour booster le recrutement de son régiment, mais aussi pour récolter des fonds nécessaires à son équipement.



doc.10 *Partition de Good Night Angelina de 1919. Musique de James Reese Europe, paroles de Noble Sissle et Eubie Blake.*

James Reese Europe s'engage le 18 septembre 1916 et va être affecté à une compagnie de mitrailleurs. Devenu son ami, Noble Sissle s'engage à son tour le 26 septembre.

À la fin de l'année 1916, le colonel Hayward demande donc à Big Jim de former un orchestre, mais ce dernier va imposer ses conditions en demandant une formation d'au minimum 44 musiciens (il en espère en réalité une soixantaine), alors que réglementairement 28 sont autorisés. (doc.9)

Sissle devient l'assistant de Big Jim mais ils peinent à recruter, d'autant plus que James Reese Europe ne veut pas d'une fanfare purement militaire composée presque exclusivement de cuivres. Il veut des instruments à vent et part à Porto-Rico recruter des musiciens qui lui semblent meilleurs qu'à New York.

Finalement, le régiment est incorporé au service actif avec son orchestre et embarque pour la France. L'orchestre est auditionné par Winthrop Ames et Edward H. Sothorn en charge de choisir

des orchestres militaires pour les permissionnaires américains au camp d'Aix-les-Bains. Winthrop déclarera après guerre :

« Nous fûmes immédiatement impressionnés par le nombre de musiciens (quarante) qui s'assemblèrent sur le terrain de parade boueux devant les baraques en bois. Dès qu'ils commencèrent à jouer, il devint évident que nous n'écoutions pas du tout un orchestre militaire ordinaire, mais un groupement de la plus haute qualité, entraîné et dirigé par un chef d'orchestre de génie. Nous avons demandé son nom, et on nous répondit qu'il s'agissait ni plus ni moins de James Reese Europe, déjà célèbre en Amérique, mais que nous ne nous attendions pas à voir en France comme soldat. »

L'audition est un succès et l'orchestre doit rejoindre Aix-les-Bains le 22 février jour de l'anniversaire de Washington.

Le 12 février, le premier concert officiel est donné à Nantes, au théâtre Graslin. Cette prestation est considérée comme le premier concert de jazz sur le sol européen. Pour beaucoup d'auditeurs présents ce soir-là, ce concert fût une révélation. (doc.10)

Le lendemain l'orchestre se produit à Tours où deux concerts seront donnés. Partout où il va se produire, l'accueil réservé à l'orchestre et à son ragtime endiablé est chaleureux et la couleur de peau devient secondaire.

Censé ne rester que 2 semaines à Aix-les-Bains, l'orchestre va s'y produire durant plus d'un mois et rejoindre finalement le reste du régiment à Connaître le 20 mars 1918.

Comme lieutenant de compagnie de mitrailleur, Big Jim est de fait le premier Afro-Américain de la Grande Guerre à commander des hommes au combat. Il est gazé en juin 1918 et compose à l'hôpital



*doc.9 James Reese Europe et son fameux orchestre
qui contribua à faire connaître et à populariser le jazz en France.
doc. Luc Dassens*

« *On Patrol In No Man's Land* », chanté par l'indéfectible Noble Sissle. Ce titre deviendra un de ses plus grands succès de sa période dite « européenne ».

La fin de la guerre approchant, un vent de « blanchiment » souffle sur le 369^e et les officiers noirs sont remplacés peu à peu par des blancs, le régiment sera ou tout noir ou tout blanc, mais pas de mélange possible. James Reese Europe échappe de peu à la purge grâce au soutien du colonel Hayward.

Son orchestre est appelé à Paris où il va se produire le 18 août au Théâtre des Champs-Élysées. Le succès est une fois de plus au rendez-vous comme le déclarera Big Jim peu après : « *Avant que nous ayons joué deux morceaux, le public devint fou. Nous avions conquis Paris.* »

L'orchestre va rester huit semaines à Paris, donnant de nombreux concerts avec à chaque fois le même succès. Le virus du jazz va gagner la capitale. (doc.11)

L'armistice signé, l'orchestre se produira encore sur le chemin du retour, notamment à Belfort et au Mans.

Le 9 mai 1919, suite à une altercation avec un des batteurs de l'orchestre, Hebert Wright, James Reese Europe est poignardé au cou. La blessure semble superficielle, mais Big Jim qui a perdu beaucoup de sang décède à l'hôpital.

Fait exceptionnel, James Reese Europe va avoir droit à des funérailles publiques le 13 mai 1919, une première pour un citoyen afro-américain. Il est enterré en Virginie, au *National Military Cemetery* d'Arlington.



doc.11 James Reese Europe et son orchestre lors du défilé de la victoire dans les rues de New York.

EUGÈNE BULLARD Premier pilote de chasse noir au monde

Né le 9 octobre 1895 à Columbus en Géorgie dans le Sud Est des États-Unis, Eugène Bullard est fils d'un ancien esclave, William Bullard.

Bullard qui n'était autre que le nom du propriétaire blanc de ses parents.

Confronté très vite à la ségrégation, le jeune Eugène ne rêve que de partir en France, pays tant vanté par son père où paraît-il, l'esclavage a été aboli depuis longtemps et où il n'y a pas de différences entre Noirs et Blancs.

Alors Eugène va vendre une chèvre pour un dollar cinquante et prendre le train. L'aventure commence. Pendant un an, il va travailler comme palefrenier chez des Tziganes puis reprendre la route pour finalement embarquer clandestinement le lundi 4 mars 1912 à Norfolk en direction, pense-t-il, de Hambourg. Finalement, le bateau accoste au nord de l'Écosse à Aberdeen. Il arrive rapidement à Liverpool et se fait embaucher comme docker. Durant son temps

libre, il prend des cours de boxe et se révèle très vite doué pour ce sport. Il se fait surnommé « Madden », l'enragé. À la fin d'un combat qu'il remporte, il rencontre Dixie Kid, de son vrai nom Aaron Lister Brown, champion du monde des poids welters, qui lui propose de le suivre à Londres, ville où arrivent les deux hommes au printemps 1913.

À la fin de l'été, Eugène Bullard avait déjà plusieurs victoires à son actif quand Dixie kid lui annonce qu'il prévoit un combat à Paris.

Paris est une révélation, une ville où il fait bon vivre, le jeune boxeur s'y sent tout de suite bien. Le combat à lieu le vendredi 28 novembre 1913 à l'Élysée-Montmartre et Eugène Bullard gagne par KO au vingtième round. Au premier rang parmi les supporters, un certain Charles Nungesser.

Il s'installe donc à Paris et apprend le français. Mais Eugène n'a pas le temps de profiter des joies qu'offre la capitale, car la guerre vient d'être déclarée et Paris se vide de ses habitants.

Il décide de s'engager et rentre à la Légion Étrangère pour ne pas perdre sa nationalité. Il est affecté

à une section de mitrailleuses et se lie d'amitié avec Frédéric Sausser, un poète qui signe sous le nom de Blaise Cendrars.

Eugène Bullard passe six mois au front, et il fait partie des 54 survivants de son régiment qui comptait 250 hommes. Les pertes sont telles, que les régiments fusionnent et s'ils le désirent, les volontaires étrangers peuvent rejoindre des unités françaises. Eugène Bullard ne laisse pas passer l'occasion de se battre aux côtés de ses amis français et il est intégré au 170^e régiment d'infanterie, surnommé par les Allemands « Les hirondelles de la mort ».

Le 22 février il est plongé au cœur de la bataille de Verdun et est blessé à la jambe par des éclats d'obus. Il est soigné à l'Hôtel-Dieu à Lyon et sa jambe est sauvée grâce aux progrès réalisés par la médecine de guerre depuis le début du conflit. Il est décoré de la Croix de guerre le 14 juillet 1916 sur la place Bellecour.

Durant sa convalescence, il fait la rencontre du commandant du camp d'aviation de Bron et lui demande d'intégrer une escadrille en tant que mitrailleur. Finalement sa requête est acceptée et Eugène Bullard est admis à l'école de Cazaux près de Bordeaux afin d'y intégrer un stage qui commence le 1^{er} octobre 1916. Lors d'une permission, il retourne à Paris et se voit proposer par une connaissance rencontrée à la Rotonde de parier 2000 dollars sur sa future carrière d'aviateur. S'il réussit, le perdant lui versera la somme mise en jeu, une petite fortune à l'époque. Bullard accepte ce pari un peu fou et le samedi 5 mai 1917, il est officiellement pilote, il a son brevet en poche. Il remonte à Paris en permission pour une semaine, et retrouve le parieur qui ne peut qu'admettre sa défaite.



doc.12 Eugene Bullard posant devant son avion avec son petit singe quand il servait dans l'Escadrille Spa 93.

Photo réalisée entre le 27 août 1917 et le 13 septembre 1917. L'insigne dessiné sur le fuselage de l'avion représente un canard en plein vol.

Eugène Bullard, se rend à la fondation du corps aérien Lafayette pour s'y inscrire. Cette fondation est administrée par Edmund Gros, médecin-chef de l'hôpital américain qui ne porte pas trop les noirs dans son cœur.

Eugène Bullard poursuit ses formations sur différents avions, Caudron G4, Voisin C3 et arrive désormais à plus de 200 heures de vol. Il adopte un petit macaque d'Asie qu'il glisse dans sa combinaison de vol comme un porte-bonheur. Le rhésus deviendra la mascotte de son groupe. L'escadrille Lafayette ayant atteint son quota de pilotes, il est affecté à l'escadrille N93 et le samedi 8 septembre 1917, il prend part à sa première mission de guerre composée de quatorze Spad 13 et Nieuport 17. (doc.12)

Il passe ensuite de la N93 à la N85 pour équilibrer les effectifs et il fait peindre sur son Spad son emblème personnel : un cœur sanglant percé d'un poignard. Autour, en lettres noires : « Tout sang coule rouge. »

Lors d'un engagement très violent contre l'escadrille du baron Manfred von Richthoffen, son avion reçoit pas moins de 96 projectiles !

Quand les États-Unis entrent en guerre, tous les pilotes américains servant sous le drapeau français sont sensés être promus à un grade d'officier. Tous sauf un, car il est hors de question qu'il y ait un seul Afro-Américain dans l'armée de l'air américaine en devenir. Bullard ne sera jamais nommé capitaine, il devra se contenter du grade de sergent, ce qui lui ferme les portes de l'armée américaine. Il ne sera jamais pilote de chasse américain. Comme un malheur n'arrive jamais seul, Eugène Bullard corrige un adjudant français qui voulait l'empêcher de monter dans un camion. L'affaire s'envenime et l'aviateur échappe de peu à la cour martiale. Il tente de s'expliquer dans un courrier au docteur Gros, mais ce dernier qui n'en demandait pas tant arrive à le faire rétrograder à son régiment d'origine, le 170^e régiment d'infanterie. Le « commandant d'aviation » comme aime à se faire appeler le docteur Gros envoie une lettre au quartier général du corps expéditionnaire américain : « L'affaire Bullard s'est réglée d'une manière tout à fait admirable. Figurez-vous que cet ancien boxeur a eu la mauvaise idée d'assommer un adjudant français, ce qui lui a valu dix jours de prison. Et il a même écopé de vingt jours supplémentaires pour avoir illégalement porté la fourragère de la Légion à laquelle il n'avait pas droit. Le résultat : une radiation de

l'aviation française et un retour aux tranchées. Dans ces conditions, vous considérerez, bien sûr, que cet énergumène est moralement inapte à faire partie de l'armée des États-Unis et vous le rejetterez sur ce seul motif. Voilà au moins un nuage sombre qui disparaît de notre horizon ! »

Pour une fois compatissant, l'État-major français décide de ne pas renvoyer l'aviateur au front et l'affecte à l'arrière. Maigre consolation. Pendant sa convalescence à Paris, il découvre le jazz et apprend la batterie. À Créchy dans le département de l'Allier, il assiste à un concert de James Reese Europe en tournée dans la région.

Durant les années folles, il travaille dans un club parisien, le *Zelli's Royal Box* comme batteur mais aussi comme directeur artistique. Il épouse en 1923 Marcelle Straumann et le couple aura deux filles, Jacqueline et Lolita. Fin 1924, il reprend *Le Grand Duc*, qu'il revend au début des années 30 et ouvre un bar, *L'Escadrille*. Il devient une des figures incontournables du jazz de l'entre-deux-guerres. Le couple divorce le 5 décembre 1935, Marcelle est partie sans laisser d'adresse.

Fervent patriote, il s'engage de nouveau durant la Seconde Guerre mondiale et est blessé le 18 juin 1940 à la colonne vertébrale par un tir de l'artillerie allemande. Il réussit à passer en Espagne et est finalement évacué aux États-Unis où il arrive le 18 juillet 1940.

Ses filles arrivent à être exfiltrées et retrouvent leur père le 3 février 1941.

La ségrégation sévissant toujours et encore dans son pays, Eugène Bullard est contraint d'exercer de petits boulots pour survivre. Comme elle est loin la belle vie parisienne.

Il retourne à Paris au début des



doc.13 Photo montage représentant Eugène Bullard dans les grands événements de sa vie.

années 50 dans l'espoir de monter un nouveau cabaret, mais les temps ont changé, le Paris des années folles n'est plus qu'un lointain souvenir. Il travaille alors pour Louis Armstrong comme traducteur et homme de confiance.

En 1954, il est invité à Paris pour ranimer la flamme du Soldat inconnu en compagnie de 2 soldats français. (doc.13)

Le 9 octobre 1959, le jour de ses 64 ans, il est fait Chevalier de la Légion d'honneur par le consul de France à New York. Lors de sa seconde visite aux États-Unis en 1960, le Général De Gaulle ira

saluer Eugène Bullard et déclarera : « Voilà un vrai héros français ! »

Passés ces intermèdes glorieux, il retombe dans l'anonymat et travaille comme garçon d'ascenseur au Rockefeller Center.

Il décède le 12 octobre 1961 d'un cancer à l'estomac et sera enterré selon ses dernières volontés en uniforme de la Légion Étrangère dans le carré militaire français du cimetière de Flushing, dans le Queens à New York.

Note :

1. Courrier du GQGA au chef de la mission française le 16 août 1918.



Affiche de 1918 de Charles Gustrine
 représentant des soldats afro-américains combattants des soldats allemands.
 On peut y lire : « Les vrais fils de la liberté. Hommes de couleur.
 Les premiers Américains à avoir planté notre drapeau sur la ligne de feu ».



Les Harlem Hellfighters

par Alain CHIRON

Max Brooks et Caanan White, *Les Harlem Hellfighters*. Pierre de Taillac, 2017. 261 pages.

Les éditions Pierre de Taillac proposent là une BD dont la sortie en version originale aux USA date de 2014. Max Brooks déclare dans des pages de texte qu'il a été fasciné, depuis sa prime jeunesse, par le régiment d'infanterie afro-américain connu sous le nom de "Harlem Hellfighters". On pourra aller visiter le musée de l'amitié franco-américaine de Blérancourt (en Picardie) qui réouvrira au début de l'été 2017 pour voir si ce sujet est traité.

Les Américains mobilisent près de 370 000 Afro-Américains, dans des régiments évidemment exclusivement noirs, durant la Première Guerre mondiale mais moins d'un tiers arrivent en France. Refusant de leur faire confiance pour une tenue sérieuse au feu, ils sont condamnés à des tâches subalternes sans être engagés dans les combats. Toutefois l'armée française qui a subi des hécatombes successives va incorporer en son sein quelques unités américaines dont le 369^e régiment d'infanterie pour les envoyer sur le front.

On propose là le récit de leurs combats. Les conditions de leur engagement les amèneront à découvrir une société sans ségrégation officielle et voir qu'ils sont aussi bien (ou aussi mal) considérés par les officiers et sous-officiers français les encadrant en grande partie que les Poilus de l'hexagone. Par ailleurs, ils sont pour beaucoup dans l'introduction du jazz en France.

Le dessinateur ne met pas en scène seulement des combats, dont il sait traduire avec habileté, une grande partie de l'extrême violence, il évoque plus ou moins longuement mais toujours de façon claire et piquante plusieurs points. Ainsi toute la page 27 nous rappelle que les anciennes Antilles danoises deviennent américaines en 1917; il s'agit des Îles Vierges. À ce propos Ary Broussillon rapporte, aux pages 239 à 244 dans son ouvrage *La Guadeloupe dans la Première Guerre mondiale* (paru en 2008 chez Nestor), la rumeur et ses conséquences selon laquelle pour rembourser ses dettes de guerre la France céderait après-guerre les Antilles françaises aux USA. Il pense que cette hypothèse est née justement de la cession par le Danemark des Îles Vierges.

Max Brooks et Caanan White montrent à quel point, face en particulier au feu intensif des mitrailleuses, on ne gagne plus une bataille par courage mais que c'est l'armée qui a produit le plus de gros armement de façon industrielle qui part avec l'avantage (pp. 108-109). Par ailleurs le cas des obusés (soldats ayant reçu un choc psychologique) est développé page 111.

Cette BD en noir et blanc est une véritable merveilleuse découverte tant au niveau du graphisme (dû à Caanan White) que du sujet traité.



Des Indiens dans la Première Guerre

par Alain CHIRON

Jacques Rouzet, *Les Indiens d'Amérique du nord dans la Grande Guerre*. Rocher, 2018. 228 pages.

Le livre ouvre sur la carte des réserves indiennes aux USA et il semblerait que les informations en question sont aussi valables pour 1914 que pour le début du XXI^e siècle. Le premier chapitre évoque les dernières guerres indiennes aux États-Unis et la participation d'Indiens dans la guerre des USA contre l'Espagne en 1898 ce qui se traduit par l'annexion en particulier de Porto-Rico et des Philippines. Avec le général Pershing, des Apaches et des Navajos essaient sans succès, au Mexique, d'attraper Pancho Villa de mars 1916 à février 1917.

Un métis, de père martiniquais et de mère creek, s'engage dans la Légion Étrangère en août 1914 et passe dans l'aviation trois ans plus tard; cet artiste américain du cirque Eugène Bullard vivait à Paris depuis 1913. À partir de la fin 1915, les Indiens du Canada sont autorisés à s'engager, en août 1917 la loi sur le service militaire touche tous les Canadiens sauf ceux d'origine indienne. Nombre de Québécois sont par ailleurs réfractaires et se voient offrir plus de possibilités d'exemption que les Canadiens anglophones, du fait de certaines manifestations dans la Belle Province. Un certain nombre de soldats indiens canadiens, parmi les quatre mille volontaires, se distinguent et ils sont évidemment évoqués. Par ailleurs quelques Indiennes, de nationalité canadienne ou américaine, servent comme infirmières en France.

Aux USA se pose la question d'unités homogènes d'Amérindiens ou d'une intégration de la recrue indienne dans un régiment d'Américains d'origine européenne. Après des débats, c'est la seconde solution qui triomphe et on comptera plus de 17 000 combattants peaux-rouges pour la Première Guerre mondiale.

Les exploits de certains sont vantés par la presse américaine et cette dernière leur trouve un nombre important de qualités jusque-là totalement ignorées ou données au service du mal. On est dans l'apothéose de leurs pouvoirs quand un quotidien d'outre-Atlantique évoque le cri de guerre indien qui paralyse l'action d'un groupe d'Allemands (p.119).

Dès cette guerre, des Amérindiens (d'ailleurs débarqués à Saint-Nazaire en août 1918) sont utilisés fin octobre 1918 pour donner un ordre par radio qui restera incompréhensible aux capteurs allemands. C'est une demande de repli de Chuffily et Chardeny, deux villages près de Vouziers dans les Ardennes. Les noms et les particularités des dix-huit premiers opérateurs autochtones sont donnés page 141. Le devenir de certains soldats amérindiens et les conditions de vie des tribus après-guerre sont développés. La grosse surprise vient que le dernier vétéran de la Première Guerre mondiale, au niveau mondial, était Franck Buckles était d'origine Pieds noirs; il est mort le 27 février 2011. Sa photographie est proposée ainsi qu'une quinzaine d'autres représentant un individu ou un groupe d'autochtones de nationalité américaine.



Alvin Cullum York

Un héros pacifiste

par Luc DASSENS

UNE JEUNESSE COMPLIQUÉE

Alvin Cullum York est né un 13 décembre 1887 à Pall Mall dans le Tennessee. Son arrière-arrière-grand-père, Coonrod Pile, avait été le premier homme blanc à s'installer dans la région et possédait toute la vallée ainsi qu'une partie des montagnes environnantes.

Le jeune York vit avec ses parents dans une cabane rustique faite de rondins et ne comportant qu'une seule pièce de vie. L'intérieur de la cabane est tapissé de journaux et de couvertures de magazines colorés.

Il est le troisième des onze enfants (huit garçons et trois filles) de Mary Elisabeth et William Uriah York de descendance anglaise, écossaise et irlandaise.

Son grand-père participe à la guerre contre le Mexique et il est parmi ceux qui vont prendre d'assaut les hauteurs de Chapultepec.

Quant à son père, il est forgeron et travaille dans une grotte, la même où son arrière-arrière-grand-père avait passé sa première nuit quand il était arrivé dans la vallée.

C'est tout naturellement qu'Alvin York est formé par son père au métier de forgeron. Il l'initie également à la chasse, car il s'avère

être un excellent chasseur, remportant même de nombreux prix dans des concours de tir. Il conseille Alvin à être toujours le plus précis possible dans ses tirs, ce qui lui sera sans doute d'un grand secours en octobre 1918... mais n'allons pas trop vite.

Les fils York vont très peu aller à l'école car l'argent manque, et les établissements scolaires sont presque inexistant dans les montagnes, sans même parler de l'état lamentable des routes.

L'école durait au mieux trois mois dans des conditions difficiles, à 100 élèves dans une petite pièce avec comme siège pour les élèves une simple bûche fendue sans dossier.

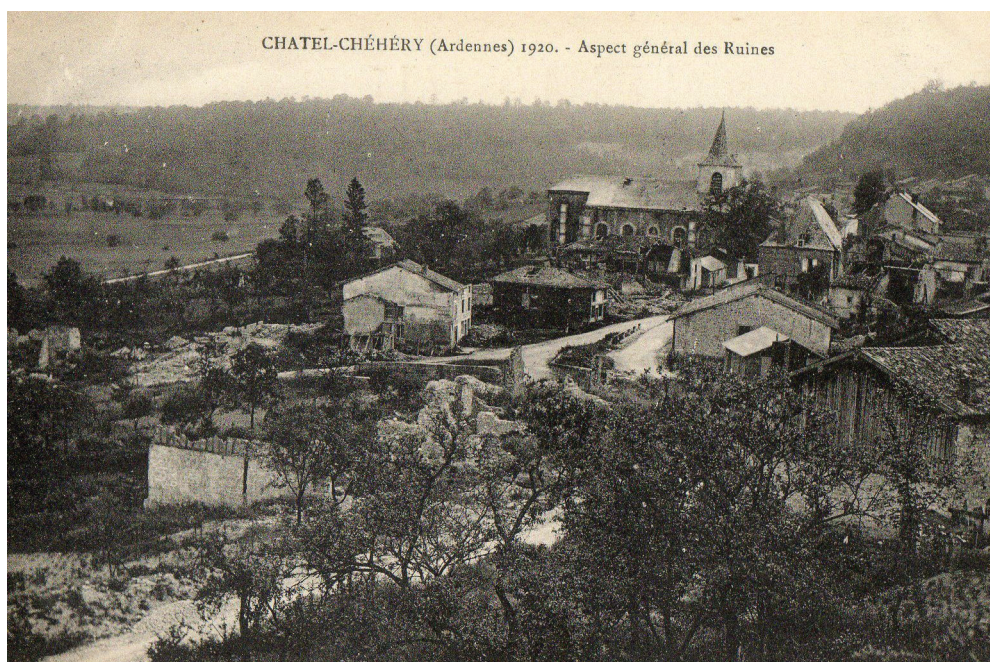
Les fils York ne fréquenteront l'école que 9 mois en tout et pour tout.

Son père meurt en 1911 et Alvin va travailler à la forge et à la ferme familiale, mais louer également ses services aux fermes environnantes pour 40 cents par jour.

Quelques années plus tard, il est embauché par une compagnie ferroviaire et rapidement ses fréquentations douteuses vont le pousser vers le jeu et la boisson. Il se prend



doc.4 Alvin York
lors de sa conférence de presse
sur le pont de l'USS Ohioan
le 22 mai 1919 à New York.
Photo officielle de l'armée américaine.



doc.1 Carte postale de Châtel-Chéhéry après guerre en 1920.

d'admiration pour Franck et Jesse James et consomme énormément de Moonshine, un « White whiskey » de contrebande. (voir encadré) Devenu bagarreur et alcoolique, il dilapide son salaire dans le jeu au grand désarroi de sa mère, protestante convaincue et foncièrement pacifiste.

Un soir qu'il rentre saoul et amoché à la maison, sa mère le sermonne en lui demandant de devenir enfin un homme à l'image de son père et de son grand-père. Il obéit, et va se convertir le 1^{er} janvier 1915. Il arrête de jouer, de boire, de fumer, de se battre et appartient désormais à l'église *Churches Of Christ in Christian Union*, une communauté protestante, qui même si elle ne s'avoue pas ouvertement pacifiste, rejette toute forme de violence. Alvin York y enseignera le chant et dirigera la chorale.

SON ENTRÉE EN GUERRE

Il s'inscrit le 5 juin 1917 afin d'incorporer l'armée, mais il ne veut pas tuer, cela étant contraire à ses idées religieuses. Dans le formulaire, à la question : « *Demandez-vous à être exempté de la circonscription (précisez le motif) ?* », il écrit : « *Oui, je ne veux pas me battre* ».

Considéré comme objecteur de conscience Alvin York est tout de même enrôlé et entame son service au Camp Gordon en Géorgie le 15 novembre 1917 dans le 328^e régiment d'infanterie, 82^e division.

Le pasteur de son église lui envoie un document à signer pour demander sa démobilisation pour raison religieuse, de même que sa mère, qui fait une demande de dispense comme soutien de famille. Il refuse de signer l'une comme l'autre. Dans son journal intime, il niera d'ailleurs avoir été un objecteur de conscience.

Tirailé entre son pacifisme religieux et ses devoirs militaires, York obtient une permission de 10 jours et rentre chez lui du 21 au 31 mars 1918. Il se rend régulièrement à l'église et est finalement convaincu que Dieu est de son côté et qu'il ne pourra rien lui arriver.

Il débarque au Havre le 21 mai et monte aux tranchées pour la première fois dans le secteur de Montsec à Rambucourt le 26 juin. Il participe à la bataille de Saint-Mihiel (12 au 13 septembre) et dans la nuit du 12 son bataillon entre dans le village de Norroy après avoir subi de lourdes pertes. (doc.1)

Le 3 octobre 1918 il est en forêt d'Argonne alors que l'offensive Meuse-Argonne a débuté depuis le 28 septembre. Dans la nuit du 7 octobre, ordre est donné à son bataillon de prendre le lendemain la cote 223 près de Châtel-Chéhéry. À 6h10 l'assaut est donné, mais les Sammies sont à découvert et se

font massacrer par une trentaine de mitrailleuses allemandes positionnées sur les crêtes. L'artillerie américaine ne leur porte aucun secours et l'armée allemande connaît parfaitement les lieux et ratisse les flancs de la colline méthodiquement, c'est un carnage. (doc.2)

SON FAIT D'ARMES HISTORIQUE

Avec une patrouille de 17 hommes, York arrive à contourner sur le flanc gauche les nids de mitrailleuses et se retrouve derrière les lignes allemandes. Sans le savoir, ce petit groupe d'Américains vient de tomber sur le poste de commandement d'une unité allemande, une vingtaine d'hommes, qui sous l'effet de la surprise se rend immédiatement pensant les Sammies beaucoup plus nombreux. Mais le groupe du caporal York est repéré par un servent de mitrailleuse qui va tourner son arme vers ses lignes arrières et

tuer six Américains et en blesser trois autres. York décide alors de partir seul pour tenter de réduire au silence les machines de mort allemandes. Ce ne sont pas moins de 30 mitrailleuses qui vont le prendre pour cible. (doc.3) Ses camarades de combats restent avec les prisonniers allemands. Avec un sang froid incroyable, York va tuer 28 Allemands avec son seul fusil et son colt 45 et prendre plus de 30 mitrailleuses allemandes. Le bataillon de mitrailleurs allemands se rend et dépose les armes, sauf un, qui lance une grenade sur York qui l'abat aussitôt.



doc.2 Mitrailleuse allemande Maxim MG08. Sa production atteindra 32 000 pièces en 1918.

Au total, York va faire 132 prisonniers : 4 officiers et 128 soldats. Le succès de cet assaut va avoir un effet considérable sur les troupes américaines qui se battent en forêt d'Argonne.

York déclarera plus tard : « Une puissance supérieure me guidait, me gardait et me disait quoi faire ».

Avec ce fait d'armes héroïque, Alvin York est promu sergent et décoré de la *Distinguished Service Cross* (qui après enquête sera transformée en *Medal of Honor*) de la *Croix de guerre*, de la *Médaille Militaire*, de la *Légion d'honneur* et de bien d'autres décorations, une cinquantaine au total. (doc.4)

Mais le soldat américain le plus décoré est Samuel I. Parker (1891-1975).

Alvin York est en permission à Aix-les-Bains quand l'Armistice est signé. Il repart pour l'Amérique le 9 mai 1919 à bord de l'USS Ohioan.



doc.3 Peinture de Frank Schoonover représentant Alvin York durant son acte héroïque du 8 octobre 1918.

RETOUR À LA VIE CIVILE

Il se marie le 7 juin 1919 à Gracie Loretta Williams (1900-1984) et le couple aura huit enfants, six fils et deux filles. (docs.5 et 6)

L'héroïsme de York va passer inaperçu dans la presse aux États-Unis jusqu'à un article qui paraît dans le *Saturday Evening Post* qui tire à plus de 2 millions d'exemplaires. (doc.7)

Alvin York va refuser de nombreuses offres qui veulent utiliser sa renommée. On lui propose des ponts d'or mais il préfère prêter son nom à des œuvres civiques ou caritatives.

Il va fonder dans les années 20 une fondation qui porte son nom et dont la mission est d'accroître l'instruction dans sa région natale du Tennessee. Un lycée agricole privé voit le jour. Mais la crise économique de 1929 aura de lourdes répercussions sur la collecte des fonds nécessaires. Il hypothèque sa ferme pour financer le transport par autobus pour les étudiants.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, il tente de s'enrôler dans l'armée, mais à 54 ans, en surpoids et diabétique, sa demande est rejetée en tant que soldat de combat. Il sera nommé major dans le Corps des transmissions et participera à des collectes de fonds pour soutenir l'effort de guerre.

Après plusieurs refus d'adapter sa vie au cinéma, Alvin York accepte finalement afin de financer une école biblique interconfessionnelle en négociant lui-même le contrat et en exigeant que ce soit Gary Cooper qui joue son propre rôle. Le film intitulé « *Sergeant York* » est réalisé par Howard Hawks et sort aux États-Unis le 2 juillet 1941 (en France le 4 avril 1945) et sera un grand succès commercial. Il



doc.5 Alvin York de retour à la maison familiale en juin 1919 en compagnie de sa sœur et de sa mère.



doc.6 Alvin York et son épouse Gracie Loretta Williams lors de leur mariage le 7 juin 1919.



doc.7 L'article du *Saturday Evening Post* en date du 26 avril 1919 qui va rendre célèbre Alvin York.

sera nommé onze fois aux Oscars en 1942 et Gary Cooper recevra l'oscar du meilleur acteur. Le film entre en 2008 au *National Film Preservation Board* pour sa conservation à la Bibliothèque du Congrès des États-Unis. (doc.8)

DES CONTROVERSES SUR LA VERSION OFFICIELLE

Quand l'exploit ou l'évènement paraît presque trop beau pour être vrai, des doutes commencent à s'immiscer et le fait d'armes d'Alvin York n'y coupa pas.

Cela dura plusieurs années, jusqu'en octobre 2006 (!), où un colonel de l'armée américaine, Douglas Mastriano, mène sur le terrain des investigations au sein de la « SYDE », la Sergeant York Discovery Expedition. Il va effec-

tuer des recherches balistiques médico-légales, des fouilles archéologiques, retrouvant les douilles utilisées par York ou même des objets de soldats allemands qui se trouvaient sur les lieux décrits par York. Pas loin de cent ans après les faits, justice est rendue au sergent Alvin York.

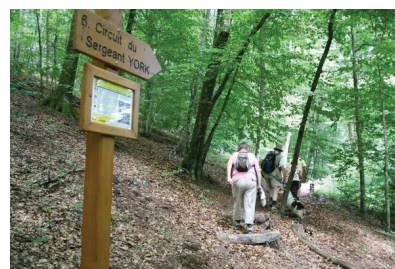
Après douze années de travail de terrain et dans les archives militaires, et près de 1000 heures passées en Argonne, Douglas Mastriano va publier en 2014 un livre consacré à Alvin York : « *Alvin York : une nouvelle biographie du héros de l'Argonne* ». Ce livre (son premier) va recevoir pas moins de quatre prix. Il a publié cette année un second ouvrage intitulé : « *Le tonnerre dans l'Argonne : une nouvelle histoire de la plus grande bataille de l'Amérique* ».

Un circuit historique de trois kilomètres (circuit du Sergeant York) a vu le jour à Châtel-Chéhéry suite aux identifications menées par Mastriano et avec l'accord du gouvernement français. (doc.9)

Alvin Cullum York décède le 2 septembre 1964 à Nashville.



doc.8 l'affiche française du film «sergent York» avec Gary Cooper.



doc.9 Circuit historique du Sergeant York à Châtel-Chéhéry d'après les relevés de D. Mastriano.

LA PROHIBITION ET LE MOONSHINE

La prohibition est un chapitre étonnant et original dans l'histoire mouvementée des États-Unis.

Le XIX^e siècle voit l'Amérique se transformer en profondeur aussi bien économiquement que socialement. Les usines des régions du nord-est vont demander un surcroît non négligeable de main d'œuvre et ces immigrants venus d'Europe centrale et du Sud vont faire doubler la population, passant de 31 millions d'habitants en 1860 à 75 millions en 1900. (1)

Ces immigrants arrivent sur le sol américain avec leurs habitudes de consommation d'alcool : Irlande (whisky et bière), Autriche et Allemagne (bière et alcools forts), Pologne, Russie (vodka), Hongrie (alcools forts), Angleterre (bière et whisky).

Dès 1855, treize États dont le Maine vont mettre en place la prohibition. Malgré cela, l'Amérique reste fortement alcoolisée et la guerre de Sécession ne va rien arranger, beaucoup d'hommes se réfugiant dans l'alcool pour oublier les horreurs des champs de bataille.

De 1903 à 1918, ce ne sont pas moins de 32 États qui adoptent la prohibition sur leur territoire.

Le pays est désormais divisé entre «secs» et «mouillés».

L'entrée en guerre des États-Unis en 1917 va voir le renforcement du pouvoir central et donc par ricochet celui de l'échelon fédéral. Un soldat qui boit ne peut pas servir son pays comme il faut. Un courant conservateur très puissant va naître, désignant l'alcool comme responsable de la misère du pays. Il faut à toute fin moraliser la société.

Comme le souligne Anne-Lorraine Bujon de l'Estang (2) : «Dans les territoires reculés de l'Ouest, comme dans les campagnes du Sud ruinées par la guerre, comme dans les faubourgs des grandes villes et leurs taudis ouvriers, l'alcool fait des ravages : pauvreté, maladies, violences conjugales, l'alcool semble avoir partie liée avec un ensemble de fléaux sociaux qui menacent l'équilibre et la fierté nationale».

Dans cette croisade de moralisation aux relents réactionnaires, on peut citer les calvinistes rigoristes, le Ku Klux Klan, les ligues de tempérance, dont une en particulier va se montrer d'une redoutable efficacité : «l'Anti-Saloon League» fondée en 1893 à Oberlin dans l'Ohio.

Si les premiers projets d'amendements sont rejetés (1913), la ligue ne baisse pas les bras et le 18^e amendement à la

Constitution est finalement adopté le 29 juin 1919 et complété le 28 octobre de la même année par le «Volstead Act».

Mais cette loi présente une incohérence de taille. Il est toujours possible de consommer de l'alcool... qu'on ne doit ni transporter, ni fabriquer, ni acheter! (doc.10)

Dès lors, les habitudes de consommation vont changer, mais aussi les lieux.

Les bars et les clubs de Jazz très prisés durant les Années Folles vont céder la place à des bars clandestins, les «speakeasies», ravitaillés par des «bootleggers». On dénombre pas moins de 20 000 speakeasies à Chicago, 700 à Washington, 4 000 à Boston et autant dans le Massachusetts.

Cette industrie du «bootlegging» sera l'apanage des réseaux mafieux dont le plus célèbre est certainement celui d'Al Capone. Les homicides vont aller croissant, jusqu'à la tuerie connue sous le nom de «Saint Valentine's Day massacre».

Durant les quinze ans que va durer la prohibition, de plus en plus d'alcools forts vont être consommés, whisky en tête.

La flambée des prix de l'alcool va pousser les moins fortunés des consommateurs vers des produits de contrebande comme le «Moonshine». Fabriqué au clair de lune et souvent infusé avec des fruits, ce whisky à base de maïs est distillé clandestinement dans la région des Appalaches.

Les producteurs de «Moonshine», forcement limités dans leurs prérogatives, vont développer des recettes originales et inédites et faire preuve d'inventivité. Trop visible, l'embouteillage traditionnel va faire place à des bocaux en verre à usage unique fermés par un simple couvercle. (doc.11)

Le 5 décembre 1933, le 21^e amendement met fin à la Prohibition. La crise de 1929 et le manque de recettes fiscales feront finalement plier les législateurs.

Deux États continueront cependant à rester «sec» : l'Oklahoma jusqu'en 1959, et le Mississippi jusqu'en 1966.



doc.11

Bocal de Moonshine actuel, édition spéciale «Harley-Davidson» fabriqué par la distillerie Ole Smoky dans l'État du Tennessee.



doc.10 Agents fédéraux vidant des tonneaux d'alcool de contrebande en 1930.

Notes :

1. Chiffres donnés par André Kaspi dans son livre «Les Américains. Naissance et essor des États-Unis 1607-1945» Tome 1, Seuil, Paris 2002.
2. Colloque de l'Académie du Vin de France et de la Société de Géographie du 27 janvier 2012 : «La prohibition aux États-Unis dans les années 20 : un échec cuisant».



Richard Norris Williams II

Du Titanic au Bois Belleau

par Luc DASSENS

Certains hommes sont destinés à avoir une vie hors norme, un parcours exceptionnel. Ils participent volontairement ou non aux grands événements de l'histoire.

Richard Norris Williams II est de ceux-là.

Il est né le 29 janvier 1891 à Genève de parents américains. Son père, passionné de tennis, n'est autre que Charles Duane Williams White, un descendant direct de Benjamin Franklin. Il fondera d'ailleurs la « Fédération internationale de Tennis » en collaboration avec le Suisse Charles Barde et le Français Henri Wallet. Ce dernier sera le premier Président de la Fédération française de tennis de 1920 à 1925. (doc.1)

Encouragé par son père à pratiquer le tennis, Richard Williams II

(surnommé Dick Williams) devient champion junior Suisse à 12 ans. (doc.2)

Après de brillantes études, il est accepté à l'université d'Harvard, et accompagné de son père, il décide d'embarquer pour les États-Unis.

Père et fils auraient dû partir plus tôt pour le nouveau continent, mais Richard attrape la rougeole et le voyage est reporté. Son fils enfin rétabli, Charles Williams hésite entre deux paquebots, tous deux en croisière inaugurale en 1912 : Le « France » qui doit partir du Havre le 20 avril et le « Titanic » de Cherbourg le 10 avril.

Finalement, ils voyageront sur le « Titanic » en 1^{re} classe.

Ils sont tirés de leur sommeil le dimanche 14 à 23h40, quand le paquebot entre en collision avec un iceberg. Ils quittent leur cabine vêtus de leur manteau de fourrure et de leur gilet de sauvetage. C'est à ce moment là que va se dérouler un incident cocasse, qui sera repris dans le film de James Cameron. Un passager est coincé dans sa cabine, et le steward n'arrive pas à ouvrir la porte. Richard l'enfonce d'un coup d'épaule et libère le malheureux. Ulcéré, le steward lui aurait alors déclaré : « Vous allez



doc.1 Richard Williams
et son père Charles Duane Williams.

rembourser la White Star Line pour avoir détruit l'un de ses biens, nom de Dieu».

Peu après minuit, ils se rendent au bar du fumoir pour y remplir une flasque d'alcool, mais celui-ci est fermé. Un steward refuse de l'ouvrir, prétextant que cela va à l'encontre du règlement. Charles va alors donner sa flasque à Richard. Elle est aujourd'hui en possession de son petit-fils. (doc.3)

Ils décident de monter sur le pont avant côté tribord et tentent de détacher un radeau pliable A. L'eau leur arrive jusqu'à la taille quand la première cheminée se décroche: «*Nous étions sur le pont et nous regardions les canots de sauvetage se remplir. L'eau était presque arrivée jusqu'à notre taille et le paquebot vivait ses derniers moments. Soudain, une des grandes cheminées est tombée. J'ai bondi en m'efforçant d'emmener mon père avec moi. La cheminée a été emportée par une vague et mon père avec.*

Étrange destinée, quand on sait que Charles Duane Williams avait réchappé d'un naufrage le 7 novembre 1879. Le vapeur SS Arizona sur lequel il se trouvait avait heurté au large de Saint-Jean de Terre-Neuve... un iceberg. Le navire avait prit l'eau, mais la brèche avait été colmatée avec des balles de coton qu'il transportait. (doc.4)

Cette fois-ci complètement dans l'eau, Richard témoignera de la fin du Titanic: «*Une fois dans l'eau, j'ai retiré mes chaussures, mais je n'ai pas réussi à enlever mon manteau. Je me suis retourné pour regarder le bateau. La vue était extraordinaire. L'étrave s'enfonçait et la poupe s'élevait toujours plus haut vers le ciel. Soudain, elle a pivoté et a basculé lentement au dessus de ma tête. Si elle était brutalement retombée dans l'eau, j'aurais été écrasé. En regar-*



doc.2 Richard Williams en pleine action.

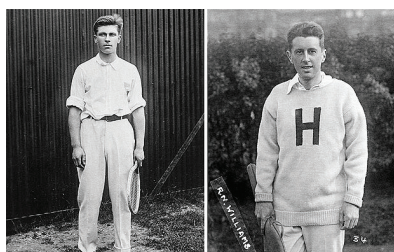
Admirez le style et la tenue vestimentaire de l'époque!



doc.3 Flasque d'alcool de Richard Norris Williams.
Photo: Encyclopedia Titanica.



doc.4 Le paquebot SS Arizona après son choc avec un iceberg en novembre 1879 sur lequel se trouvait Charles Duane Williams



docs.5 et 6 Karl Behr (à gauche) et Richard Williams (à droite).

dant au dessus de moi, je voyais distinctement les trois hélices et le gouvernail qui se détachaient dans un ciel très clair. Le navire glissa dans l'océan. Sans bruit. Paisiblement [...] Plus le temps passait, plus les cris perdaient de leur intensité. Cinq à dix minutes plus tard, tout était silencieux, l'océan était calme, un silence de mort.»

Tout en nageant, Richard Williams eut la surprise de se retrouver nez à nez avec un bouledogue français de concours, Gamin de Pycombe, appartenant à Robert Daniels.

Il réussit finalement à s'agripper au radeau pliable A: «*C'était un bateau démontable. Je m'y suis accroché, l'eau était jusqu'à ma taille. Environ trente d'entre nous s'y sont accrochés. Quand le bateau de sauvetage est arrivé, nous n'étions plus que onze à être vivants.*» Le radeau est finalement rejoint par le canot n°14 où ils sont transférés. Ce canot sera d'ailleurs le seul à revenir sur les lieux du naufrage et sauvera trois passagers supplémentaires.

Six heures plus tard, il est à bord du *RMS Carpathia*, tout comme son compatriote tennisman Karl Behr, rescapé lui aussi du naufrage. Mais les deux hommes ne se connaissent pas. (docs.5 et 6)

Karl Behr est lui sur le Titanic par amour. Il courtise une amie de sa sœur, Helen Newsom dont la mère s'oppose à cette liaison. Pensant dissuader le jeune tennisman, elle quitte les États-Unis avec son second mari et sa fille pour l'Europe, mais Behr va les suivre et prendre place sur le Titanic prétextant un voyage d'affaires. Karl Behr épousera finalement Helen Newsom le 1^{er} mars 1913 à New York. Le couple aura trois fils et une fille. Behr ne participera pas à la Grande Guerre mais se retrouvera face à Richard Williams en quart de finale des

Internationaux des États-Unis en 1914 et perdra devant 4000 spectateurs (6-1, 6-2, 7-5). Il décède le 15 octobre 1949 à New York à l'âge de 64 ans et sera admis à titre posthume au sein du Hall of Fame en 1969.

Le séjour prolongé de Richard Williams dans les eaux glacées de l'Atlantique a transformé ses jambes en deux blocs de glace. Le médecin à bord du *RMS Carpathia* pense qu'une amputation s'impose pour éviter la gangrène. Richard refuse cette opération et s'exclame : « *Je vais avoir besoin de ces jambes !* ». Il se force à marcher toutes les deux heures et retrouve rapidement l'usage de ses jambes. L'expérience traumatisante du naufrage, la perte de son père, vont forger son caractère et faire de lui un redoutable joueur de tennis. Il est recueilli par son oncle Richard Norris Williams, d'où le « II » souvent accolé après son patronyme. Sa mère le rejoindra quelques mois plus tard.



doc.8 *Richard Williams en tenue de Sammy durant la Première Guerre.*

Peu de temps après le naufrage, il remporte tous les tournois auquel il participe en trois sets gagnants ! Cette série de victoires sera stoppée à Boston en juillet 1912 contre... Karl Behr !

Il entre à Harvard comme prévu et poursuit sa carrière de tennisman. En 1912, il remporte le championnat américain (qui deviendra par la suite l'US Open) en double mixte au côté de Mme Mary Browne. Il est champion des États-Unis en gagnant l'US Open 1914 et 1916. Il participe égale-

ment à la Coupe Davis en 1913 et 1914. (doc.7)

Avant l'entrée en guerre des États-Unis, il est diplômé d'Harvard et entame une carrière dans une banque d'investissement. Parallèlement, il poursuit son ascension sur les courts de tennis.

Après la déclaration de guerre du Président Wilson à l'Allemagne en 1917, il s'engage et rejoint la France. Il fera un bref passage dans l'artillerie en tant qu'officier.

En raison de sa maîtrise de l'allemand et du français, il entre comme instructeur (en anglais) à l'école d'état-major de Senlis. Devant la menace de l'avancée allemande, le centre est fermé le 26 mars 1918.

Richard devient aide de camp du général James G. Harbord, lui-même étant chef d'état major de Pershing. Harbord reçoit le commandement de la 4^e brigade de Marines qui va s'illustrer dans la terrible bataille du Bois Belleau du 1^{er} au 26 juin 1918.



doc.7 *Richard Williams au Forrest Hill de New York en 1916.*

Les Marines vont subir de terribles pertes, mais Richard s'en sort une nouvelle fois.

En tant que membre du personnel du quartier général, Richard Williams aura l'occasion de côtoyer Pershing, Pétain et le secrétaire à la Guerre Newton Baker et participera aux négociations de paix. Son courage et ses actions lui vaudront de recevoir la Croix de guerre et la Légion d'honneur. (doc.8)

La guerre terminée mais encore sur le sol européen, il remporte les championnats de simple et de double de la compétition de l'AEF (American Expeditionary Force) à Cannes en février 1919. Il se marie le 11 janvier 1919 avec Jean Haddock, dont il va avoir deux fils : Duane Williams et Richard Norris Williams III. Son épouse décède le 1^{er} avril 1929. Sa seconde épouse, Frances West Gilmore, sa seconde épouse, Frances West Gilmore décèdera quant à elle le 13 juin 2001. (doc.9)

En 1920, il gagne le double mixte messieurs de Wimbledon (avec C.S. Garland), et sera médaillé d'or aux JO de Paris en double mixte avec Hazel Hotchkiss Wightman. (doc.10)



doc.9 Richard Williams et Frances Gilmore, sa seconde épouse au tournoi de tennis de Southampton.



doc.11 Richard Williams sur un court ou l'élégance incarnée.



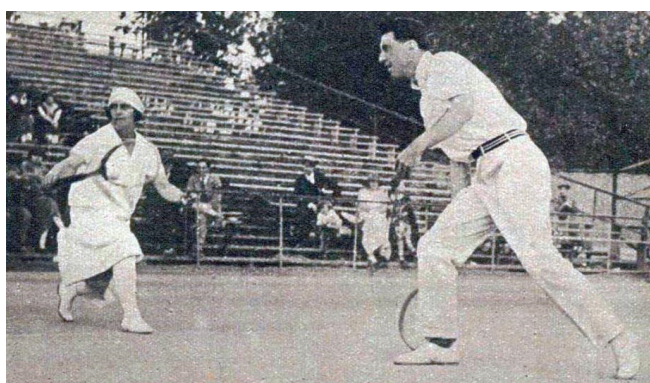
doc.12 Richard Williams va remporter deux fois l'US Open après avoir survécu au naufrage du Titanic.

Il est en 1924 le n°4 mondial. Il brillera aussi en Coupe Davis qu'il gagnera cinq fois avec son équipe (dont fait également partie Karl Behr) en 1913, 1921, 1923, 1925 et 1926. À noter qu'en 1925 et 1926, les États-Unis vont jouer en finale contre la France, affrontant « les Mousquetaires » ; Henri Cochet, Jean Borotra, Jacques Brugnon et René Lacoste. (docs.11 et 12)

Devenu un banquier important de Philadelphie, il sera également Président de la Société Historique de Pennsylvanie durant 22 ans. En 1957, il entre à l'International Tennis Hall of Fame.

Passionné d'histoire, il consigne ses mémoires ou sont notés ses souvenirs de la Grande Guerre, de sa carrière tennistique, et bien sûr du Titanic. Seuls douze exemplaires originaux ont été donnés à chaque membre de sa famille ainsi qu'à la Société Historique de Pennsylvanie. Ses mémoires ne seront pas publiées, bien que cela fût un moment envisagé.

Il s'éteint d'un emphysème le 2 juin 1968 à Philadelphie.



doc.10 Richard Williams et Hazel Hotchkiss Wightman victorieux du double mixte aux JO de Paris en 1924.



Carnet de guerre

par Jean-François MAILLET

Carnet du Cpt. Alban B. Butler Jr.
de la *First Division* 1917-1919,
La Grande Guerre vue par les Américains.
Albin Michel, 2017.

Tout d'abord, l'auteur. Il s'engage dans l'armée en 1917. Devenu rapidement lieutenant, il est nommé aide de camp du général Charles P. Summerall, chef de la première division américaine. Il restera son aide de camp jusqu'à la fin de la guerre et suivra de près toute l'aventure de cette division sur le sol français. De retour en Amérique, il sera magnat du pétrole.

La particularité de cet ouvrage est de contenir tous ses dessins réalisés pendant la guerre. Avant de rejoindre l'armée, il avait dessiné pour le journal *Yale Record*. Et pendant toute sa présence en France, il alimentera les journaux de guerre, qui circulaient de tranchées en tranchées. Les Français les réclameront.

Ces dessins décrivent toute la guerre. Les actions héroïques, l'alimentation, les permissions, les attaques aériennes, les prisonniers, les contacts avec les autres armées alliées, les civils, les corvées... Tout y est dessiné. D'un trait précis et parfois caricatural. On est au plus près des soldats. Son général n'hésitait pas à aller le plus possible au contact de la troupe et son aide de camp le suivait avec son bloc de croquis. Il a tout vu.

Le livre est construit de la façon suivante : dessin pleine page à droite et explications militaires et géographiques à gauche.

La plupart des dessins ont été légués par Adam B. Butler mais un de ses dessins a été retrouvé sur le livre d'or d'un hôtel de Biarritz, fait lors d'une escapade à l'arrière...

Le livre suit toute l'épopée de la première division.

C'est la première division américaine à débarquer à Saint-Nazaire le 26 juin 1917.

Les soldats sont emmenés dans des wagons à bestiaux (ils protesteront car en Amérique les transports de troupes se faisaient en voitures de voyageurs) jusqu'à un camp d'entraînement près de Ligny-en-Barrois dans la Meuse. Là ils apprendront en peu de temps les rudiments de la guerre de tranchée.

En octobre, ils montent au front dans le secteur de Nancy. Secteur plutôt calme. Puis ils sont emmenés près de Toul, où ils feront une percée dans les lignes allemandes.

En février, on leur confie le secteur de Toul. Mais ils n'ont pas encore vraiment combattu.

En avril, ils partent pour le secteur de Montdidier, dans la Somme. Ils lancent leur première véritable attaque le 28 mai en prenant d'assaut le village de Cantigny, après une préparation d'artillerie. Ils feront deux cent trente prisonniers allemands. Le plus compliqué sera de tenir le village pendant les trois jours suivants suite aux contre-attaques allemandes. Cette victoire leur permet de faire leurs preuves et d'être enfin pris au sérieux par leurs alliés.

Le 4 juillet, pour leur fête nationale, ont lieu des compétitions amicales : le plus beau cheval de la division, la batterie d'artillerie la mieux décorée (avec des objets, comme des rideaux, pris dans les villages abandonnés à l'arrière).

En juillet, la division va à Villers-Cotterets pour soutenir l'armée de Mangin. Raids rapides sans soutien de l'artillerie. Une attaque de la cavalerie française, vouée à l'échec par les barbelés et les mitrailleuses ennemies, les amuse beaucoup.

En septembre, on leur demande de prendre le saillant de Saint-Mihiel, dans la Meuse. Ils planifient seuls l'opération, qui sera un succès. Les Allemands fuient.

En novembre, la progression est constante. Mais ils sont obligés de creuser des tranchées à chaque fois. Ils libèrent des villages occupés par les Allemands depuis le début de la guerre.

Ils entrent dans Sedan. Le jour de l'Armistice, ils sont persuadés que ça ne va pas durer.

Ils font partie de l'armée d'occupation en Allemagne et ne rentreront aux États-Unis en septembre 1919.

Elle était la première division à débarquer en France, elle sera la dernière à repartir.

On prend un plaisir immense à suivre, au fil des dessins, la progression de l'armée, de combats en anecdotes parfois truculentes.

Les dessins vous racontent toute la vie et les déboires d'une troupe débarquée d'Amérique et venu se battre en France. On le vit comme une grande aventure.

Et ce livre permet de rendre hommage aux Américains qui 25 ans après environ débarqueront sur les plages de Normandie...



Couverture du journal: «Le Petit Journal - Supplément illustré» n°1439 du 21 juillet 1918.
Le major-général Duncan participera à l'offensive Meuse-Argonne (26 septembre 1918-11 novembre 1918)
en tant que commandant de la 82^e division d'infanterie. doc. Didier Baire



La vision des Sammies par les Français

Une approche romanesque d'Ernest Pérochon

par Alain CHIRON

Ernest Pérochon naît le 24 février 1885 à Courlay (près de Bressuire) dans une famille de paysans protestants du bocage ; après des

études brillantes à l'École primaire supérieure de Bressuire (où il passe son brevet élémentaire) puis à l'École normale de Parthenay, il enseigne comme instituteur de 1903 à 1914 essentiellement dans le bocage, puis en 1919-1921 à Vouillé dans les Deux-Sèvres. En 1920 il est couronné du Prix Goncourt et quitte peu après l'enseignement pour se consacrer au métier d'écrivain.

Camille Belliard, né à Beuzeville-au-Plain le 17 juin 1899 dans la Manche, est, par un courrier du 14 décembre 1920, posté à Châlons-sur-Marne, un des premiers à féliciter Ernest Pérochon puisque le Prix Goncourt lui a été décerné le 11 du même mois. (doc.1)

Jusqu'en 1925 il enseigne à Faverolles, puis fait trois années à Bisseuil ; il retourne en décembre 1928 dans son département de naissance. Il est dans les années vingt un des principaux animateurs, avec en particulier Georges Lionnais instituteur à Varennes-en-Argonne, de la revue *Le réveil des primaires* (1) qui publie des nouvelles ou des extraits d'ouvrages écrits fréquemment par des instituteurs ou professeurs d'École primaire supérieure. En 1930



doc.1 Dessin représentant Ernest Pérochon.

Camille Belliard crée les éditions L'Amitié par le Livre qui vont permettre à nombre de personnes de voir publier leur livre (car la plupart du temps il n'en donne qu'un seul) mais aussi faciliter l'édition d'écrivains qui sont morts durant la Grande Guerre ou qui gagneront par la suite une reconnaissance comme Léon et Maurice Bonneff, Albert Thierry, Marcel Martinet, Paul Leblois, Jean Rogissart, Michel Maurette, Ludovic Massé, Henry Poulaille ou Henri Frossart (devenu directeur de L'Amitié par le Livre dans les années 1960).

Les évocations de la Grande Guerre dans les romans d'Ernest Pérochon débutent dès 1922 avec *La Parcelle 32*, soit deux ans avant *Les Gardiennes*; elles se poursuivent en 1929 avec *Le Crime étrange de Lise Balzan* et deux ans plus tard par *Marie-Rose Méchain* pour se clore par *Les Fils Madagascar*. Deux de ces romans se passent à Sérigny, comprendre Coulon dans le Marais poitevin, durant la Première Guerre mondiale. Ernest Pérochon commençait exactement ainsi son récit dans *Les Gardiennes*:

«Voici comment est le pays. Un village: Sérigny, ni plus beau ni plus laid que la plupart des villages en France; une partie se trouve bâtie au flanc d'un coteau très modéré, l'autre s'allonge au bord d'une rivière canalisée. (2)»

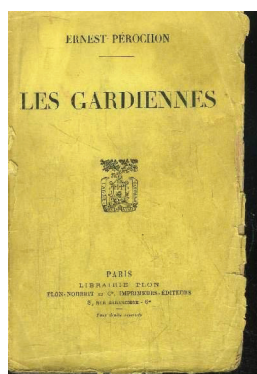
Voici la description de l'endroit de l'action des *Fils Madagascar* vers la ligne trente du roman:

«Derrière le village, la plaine, presque tout de suite sèche, nue, avec, au lointain, des fours à chaux. Et à quinze kilomètres, la ville de Moulièvres dont certains, peut-être, ont déjà entendu parler. Le nom du village: Sérigny. (3)»

Le premier récit est donc daté de 1924, c'est le livre *Les Gardiennes*

(qui vient d'être redécouvert grâce au cinéma à la fin 2017 et au début 2018) et le second est le titre *Les fils Madagascar* paru en 1932.(4) (doc.2)

Les deux autres points communs entre ces deux ouvrages sont le fait qu'ils évoquent la vie chaotique d'enfants durant le conflit et qu'ils rappellent combien les Poilus voyaient avec hostilité les soldats américains. Cette dernière dimension que nous allons développer est encore bien plus présente dans *Les fils Madagascar*, que dans le roman *Les Gardiennes*. Le scénariste du film la met lui en exergue, lui redonnant tout-à-fait l'intensité qu'elle a dans *Les fils Madagascar*.



doc.2 Couverture originale du livre «*Les Gardiennes*» publié en 1924.



doc.3 Ernest Pérochon a reçu le prix Goncourt en 1920 pour son roman «*Nène*».

L'INTRIGUE DU ROMAN *LES FILS MADAGASCAR*

Dès 1909 Henri Martineau crée la revue littéraire *Le Divan* dirigée à Coulanges-sur-Autize dans les Deux-Sèvres et imprimée à Niort. Il est alors médecin dans ce village et d'ailleurs il prodigue durant la Grande Guerre ses soins aux blessés qu'accueille l'hôpital auxiliaire qu'on a installé dans sa commune. En 1921 il s'établit libraire et éditeur à Paris, à l'angle de la rue Bonaparte et de celle de l'Abbaye dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés. Voici des extraits de la façon dont ce roman est présenté par Henri Martineau, puis dans une revue bimensuelle qui paraît durant toute l'Entre-deux-guerres, *Les Nouvelles littéraires*, un journal régional (qui est diffusé en Loire-Inférieure, Vendée et Maine-et-Loire) et enfin *Le Manuel général de l'Instruction primaire* édité par Hachette:

«Ernest Pérochon, un des plus excellents peintres de mœurs paysannes que nous ayons, a tenté, à maintes reprises déjà et avec plus ou moins de bonheur, de s'évader de ses sujets ordinaires. Voici une de ses meilleures réussites car, s'il a voulu avant tout avec *Les Fils Madagascar* élargir son objet et sonder le cœur d'une humanité éternelle, il n'a pas dédaigné de placer ses personnages dans un milieu et parmi un décor qu'il connaît bien. La psychologie est franche et nuancée, son art du récit est direct et dru. À peine son dénouement paraîtra-t-il un peu forcé.(5)» (doc.3)

«Dans le dernier roman de M. Ernest Pérochon *Les Fils Madagascar*, on trouve un tableau tout à fait exact de l'ostracisme que font peser des paysans du marais poitevin sur un couple où

l'homme, affranchi des préjugés, s'est acoquiné avec une fille qui n'a, en somme, d'autre vice que sa peau trop brune. L'homme mort, ses deux fils vont se trouver dans l'orbe de la femme sombre; elle désire l'aîné, Laurent, qui a la belle simplicité des natures paysannes et qui résiste à la fois par pudeur et parce qu'il s'est institué le protecteur de son plus jeune frère Silvère.(6)» (doc.4)

«Ainsi son nouveau roman peut-il être une solide étude de caractère et une peinture précise, émouvante, de la vie au Marais poitevin. [...] Ce livre de M. Pérochon constitue sans aucun doute, un des meilleurs romans paysans que nous ayons lu depuis longtemps. Les figures des deux frères, celles de Gina et de Richois-Madagascar, sont des créations très remarquables, et d'autant que tout arbitraire en paraît exclu. Le style enfin, ferme et plein, d'une excellente qualité narrative, ne laisse rien à reprendre.(7)»

«Un des côtés pittoresques du roman d'Ernest Pérochon est qu'il se poursuit en un vocabulaire vendéen d'une saveur spéciale, d'un comique dru qui ne mâche pas ses mots.(8)»

«Ce qui est émouvant dans un tel livre, c'est la tendresse frustrée du grand frère pour son cadet, le romancier l'a exprimée sans phrases, avec pudeur, pareille à la pudeur des paysans quand leur sentiment est en jeu.(9)»

Dans *Les Fils Madagascar*, la famille porte ce surnom parce que le père Richois, alors qu'il est encore un enfant, se refuse de raconter à son instituteur le voyage qu'il vient de faire sur la côte atlantique proche. Il déclare : «j'aurais voulu aller à Madagascar (10)». Le surnom de Madagascar lui est donc donné par les autres enfants, à une

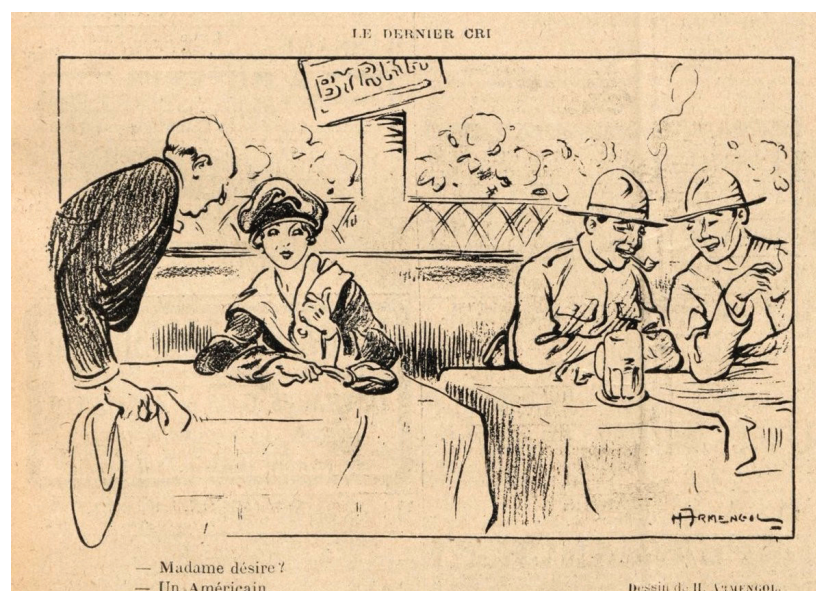
époque où d'ailleurs la France s'installe dans cette grande île de l'Océan indien. Le père Richois est assez rapidement veuf et reste avec deux enfants espacés de six ans Laurent et Silvère; la tante Mélanie vient l'aider mais elle a peu de prise sur le cadet et de plus elle quitte la maison après une dispute avec son frère.

En effet celui-ci comptait se mettre en couple avec Gina, un peu rapidement après la mort de sa femme d'après les villageois et selon l'opinion générale en ayant été injuste avec sa sœur. Ceci va entraîner un charivari le soir de la noce. Le plus beau témoignage ethnologique de *Charivari*, pour cette région et cette époque est d'ailleurs, du point de vue littéraire, celui d'un instituteur né le 20 février 1889 à Petosse, dans le sud de la Vendée :

«Quelques jours après, les privilégiés que la belle avait préférés, se joignaient à la troupe des mécontents que la belle avait repoussés. Les premiers par farce, les autres par dépit décidaient de flétrir la responsable, de chahuter son dérèglement. Et quand, la victime était à point, le soir du tohu-bohu était

fixé, tous, face à la maison, avec la même infernale ardeur, criaient et sifflaient, aboyaient et miaulaient, gémissaient et rugissaient, faisant claquer les fouets, résonner les tambours, sonner les grelots, éclater les clairons, beugler les cors, teinter les casseroles, poêles et chaudrons.(11)»

Le problème est qu'abusant parfois de la boisson, Gina frappe les enfants et accoutume le fils cadet à consommer de l'alcool. Silvère est protégé par sa maîtresse d'école qui s'apitoie sur lui puis par un jeune instituteur séduit par ses succès scolaires, le père relativise toutes ses mauvaises actions et le frère aîné couvre nombre de ses bêtises. Laurent se fait embaucher à la scierie tenue par son parrain. Peu après le début de l'action, la guerre éclate et le père est mobilisé. Jusqu'au bout, et même au-delà de la mort de Silvère Richois, Laurent va sauvegarder l'honneur de son frère. Si une bonne part de l'action (pages 55 à 120) court sur la durée de la Première Guerre mondiale, les cent-vingt-derniers feuillets décrivent des faits se déroulant entre 1919 et 1921. Toutefois ce sont les mauvaises



doc.4 Illustration de la revue «Le Rire rouge» datée du 28 juillet 1917.
Dessin de Henri Armengol-Duriez (1880-1939)

habitudes prises par Sylvère avec sa belle-mère Gina, en compagnie des Américains, qui sont à l'origine du drame final.

D'ailleurs on peut penser qu'un personnage non anonyme apparaissant dans *Les Gardiennes* est quelque peu en puissance le Sylvère du roman qui suivra à la parution près de dix ans après. Ce Maxime Richois trafique lui aussi déjà avec les Américains. (12) En ces temps-là comme l'écrit l'auteur, les enfants n'obéissaient plus. (13)

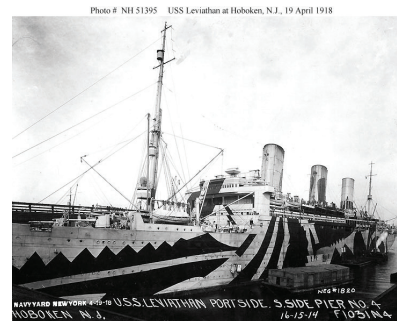
« Il avait trouvé un ami à la Cabane Richois en la personne de Maxime, le petit de l'endroit; Maxime ne le retenait pas à la besogne, bien au contraire. [...] Il ne fallut pas huit jours à Maxime pour établir sa domination sur ce simple. (14) »

« Elle n'y fut pas plutôt installée que Maxime s'approcha en tapinois et lança un pavé dans le canal. Une gerbe d'eau jaillit, puis retomba sur les épaules de Francine qui se retourna, s'efforçant de prendre un air très sévère. Elle ne savait plus bien quelle contenance tenir avec cet enfant dont les mauvais tours ne se comptaient plus. (15) »

« La veille, l'enfant était parti sur son bateau, au petit jour, pour aller lever ses engins ou ceux des autres, comme à l'habitude; mais, cette fois, il n'était rentré qu'à la nuit noire. Ayant fait la rencontre d'un garnement de son espèce, il s'était enfoncé avec le camarade en plein Marais; en passant, on avait tiré le Grenouillaud de sa hutte pour l'entraîner en escapade du côté de Saint-Jean. Or, les diableries avaient été un peu fortes; les trois compères avaient maraudé et, pour comble, le feu qu'ils avaient allumé pour leur déjeuner s'était communiqué à un tas de fagots. (16) »

LA PRÉSENCE DES AMÉRICAINS EN FRANCE DURANT LE CONFLIT

L'aide humanitaire apportée par des œuvres américaines en France et en Belgique se mesure en particulier par la présence dans les services de santé français de plus de 2 000 Américains en janvier 1917. (doc.5) Dans l'escadrille Lafayette, basée à Luxeuil pas trop loin du front d'Alsace, et dans la Légion Étrangère, on a des volontaires américains dès le début ou le milieu du conflit. On se rappelle que le légionnaire Alan Seeger a écrit *Rendez-vous avec la mort*, un poème prémonitoire puisqu'il sera tué le 4 juillet 1916 dans la Somme. L'arrivée des Américains est le gage d'une victoire possible. Les enseignants doivent évoquer, le 3 juillet 1918, la fête nationale américaine qui tombe un jeudi. À Paris c'est la déclaration sur le sujet de Jules Pams ministre de l'Intérieur qui est lu à cette occasion. Les écoliers par des exercices de mathématiques, de rédaction et des lectures sont instruits pour célébrer l'aide matérielle et militaire venue des USA. Par exemple ils sont invités à admettre que les bateaux qui amèneraient du blé d'outre-Atlantique ou d'Afrique « sont déjà employés de la manière la plus utile pour nous. [...] Les calculs démontrent que, pour permettre aux Français de manger par jour deux petites bouchées de pain supplémentaires, il faut qu'on puisse faire effectuer au cours de l'année à trente-quatre grands vapeurs, un voyage d'Amérique en France avec un complet chargement de blé. Or, cette flotte ne serait-elle pas mieux utilisée si elle nous amenait des soldats américains? Et l'on peut avec trente-quatre grands vapeurs amener près de 45 000 soldats. (17) »



doc.5 Le paquebot USS *Léviathan* en tenue de camouflage amarré au quai n°4 à Hoboken dans le New Jersey le 19 avril 1918. Il transporta durant tout le conflit près de 120 000 soldats.

Dans le roman *Les fils Madagascar*, on peut lire ceci :

« De Moulièvres où s'installait un camp d'Américains, on demandait du chêne, de l'orme et du noyer; sans s'occuper du prix mais en fixant raide, une date. (18) »

« Cette fois, en approchant à la Cabane, il entendit qu'on y chantait. C'étaient des gars d'Amérique. Au milieu d'eux Silvère qui menait un train endiablé et Gina versa du vin mousseux dans leurs verres.

Laurent dit :

– Hors d'ici, les embusqués !

Cela fit presque une bagarre. (19) »

« Alors, furibond, la nuque du cou violette, d'une seule bouffée il lâchait le pire :

– Fumier d'Américain !

– Oh ! fit Laurent, la première fois qu'il entendit cette étrange insulte. (20) »

« On lui avait appris que c'étaient deux cuisiniers américains qui avaient fait boire Silvère. Il alla les trouver, tirant son frère par la main et non pas doucement. [...] Voyant Laurent, ils lui tendirent un verre. Il l'écarta d'un geste, tout en leur faisant son compliment. Les deux Américains se levèrent comme ils le purent et l'un d'eux se mit en garde pour boxer.

– Ah ! fit Laurent ! C'est comme ça, messieurs les embusqués !

Il ôta ses lunettes et sa veste et, sans plus de discours, leur sauta dessus. [...] Le lendemain, tout un tremblement... [...] Le vieux Léonard, présent, s'écria :

- Hors d'ici, les Américains !

Mais tout doux, tout poli, tout joyeux, invita le maire qui riait et les gendarmes, sérieux comme les papes. [...] La bagarre avec les Américains ne lui avait pas nui dans l'esprit des gens. (21)»

« L'argent leur coulait des doigts comme d'une source profonde. On les enviait un peu d'être si jeunes, si allègres et si bien pourvues. [...] Souvent, ils allaient à la ville où les belles ne perdaient pas leur temps. À Sérigny, celles qu'ils embrassaient, elles l'avaient bien cherché. Peu nombreuses, au reste. On les connaissait. (22)» (doc.6)

Dans le film *Les Gardiennes*, les Américains jouent un rôle essentiel puisque ceux-ci sont les vecteurs réels ou prétendus de l'infidélité des villageoises ; rappelons que c'est sous le faux prétexte d'avoir fréquenté les Sammies que l'héroïne est renvoyée de la ferme où elle avait été engagée. Ceci permettant également de la discréditer aux yeux du père de l'enfant qu'elle porte dans son ventre. Avec le roman éponyme, les Américains ne sont pas les seuls vecteurs de l'infidélité des femmes françaises. (doc.7)

Solange, la fille de la ferme, n'a pas attendu l'entrée en guerre des USA pour se divertir, et elle a déjà fréquenté avant 1917, un gendarme et un blessé réformé devenu marchand d'œufs et de volailles. (23) Ces infidélités se traduisent assez souvent par des drames. Un rapport de police rapporte qu'à Saint-Étienne, le 25 mars 1916, le soldat cycliste du 238^e RI Louis Mathieu Bernard est revenu du front sans permission, suite à un courrier lui signalant l'inconduite de sa



doc.7 Illustration du « Canard enchaîné » du 13 mars 1918 montrant un Sammy bien entouré.

femme. Il a tué cette dernière et s'est ensuite suicidé. (24) Si le Poilu survit à son crime, la perspective est moins de six mois de prison si les faits se sont produits en permission et de deux à huit ans d'emprisonnement si le meurtre s'est déroulé lors d'une désertion. (25)

Les premiers militaires américains arrivent à Boulogne le 13 juin 1917 et à Saint-Nazaire le 26 du même mois. (26) La formule « La Fayette, nous voilà » n'est pas due au général Pershing mais au colonel Stanton et elle date du 4 juillet 1917. À partir d'octobre 1917, quatre mille Américains sont en permanence à La Rochelle pour accueillir les troupes venant d'outre-Atlantique. Celles-ci ont un temps d'acclimatation dans des camps proches de la préfecture de Charente-Inférieure et de Coulon ; le plus connu de ceux-ci est celui de Charmeneuil sur la commune du Thou. (27) Sur l'île de Noirmoutier, à Barbâtre ils avaient une base d'hydravions. Pendant le temps qu'ils sont à

l'arrière, pour une préparation militaire indispensable, ils aident souvent aux travaux agricoles. (doc.8)

Voici quelques exemples de ce que dit Ernest Pérochon, à propos de ces nouveaux alliés, dans *Les Gardiennes* :

« Depuis quelques temps déjà, ces nouveaux alliés arrivaient en grand nombre aux ports de mer. Sur de grands bateaux surchargés, ils amenaient de leur pays riche en chevaux, des machines, des armes, ce qu'il fallait pour la nourriture, pour l'habillement, pour la guérison des blessés et des malades. (28) » (doc.9)

« Un beau jour, un groupe d'officiers vint à la mairie, puis visita le village. Peu après, des automobiles amenèrent un détachement américain. (29) »

« Il y avait deux façons d'être en guerre, c'était connu... deux façons bien différentes !... Et ceux qui se faisaient tuer – toujours les mêmes – pouvaient se tranquilliser : leurs femmes ou leurs fiancées ne dépérissaient pas d'ennui en leur absence... Elles passaient joyeusement leur temps en compagnie des soldats embusqués, étrangers ou français, blancs ou noirs, ou même jaunes, tous



doc.8 Soldats américains travaillant dans un champ.



doc.9 Brestoise vendant ses produits à des soldats américains en 1917.

Le Rire

LES AMIES DE NOS AMIS...



— Mais, monsieur, laissez-moi : je vais aux Galeries La Fayette.
 — Oh ! good luck ! La Fayette..., un vieil ami ; je vais avec vous.

Dessin de F. FABIANO.

doc.6 Illustration de la revue «Le Rire rouge» du 19 janvier 1918. Dessin de Fabien Fabiano (1882-1962).

bien nourris, bien propres et les poches gonflées d'argent... Non! Il ne fallait pas lui en conter, à lui qui avait passé partout, qui avait vu la débauche s'étaler en certains pays d'arrière!(30)»

«*Les filles du pays, un moment surprises par l'allure de ces étrangers, étaient en effet familiarisées assez vite. Quelques unes, à qui la hardiesse ne manquait pas, venaient parfois rôder par groupes, autour du groupement. Des promenades au Marais furent organisées; il y eut des bals clandestins [...] Les hardies danseuses, montrées du doigt, n'osèrent plus s'aventurer au bras des soldats; les bals cessèrent, interdits du reste par les chefs américains eux-mêmes. Mais les entreprises galantes ne cessèrent point en même temps. Des liaisons s'établirent, quelques unes avouées, entre des soldats, honnêtes garçons et des filles libres dans leurs amitiés. Plusieurs mariages furent décidés; il est vrai que tous n'eurent point lieu, mais la faute n'en revint pas toujours aux étrangers; deux maraîchines de Saint-Jean menèrent l'aventure jusqu'au bout et, la guerre terminée, passèrent l'océan pour aller vivre en ce fabuleux pays d'Amérique.*» (31)»

«*Un Américain expliqua que cette Française avait promis mariage à un soldat fort riche. Alors, Georges:*

- Me prends-tu pour une recrue?... Promis mariage! tu me fais un peu rire, toi!... Elle a un mari déjà... qui est margis d'artillerie combattant à l'armée de Salonique... Un gars qui a fait la Marne, l'Yser, la Champagne... des batailles dont tu n'as même pas la moindre idée, mon pauvre vieux!... S'il revient un jour et s'il lui reste un peu d'esprit, il jettera cette gueuse au Canal, avec une pierre au cou!» (32)»

À ce propos dans le numéro 35 du journal de tranchée *L'Écho des guitounes*, paru le 10 novembre 1917, on peut voir que les Poilus

constatent avec amertume que les Américains ont bien du succès (en particulier du fait de leur très forte solde par rapport à celle des soldats français) auprès des femmes de l'hexagone.

«*Débarqués récemment sur notre territoire, Les gars du Michigan et du Connecticut, Sur nos belles, déjà, comptent mainte victoire, Et nous avons l'honneur, mon cher, d'être cocus.*

Immoralité: Les amis de nos amies sont les Sammies.» (doc.10)

Quelques rares dessinateurs de presse ne se privent pas d'illustrer ce thème et en particulier Fabiano dans *Le rire rouge* qui met en scène un Américain abordant des Parisiennes sous le titre *Les amis de nos amies* et invente un dialogue où une des jeunes femmes dit se rendre aux Galeries Lafayette et où le Sammy répond que Lafayette étant un vieil ami à lui, il va les accompagner.



doc.10 Illustration de la revue «*Le Rire rouge*» du 4 août 1917. Dessin d'Edouard Alexandre Bernard (1879-1950).

Notons que Yves-Henri Nouailhat dans son article sur les Américains à Nantes et Saint-Nazaire note à la fois l'afflux des prostituées vers ces deux dernières villes où stationnent nombre de Sammies et un taux important de mariages entre Américains et Françaises en 1918 et 1919.(33) Par ailleurs des affaires de viol, mettant en cause des soldats américains, ont eu lieu dans l'arrondissement de Saint-Nazaire.(34)

Si un ouvrage *Saint-Nazaire, les Américains et la guerre totale (1917-1919)*(35) a eu le mérite de nous signaler une brève à la page 3 dans *L'Ouest-Éclair* du 10 mai 1918 (édition de Nantes), nous faisons une toute autre lecture de ce dernier article. Il est précisé que la femme Hélène Bureau, épouse Beudin, demeurant à Montoir «a été surprise dans un champ se livrant à des actes obscènes en compagnie de plusieurs soldats». La nationalité du groupe de militaires ne peut être qu'américaine et le lecteur le comprend aisément, l'omission permet d'éviter la censure. Pour nous, il s'agit de la femme d'un Poilu et le procès-verbal (à partir d'un témoignage dont il faudrait voir la teneur) n'a peut-être même pas débouché sur une condamnation pénale. L'information en tout cas est destinée à stigmatiser celles qui trompent leur mari sous les drapeaux et ici avec des Sammies. (doc.11)



doc.12 Dessins humoristiques signés B. Hall
 parus dans «Le petit journal illustré» n°1408 du 16 décembre 1917
 doc. Didier Baïre

CONCLUSION

La lenteur de la montée au front des troupes américaines se comprend et il faut rendre justice aux généraux américains de ne pas avoir envoyé, combattre les Allemands, des troupes totalement inexpérimentées. Les faire massacrer aurait beaucoup nui au moral de l'ensemble des Sammies présents sur le continent. Toutefois les Poilus ne le comprennent pas et Abel Ferry rapporte ces propos qu'il a entendus encore au printemps 1918 :

« Nous en avons assez de sauver les Italiens, les Anglais ! L'honneur, on s'en fout ! Et les Américains. Depuis que le temps que la presse en parle, qu'est-ce qu'ils font à se rouler à l'arrière et à nous faire cocus. ⁽³⁶⁾ »

Ceci explique cette agressivité des civils et des militaires français face à tout Sammy rencontré à l'arrière. (doc. 12)

Les choses évoluent toutefois très vite ; ainsi la bataille du bois de Belleau (dans l'Aisne) a été gagnée par les Américains début juin 1918 et le saillant de Saint-Mihiel est dégagé par ces derniers à la mi-septembre de la même année. On sait qu'à la fin des hostilités, le nombre de Sammies en Europe s'élève à 1 790 623, même si tous ne sont pas combattants. Ils ont eu 53 402 tués au combat et 63 114 de leurs soldats sont morts dans des circonstances diverses. Les Américains ont peut-être peu de chars mais ils fournissent les crédits et les matériaux pour que les Alliés en construisent.

La question de la montée en puissance de l'armée américaine fait que s'il y avait eu une offensive en Allemagne, elle aurait été faite avec une part dominante de soldats américains parmi les Alliés. Elle joue incontestablement dans

l'attitude de Clemenceau d'acceptation d'exploiter la signature de l'Armistice et de refuser la perspective d'entrée en Allemagne qui lui est demandée par certains militaires et hommes politiques.

L'oubli a été fait, dans les mémoires, sur cette impopularité des Américains et sur la rébellion pouvant aller jusqu'à la délinquance qui touche une partie de la jeunesse française. Le discours officiel des journaux français présente au contraire une vision largement positive des rapports entre Français et Américains d'une part et met en valeur des actions de jeunes qui sont parfois quasiment héroïsées (en modifiant certaines informations comme pour *L'enfant au fusil de bois* mis en valeur en particulier par Théodore Botrel). Les historiens disposent de peu de documents pour en rendre compte car il est évident que par exemple la presse fait l'impasse sur ces faits. Il faut souligner en quoi sur ces points, comme sur d'autres, les romans d'Ernest Pérochon sont porteurs d'informations concernant toutes les régions de l'arrière et pas seulement les Deux-Sèvres bien que cet espace soit son lieu d'observation. Il séjourne d'ailleurs un certain temps au dépôt de son régiment à Parthenay et un certain nombre de faits qu'il a pu observer dans cette sous-préfecture ont pu être transposés dans l'univers du Marais poitevin qu'il choisit pour les romans *Les Gardiennes* et *Les Fils Madagascar*.

Avant la Première Guerre mondiale, les Français connaissaient déjà le ragtime, c'est la venue des Américains qui leur font découvrir le jazz et bientôt les pages des magazines s'empareront d'images évoquant cette musique. Ceci reste dans les mémoires bien plus que l'infidélité des femmes avec les Doughboys.

Notes :

1. Le terme « primaire » désigne ceux qui ne sont pas allés au lycée (ou au collège qui mène alors au baccalauréat) mais on fait le cursus école communale puis éventuellement en plus école primaire supérieure, école normale et enfin école normale de Saint-Cloud (qui forme les professeurs d'École normale et les inspecteurs de l'enseignement primaire). Le qualificatif péjoratif de « primaire », avec une note d'humour volontairement blessante, dans la bouche des journalistes et écrivains issus des classes secondaires, est ensuite revendiqué. Avec le passage à la préparation du baccalauréat dans les Écoles normales à la rentrée 1941, il perd de son usage.

2. Pérochon, Ernest. *Les Gardiennes*. Métive, 2018. p. 9. Notons que l'édition chez Marivole, parue en 2016, présente en plus une très intéressante préface d'Éric Kocher-Marbœuf.

3. Pérochon, Ernest. *Les fils Madagascar*. Plon, 1932. p. 2.

4. *L'ouvrage Les fils Madagascar sera réédité en 2019 soit par Marivole, soit par Borée car le directeur des collections chez ces deux éditeurs est la même personne et il nous a donné personnellement l'assurance de cette réédition.*

5. H.M. Ernest Pérochon : *Les fils Madagascar chez Plon*. *Le Divan*, 1932, p. 287.

6. *Les fils Madagascar d'Ernest Pérochon*. *La Revue de France*, septembre-octobre 1932, p. 718.

7. Gandon, Yves. *Les fils Madagascar*. *Les nouvelles littéraires*, 1^{er} octobre 1932, p. 3.

8. Sandy, Isabelle. *Les fils Madagascar par Ernest Pérochon*. *Le phare de la Loire*, 19 septembre 1932, p. 4.

9. Audiat, Pierre. *Les fils Madagascar*. *Le Manuel général de l'Instruction primaire*, 15 octobre 1932, 100^e année, n°4, p. 79.

10. Pérochon, Ernest. *Les fils Madagascar*. Plon, 1932. p. 5.

11. Fillonneau, Octave. *L'Homme en peau*. Éditions du monde moderne, 1933. p. 73.

12. Pérochon, Ernest. *Les Gardiennes*. Métive, 2018. pp. 248-249 et 264-265.

13. Pérochon, Ernest. *Les Gardiennes*. Métive, 2018. p. 50.

14. Pérochon, Ernest. *Les Gardiennes*. Métive, 2018. pp. 44-45. Le « il » désigne le Grenouillaud qui apparaît dans une des citations qui suit.

15. Pérochon, Ernest. *Les Gardiennes*. Métive, 2018. p. 141.

16. Pérochon, Ernest. *Les Gardiennes*. Métive, 2018. p. 146.

17. Dolidon. *Un devoir patriotique: les restrictions alimentaires.* In *Bulletin de l'Instruction primaire de la Seine*, janvier 1918, n°1, p. 53. L'auteur est inspecteur de l'enseignement primaire à Paris.

18. Pérochon, Ernest. *Les fils Madagascar.* Plon, 1932. p. 77.

19. Pérochon, Ernest. *Les fils Madagascar.* Plon, 1932. p. 100.

20. Pérochon, Ernest. *Les fils Madagascar.* Plon, 1932. p. 107.

21. Pérochon, Ernest. *Les fils Madagascar.* Plon, 1932. pp. 118-119.

22. Pérochon, Ernest. *Les fils Madagascar.* Plon, 1932. p. 109.

23. Pérochon, Ernest. *Les fils Madagascar.* Plon, 1932. pp. 132-133.

24. Archives départementales de Loire. 4M159. *Rapport de police de la ville de Saint-Étienne.* 25/3/1916

25. Brayet, Aurélie. *Revivre: victimes de guerre de la Grande Guerre à Saint-Étienne 1914-1935.* Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006. p. 160.

26. Porte, Rémy. *Les États-Unis dans la Grande Guerre: une approche française.* SOTECA, 2017. p. 165.

27. Bonnin, Jean-Claude. *L'armée américaine à la Rochelle et en Charente-Inférieure.* Sutton, 2010. 96 pages.

28. Pérochon, Ernest. *Les Gardiennes.* Métive, 2018. p. 201.

29. Pérochon, Ernest. *Les Gardiennes.* Métive, 2018. p. 201.

30. Pérochon, Ernest. *Les Gardiennes.* Métive, 2018. p. 220.

31. Pérochon, Ernest. *Les Gardiennes.* Métive, 2018. pp. 204-205.

32. Pérochon, Ernest. *Les Gardiennes.* Métive, 2018. p. 220. *Un margis est un maréchal des logis en argot militaire.*

33. Nouailhat, Yves-Henri. *Soldats américains et civils français dans la région de la Basse-Loire pendant la Première Guerre mondiale.* *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, n°109-4, 2002, p. 184 et p. 185.

34. SHAT 7 N 2258 et voir également en complément Le Gall, Erwan. *Saint-Nazaire, les Américains et la guerre totale (1917-1919).* Les Clionautes et Éditions Codex, 2018. pp. 222-223.

35. Le Gall, Erwan. *Saint-Nazaire, les Américains et la guerre totale (1917-1919).* Les Clionautes et Éditions Codex, 2018. p. 222.

36. Ferry, Abel. *Carnets secrets 1914-1918.* Paris: Grasset, 2005. p. 294.

Supplément illustré du Petit Journal

SAMMY

Allegretto

Il vient du pa_ys du co_ton, Des dol_lars, du pé -

tro_le, Dans la guerr'contre le Teuton, Sol-dat, te_nir son rô_le:

REFRAIN

En a_vant, bra_ve Sam_my, Net_toyons l'Boche, al_lons-y!

Con_tre l'in_fâ_me bri-gand, Bra_ve Sam_my, en a_vant!

II Salut au fils de l'oncle Sam ! Avec sa fière allure, Il charin' le cœur des petit's dam's Aimant c'qui est nature. Refrain : En avant, brave Sammy, etc... III C'est l'excellent cap'tain Goodwin Qui mène l'avant-garde ; Le reste, épais comme au pudding, Suivra sans que ça tarde Refrain : En avant, brave Sammy, etc... IV Leur drapeau rayonne étoilé Près d'la bannière française ; Leur Yankee Doodle éciat', mêle A notre Marseillaise. Refrain : En avant, brave Sammy, etc...	V Autrefois nous avons lutté Pour leur indépendance : Le Sammy vient avec fierté Nous rendre ça en France. Refrain : En avant, brave Sammy, etc... VI Pour le Sammy hurrah ! hurrah ! Washington, Lafayette, Que ces nous luis'nt parmi l'éclat Vengeur des baïonnettes ! Refrain : En avant, brave Sammy, etc... VII Sur les Boch's qui se sent'nt perdus Voici fondre l'orage ! Sammy et Tommy et Poilus Feront d' « la belle ouvrage ». Refrain : En avant, brave Sammy, Nettoyons l'Boche, allons-y ! Contre l'infâme brigand, Brave Sammy, en avant ! André Alexandre.
--	--

doc.11 Chanson à la gloire des Sammies
parue dans « Le petit journal illustré » n°1391 du 19 août 1917
doc. Didier Baire



Le Mythe du sauveur américain

par Alain CHIRON

Dominique Lormier, *Le Mythe du Sauveur américain, 1917-1918, Essai sur une imposture historique*.
Pierre de Taillac, 2017. 120 pages.

On sait que l'on a assez reproché à Clemenceau de ne pas avoir poussé à l'invasion de l'Allemagne mais celui-ci avait deux raisons; la première était que nos géniaux généraux avaient sacrifié déjà 1 400 000 Français (ce qui allait sévèrement peser sur le taux de natalité dans l'Entre-deux-guerres) et parce qu'au rythme où arrivaient les renforts américains, ce serait une armée alliée composée en très grande partie de soldats venus des USA qui aurait pris pied en Allemagne.

Par ailleurs, sans l'entrée en guerre de Washington en 1917, les Alliés n'auraient-ils pas perdu la guerre. Les Anglais et les Français contiennent certes, sans guère d'aide significative des Américains, les dernières offensives allemandes sur le front de l'ouest mais l'offensive de la fin de l'été et début de l'automne 1918 était-elle imaginable sans l'apport américain.

Il est vrai que les troupes américaines n'interviennent efficacement dans les opérations sur le terrain qu'à partir de l'été 1918, leur temps de préparation est considérable. La bataille du bois de Belleau (dans l'Aisne) avait été gagnée par les Américains début juin 1918 et le saillant de Saint-Mihiel est dégagé par ces derniers à la mi-septembre de la même année. On sait qu'à la fin des hostilités, le nombre de Sammies s'élève à 1 790 623 combattants. Ils ont 53 402 tués au combat et 63 114 de leurs soldats meurent dans des circonstances diverses.

L'effet sur le moral de la population, des dirigeants et des militaires fut capital. On sait que Pétain déclara en décembre 1917 qu'il attendait les Américains et les chars. Les Américains ont peut-être peu de chars mais ils fournissent les crédits et les matériaux pour que les Alliés en construisent. Si les derniers emprunts de guerre en France et au Royaume-Uni ont du succès auprès des populations de ces deux pays, c'est parce qu'on croit que grâce aux Américains on gagnera la guerre. Notons qu'à l'été 1914, on pensait gagner la guerre grâce aux forces russes...

Ceci dit l'ouvrage de Dominique Lormier est très intéressant car il pointe bien l'apport réel des armées américaines dans les combats de la fin de la Première

Guerre mondiale. Il fait cela dans le cadre de quatre chapitres intitulés : Mars-avril 1918 : l'armée britannique est sauvée à deux reprises par l'allié français sans l'aide américaine, mai-juillet 1918 : l'armée française remporte quasiment seule la Seconde bataille de la Marne, les combats limités de l'armée américaine, l'armée française à son zénith et les dernières offensives alliées sur le front occidental, l'apport capital et méconnu de l'armée italienne. Il était nécessaire en effet de rappeler ces mots du maréchal Hindenburg : « Beaucoup plus que l'engagement de quelques divisions américaines sur le front occidental, ce fut la défaite de notre allié austro-hongrois contre l'Italie qui nous poussa à conclure aussi rapidement un armistice avec les Alliés. La perte de 61 divisions austro-hongroises était pour nous un désastre irréversible ». Toutefois l'auteur passe un peu vite sur l'apport français pour redresser le front sur la Piave après la débâcle de Caporetto.

En fait pour appuyer sa démonstration, l'auteur nous a plus parlé des armées alliées européennes que de l'armée américaine. Nous rajouterons personnellement que manque un cinquième chapitre, celui de la prétendue armée des jardiniers de Salonique. En effet l'Armée d'Orient force Bulgares et Turcs à signer l'Armistice respectivement le 29 septembre et le 30 octobre ; à partir de début octobre les Alliés peuvent remonter vers la frontière autrichienne et la demande d'armistice venue de la Double monarchie du 3 novembre s'explique aussi par là.

L'ouvrage étant très grand public et l'auteur ne dévoilant rien qui ne soit déjà très connu l'absence de précision de ses sources n'est pas une grande gêne. Toutefois on a quand même l'impression qu'il se moque du lecteur quand il ose mettre comme référence "Archives militaires italiennes, Rome" (p.58) ou "Archives militaires, Vincennes" (p.62). Ceci pour respectivement une citation de Rudyard Kipling et une du maréchal Foch ; on peut penser que ces auteurs ont d'abord écrit ce qui est proposé là dans un article ou livre d'après-guerre et ce n'est pas a priori des affirmations relevant des archives militaires. Cette façon de faire est si maladroite qu'on arrive à se demander si ces citations ne sont pas bidonnées.

On apprécie les très nombreuses illustrations de très bonne taille et sur des sujets variés, c'est le point fort de l'ouvrage ; cela le sauve un peu à nos yeux. Très généralement nous apprécions beaucoup les ouvrages de Pierre de Taillac, et il n'y a que ceux écrits par Dominique Lormier qui nous font émettre des réserves.



Un lieu Une bataille

UN LIEU, UNE BATAILLE

La Fayette, nous voici!

par Alain CHIRON

Jean-Michel Steg, *La Fayette, nous voici!*
Les Marines américains à l'assaut du Bois de Belleau,
6 juin 1918. Fayard, 2018. 198 pages.

Jean-Michel Steg en est à son troisième ouvrage sur la Première Guerre mondiale : il nous avait parlé des Français en 1914 et des Anglais en 1916. Son dernier livre est sous-titré *Les Marines américains à l'assaut du bois de Belleau, 6 juin 1918* mais son contenu est bien plus large. L'ouvrage commence par une traduction d'un extrait du poème *Rendez-vous avec la mort* du légionnaire américain Alan Seeger, nous en donnons ici une adaptation que nous préférons à celle fournie :

« J'ai un rendez-vous avec la mort
Sur quelque barricade âprement disputée,
Quand le printemps revient avec son ombre frémissante
Et quand l'air est rempli des fleurs du pommier.
J'ai un rendez-vous avec la mort
Quant le printemps ramène les beaux jours bleus. »

Suit une préface de Jay Winter, professeur à l'université de Yale, dont certains relèveront l'hypothèse que ce sont les troupes américaines qui ont apporté en Europe la Grippe espagnole. Jean-Claude Delhez, auteur de *Chars d'assaut : un siècle d'imposture*, retiendrait lui sûrement ceci : « L'emploi des chars n'aura qu'un demi-succès sur le terrain défoncé et boueux du front occidental, transformant le tout récent Tank Corps en une artillerie fixe » (p.14).

Dans l'introduction, l'auteur évoque dans quelles conditions les USA se mobilisent, d'une manière générale, pour faire face à un conflit où l'armée américaine entre assez tardivement. Les trois premiers chapitres content la préparation, l'action et les conséquences de la bataille du bois de Belleau qui se déroule dans l'Aisne à côté de Château-Thierry au début juin 1918. Elle s'inscrit dans le cadre du début de la grande contre-offensive alliée de 1918.

Le quatrième chapitre revient sur l'état peu brillant des armées alliées au moment où les USA étaient rentrés en guerre ; on traite aussi de l'évolution de l'opinion américaine. Le désengagement d'une Russie antisémite favorise, chez nombre d'Américains, l'idée que les États-Unis entreront dans un noble combat. Le point suivant montre justement quelles circonstances vont progressivement favoriser la déclaration de guerre des États-Unis à

l'Allemagne. On évoque page 105 le rôle de la banque Morgan, dont l'héritière est à l'origine du Musée de l'amitié franco-américain de Blérancourt dans l'Aisne.

Le chapitre huit développe l'idée que l'Allemagne fit bien des paris hasardeux sur la stratégie à adopter par rapport au blocus anglais. Le point suivant évoque en particulier la vision du général Pershing comme quoi les USA allaient sortir, dans ce conflit, les combats de la guerre des tranchées (p.133). Le chapitre dix montre bien que Ludendorff s'attend à ce que ses Sturmtruppen fassent des miracles en priorité face aux Britanniques en mars et avril 1918. Les soldats américains vont efficacement venir à la rescousse. La possession du village de Cantigny (dans le sud-est du département de la Somme) est un des enjeux entre troupes américaines et germaniques.

Le sujet suivant constitue en l'évaluation de l'impact militaire de la victoire américaine au bois de Belleau et le chapitre d'après évoque les opérations militaires alliées dans les cent derniers jours de guerre. On nous conte, pages 168 et 169 l'exploit du Sammy Alvin Cullum York le 8 octobre 1918, sans nous en préciser le lieu, ce qui est regrettable. En fait on est là à Chatel-Chéhéry, une commune proche de Vouziers dans le département des Ardennes. L'impasse est faite sur l'emploi une quinzaine de jours plus tard, pour la première fois, des Indiens dans les transmissions radios, ceci du fait que les Allemands sont incapables de traduire ce qui se dit. Le dernier chapitre est consacré aux négociations du Traité de Versailles et aux conséquences de sa non-ratification par les USA.



Un lieu Une bataille

UN LIEU, UNE BATAILLE

Les Marines au Bois Belleau 5 juin 1918-25 juin 1918

par Luc DASSENS

LA SECONDE BATAILLE DE LA MARNE

Avec l'entrée en guerre des États-Unis le 6 avril 1917, les Allemands sentent que le vent est en train de tourner. S'ils veulent gagner la guerre, il leur faut aller vite.

Le traité de paix de Brest-Litovsk, le 3 mars 1918, va permettre à l'armée allemande de rapatrier les troupes qui combattaient jusqu'alors sur le front russe. De fait, 50 divisions sont acheminées vers la France par voie ferrée.

Désormais, l'armée allemande compte plus de divisions à opposer aux Alliés.

Ludendorff sait très bien que chaque mois, environ 150 000 soldats américains débarquent dans les ports français. Il décide de mettre en place une série d'offensives au printemps 1918.

La première est l'offensive *Michael* déclenchée le 21 mars entre Arras et La Fère qui enfonce le front britannique. Malgré tout les Anglais tiennent bon et cet assaut brutal est stoppé et va se transformer en guerre d'usure. (doc.1)

La seconde attaque a lieu dans les Flandres le 9 avril (offensive *Georgette*) en direction de la mer, toujours face à l'armée britannique. Le front est une fois de plus enfoncé, mais l'envoi de renforts permet de contenir cette nouvelle poussée des troupes du Kaiser.

Ludendorff est contraint de stopper cette offensive et opte pour une attaque contre l'armée française. Ce sera l'offensive *Blücher* qui débute le 27 mai entre Montdidier et Reims.

L'attaque de l'armée allemande se concentre dans un premier temps entre Noyon et Reims et prend par surprise les 5^e et 6^e armées françaises. Foch s'attendait plutôt à une nouvelle attaque dans le Nord. Le Chemin des Dames est repris



doc.3 Carte postale de l'école de Belleau en 1918.
Le village fut détruit à 90%.

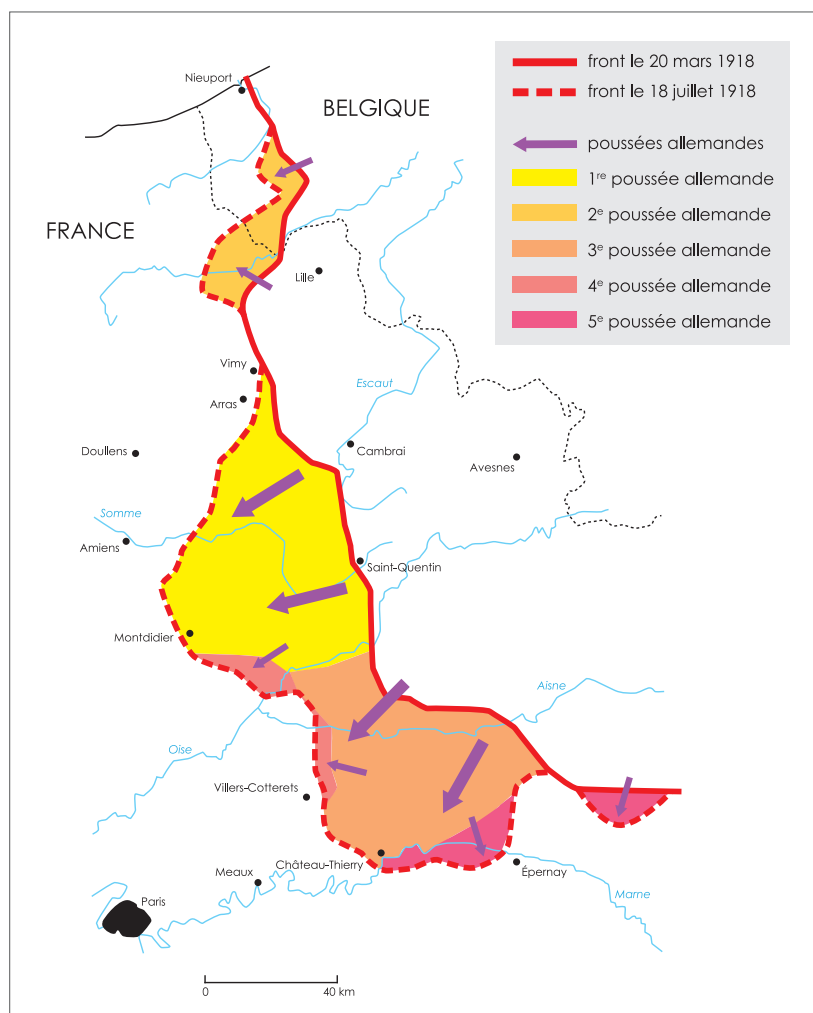
et les Allemands sont le 29 mai à Fismes, à Soissons, et à Fère-en-Tardenois. Le lendemain la poussée continue et Jaulgonne, Dormans tombent à leur tour. Les Allemands sont sur la Marne aux portes de Château-Thierry. La panique s'empare de l'état-major. Un million de Parisiens fuient la capitale et toutes les troupes disponibles sont envoyées en urgence au-devant des Allemands, dont la 3^e Division US et la 2^e Division US avec sa brigade de Marines.

LES « MARINES » AU BOIS BELLEAU

Après leur avancée fulgurante, les Allemands sont finalement stoppés devant Château-Thierry le 31 mai par la 10^e Division Coloniale et la 3^e Division US. Le génie français a réussi à faire sauter le pont enjambant la Marne. Cela n'arrête que provisoirement les Allemands qui comptent longer la rive nord de la Marne jusqu'à Paris. Ils s'emparent de la cote 204 (où se trouve de nos jours le Monument Américain *Memorial Hill 204*) et y place leur artillerie. L'armée française débordée tente de contenir l'avancée allemande, mais le 2 juin, Château-Thierry est pris ainsi que les villages de Belleau, Torcy-en-Valois, Bussiares et Bouresches. Le Bois Belleau est aux mains des Allemands.⁽¹⁾

(docs.2 et 3)

Durant leur progression vers le front, les Marines croisent sur leur route un flot ininterrompu de réfugiés et de soldats français en pleine déroute. Des soldats français interpellent les Marines en leur disant : « fini la guerre ». Le général Harbord, commandant la 4^e brigade de Marines, interroge par l'intermédiaire de son aide de camp (le lieutenant Richard



doc.1 Carte des offensives allemandes de 1918.



doc.2 Soldat devant les ruines du pont dynamité de Château-Thierry.

Norris Williams de l'USMC), un général de division français croisé dans le flot des fuyards :

- Où sont les troupes allemandes, mon général ?

- Je ne sais pas.

- À quelle distance sommes-nous des lignes françaises ?

- Je ne sais pas.

- Puis-je me permettre de vous demander où vous vous rendez maintenant ?

- À la soupe ! (2)

Le 3 juin, toute la 2^e DIUS du général Bundy se positionne face aux Allemands sur une ligne de 7 kilomètres. Les Marines se trouvent eux devant les villages du Thiolet, Lucy-le-Bocage et la cote 142.

L'offensive allemande est stoppée, mais les trois régiments français engagés dans le secteur (164^e, 152^e et le 158^e) ont payé un lourd tribut en perdant la moitié de leurs effectifs entre le 31 mai et le 3 juin !

Au soir du 5 juin, la 43^e division d'infanterie française retraite à son tour et un major français aurait alors dit au capitaine Lloyd

Williams des Marines de les suivre vers l'arrière.

Williams lui aurait alors répondu : « Retraite, l'enfer ! Nous venons juste d'arriver ici. »

Cette phrase deviendra célèbre et fera le tour des États-Unis.

Les Américains décident de passer à l'offensive et de reprendre le terrain perdu. Mais ils n'ont à leur disposition que des renseignements français erronés datant du 3 juin, situant les forces allemandes au nord-est du Bois Belleau.

(doc.4)

De son côté, le major allemand Josef Bischoff est un ancien vétéran des combats en Afrique de l'Ouest et il est aussi à l'aise dans la jungle que dans la forêt. Il va transformer le Bois Belleau en un véritable enfer. Bien mieux renseigné que les Américains, il sait qu'une offensive sur le Bois est imminente. Voici la description qu'en fait David Bonk dans un ouvrage en anglais consacré à la bataille du Bois Belleau : (3)

« Les hommes de Bischoff avaient travaillé dur pour utiliser le meilleur

du terrain défoncé dans le Bois [...] Il y avait trois lignes de tranchées ; la ligne de tranchée la plus au sud partait de la lisière du Bois et protégeait un petit plateau. Parmi les rochers, au centre de cette zone élevée, Bischoff plaça 15 mitrailleuses qui s'appuyaient mutuellement. À travers la partie étroite du Bois, on y plaça aussi des mortiers de tranchée ; les plus fortes défenses se trouvaient en travers de la partie nord du Bois ; il y avait encore plus de mitrailleuses et de mortiers de tranchée, protégés par des barbelés. En tout Bischoff avait 200 mitrailleuses dans le Bois ».

Le 6 juin 1918 à 3h45, le 5^e régiment de Marines et la 167^e Division française lancent une attaque pour s'emparer de la cote 142, une petite colline qui surplombe la ville de Torcy-en-Valois. Pensant le Bois peu tenu, la préparation d'artillerie avait été limitée afin de ne pas alerter les Allemands. Fidèle à ce que les Français leur avaient enseigné, les Marines vont progresser par vagues successives, faisant des cibles de choix pour les tireurs allemands.



doc.4 6^e bataillon de mitrailleurs US (77^e Cie) et Poilus près du Bois Belleau.



doc.5 (ci-contre) Peinture de Frank Earle Schoonover (1877-1972) représentant la bataille du Bois Belleau.

Sur un front de 800 mètres se trouvaient au coude à coude le 1^{er} bataillon du 5^e régiment, sur le flanc gauche, et le 3^e bataillon du 5^e régiment sur le flanc droit de la brigade des Marines. (doc.5)

Durant l'attaque des trous se forment dans les lignes alliées et le 1^{er} bataillon du 5^e régiment se trouva exposé aux tirs des mitrailleuses allemandes. Malgré d'énormes pertes, l'objectif est atteint à 7 heures. Essuyant de nombreuses contre-attaques allemandes, les Américains vont résister et tenir les positions conquises. À 14h05, par l'ordre du jour n°2 du général Harbord donnant les détails pour l'attaque sur le secteur sud du Bois Belleau et Bouresches. Continuant à suivre scrupuleusement la méthode de progression « à la française », à 5 heures, les Marines quittent les abris du Bois et s'élancent à l'assaut en quatre pelotons bien nets ; deux devant et deux à l'arrière. Après une avance de 400 mètres dans un champ de blé mur, les Marines vont se trouver à découvert et se faire hacher par les nids de mitrailleuses de Bischoff. En dépit de terribles pertes, les Marines tiennent presque tout Bouresches, une petite partie sud du Bois Belleau et la colline 142.

Surnommés « Les chiens de l'enfer » par les Allemands, la légende des Marines est en route, mais à quel prix. Ces modestes succès coûtent la vie à 1087 soldats, tués ou blessés. Les défauts des formations tactiques US seront consignés après la bataille par le Lt colonel allemand Otto-Ernst Ottenbacher : « *Les Américains étaient obligés de descendre des hauteurs qu'ils occupaient sous les yeux des Allemands ; ils marchaient en ligne épaisse de tirailleurs appuyés par des colonnes suivant immédiatement derrière ; les Allemands ne pou-*



docs.6 et 7 *Stigmates de la bataille, tranchées et trous d'obus.*

vaient espérer meilleures cibles, un tel spectacle ne leur était pas familier.

Après avoir comblé les pertes le 7 juin, le lendemain, les Marines reçoivent l'ordre de s'emparer de la partie sud du Bois Belleau. À l'image de la journée du 6 juin, la préparation d'artillerie est réduite à la portion congrue, mais considérant la futilité de l'avance des jours précédents avec ses lignes bien impeccables, le major Berton W.Sibley demande à ses hommes d'avancer en formation d'escarmouche. Cela n'empêche pas les Marines d'être cloués au sol par les mitrailleuses allemandes. La progression se mesure en mètres !

Ludendorff, nonobstant l'échec de sa percée dans le secteur, est bien conscient de l'impact que pourrait

avoir une victoire US à des fins de propagande et demande à ses troupes de tout faire en sorte pour que : « *ces unités US arrivées sur le front soient frappées particulièrement fort pour rendre difficile la formation d'une armée US.* »

La bataille du Bois Belleau va donc prendre une importance beaucoup plus grande que la simple possession de quelques hectares de bois. (docs.6 et 7)

Le 10 juin à 4h30, les Marines repartent à l'assaut du Bois Belleau et s'emparent enfin de la partie sud. Le 11 juin, le 5^e régiment de Marines lance un assaut dans la partie ouest du bois. La bataille est confuse, la progression compliquée et se fait souvent au corps à corps. Les pertes sont une fois de plus élevées. Malgré l'emploi massif des gaz et des tirs de snipers allemands, les Marines pensent avoir pris la possession complète du bois. Or il n'en est rien, mais Pershing, mal informé par Harbord, va annoncer que le Bois Belleau est aux mains des Américains. Mais sur le terrain la situation est toute autre, et les Américains ayant crié trop tôt victoire, ils doivent absolument faire sauter les dernières poches de résistance allemande.

Les 12 et 13 juin de violents combats ont toujours lieu à l'intérieur du bois et certains bataillons américains comptent plus de 70 % de pertes. Le 14 juin, les Allemands pilonnent le sud et le milieu du bois avec des obus à gaz et le nombre de tués est effroyable. Le nord-ouest du bois est toujours aux mains des Allemands et la situation est critique. Les jours suivants sont plus calmes, Allemands et Américains faisant relever leurs troupes épuisées et décimées.

Solidement retranchés dans la partie nord-ouest du bois, les



doc.8 Canon allemand pris lors de la bataille du Bois Belleau.



doc.9 Minenwerfer (lance-mine) allemand de 17 cm couramment utilisé lors de la Première Guerre.

Allemands repoussent une attaque le 20 juin, infligeant une fois encore de lourdes pertes aux Américains. Le même scénario se reproduisit le lendemain avec un barrage d'artillerie américain trop insuffisant pour inquiéter les Allemands. Le 24 juin, Américains et Français bombardent les positions allemandes de 3 heures à 17 heures. Le 25 juin, malgré une féroce résistance allemande, le Bois Belleau est enfin contrôlé par les Américains. Le 26 juin au matin, le major Shearer du 5^e régiment de Marines envoie ce message devenu historique : « *Belleau wood now US Marine Corps entirely* ».

La reprise du Bois Belleau, payée au prix fort, aura un retentissement considérable. Les Marines ont stoppé les Allemands dans leur marche vers Paris. (docs.8 et 9)

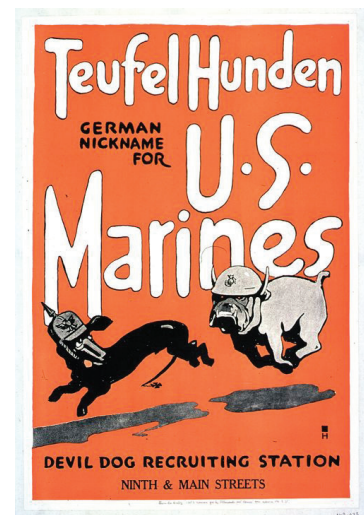
Le 30 juin 1918, le Général Degoutte, lança l'ordre du jour suivant : « *À cause de la brillante conduite de la 4^e brigade de la 2^e division US, qui dans un esprit combattif, prit Bouresches et l'important point d'appui du Bois Belleau, fortement défendu par une grosse force ennemie, le Général commandant la 6^e Armée ordonne que dorénavant, dans tous les documents officiels, le Bois Belleau soit appelé « Bois de la Brigade de Marine » ».*

En 31 jours de combats, les Marines comptent 1062 tués (l'ensemble des pertes de la 2^e DIUS pour cette période est de 1811 tués) et 3615 blessés.

Le 1^{er} juillet 1918, Vaux est repris et la défense de l'Aisne est terminée. (doc.10)

Notes :

1. Le bois Belleau a une surface de 64 hectares.
2. Extrait de « Belleau Wood », de Robert B. Asprey.
3. « Château-Thierry & Belleau Wood 1918. America's baptism of fire on the Marne » Osprey publishing



doc.10 Affiche de recrutement de l'USMC de la Première Guerre. Un bouledogue marin poursuit un teckel allemand, profitant du surnom allemand des Marines en tant que « chiens du diable ».



Un lieu Une bataille

UN LIEU, UNE BATAILLE

Le porte-avion américain *USS Belleau Wood*

par Claude FAIVRE

LES DÉBUTS DE L'AVIATION

La Première Guerre mondiale a fortement contribué à l'essor de l'aviation militaire. Au début du conflit, la France aligne cent soixante appareils alors que l'Allemagne en possède deux cent trente. Dans un premier temps, les appareils sont utilisés pour faire de l'observation avec à bord un pilote seul, armé de son pistolet de ceinture et parfois d'un appareil pour réaliser des prises de vues aériennes. Très vite, on va chercher à embarquer un deuxième homme, larguer des objets métalliques contondants sur des soldats au sol et (ou) actionner une mitrailleuse vers l'arrière de l'appareil afin, lors des poursuites, de tenter de détruire les avions ennemis (le premier combat aérien connu entre deux avions aurait eu lieu le 5 octobre 1914 au dessus de La Vesle, un « Voisin » piloté par le sergent Joseph Frantz (1890-1979) avec son mécanicien Louis Guénault contre un « Aviatik » (victoire des Français!). Viendront les premiers essais de synchronisation des projectiles afin de tirer entre les pales des hélices, donc vers l'avant de l'appareil, essais et



doc.1 L'équipage Frantz-Guénault.

Histoire de l'aéronautique, Charles Dolfus et Henri Bouché, édition L'illustration 1938.

prises au point réalisés par le pilote Rolland Garros (1888-1918), il sera abattu par les Allemands, ils récupéreront son avion, copient et améliorent le procédé ! Malgré bien des aléas, la nécessité de l'aviation, lors des conflits, va vite s'imposer. Nous allons passer, en quelques années d'une aviation d'observation à une force de combats alors que, en France les escadrilles sont encore rattachées à l'armée de terre, l'armée de l'air ne deviendra une arme qu'en 1934 ! (doc.1)

Rappelons ici un fait d'arme du 2^e escadron du 16^e régiment de dragons, groupe de cavalerie d'observation qui donnera de grands aviateurs au cours de la Première Guerre mondiale. Dans la nuit du 9 au 10 septembre 1914, l'escadron du Lieutenant Gaston de Gironde (1873-1914) sillonne la Marne et l'Aisne afin d'observer les positions des envahisseurs. À l'issue de plusieurs journées de chevauchées harassantes, il se retrouve encerclé dans une zone située entre Villers-Cotterêts et Soissons, sur le plateau de Mortefontaine. Il se réfugie dans une cour de ferme fermée par de hauts murs. Il faut reposer hommes et montures. Un fermier voisin vient à les informer que l'aviation allemande a posé ses huit avions biplaces de reconnaissance de type « Aviatik » dans un champ derrière chez lui, sur la route de la Râperie à Vivières. Le Lieutenant de Gironde, décide d'engager son escadron pour attaquer ce poste ennemi. Il sépare son groupe en trois et conduit lui-même la charge. À l'issue d'un combat acharné de plusieurs heures, les avions allemands sont mis hors de combat et incendiés. Les pertes sont considérables des deux cotés, coté français, plus d'un tiers de l'effectif est blessé ou mort

lors des combats. Le Lieutenant de Gironde succombera à ses blessures quelques jours plus tard alors qu'il a été fait prisonnier par les Allemands à l'issue des combats. Parmi les survivants, son second, le sous-lieutenant Henri de Kérillis (1889-1956) deviendra un pilote brillant au cours de ce même conflit, il obtient son brevet de pilote militaire (n°692) le 17 février 1915. Devenu capitaine, il commandera l'escadrille des « Éperviers » au sein de la C66. En 27 mois il totalisera 240 attaques de bombardements.

La fin de la Première Guerre mondiale va mettre en évidence deux nécessités : une nation doit être dotée de forces armées aériennes ; ses avions doivent être en capacité d'intervenir sur terre mais aussi en mer. Il a été démontré que les dirigeables avaient de gros inconvénients et manquaient d'agilité et de flexibilité et de mobilité dans les nouveaux usages liés aux combats dans le ciel.

Il faudra attendre le conflit de la Seconde Guerre mondiale pour qu'il soit envisagé de transformer un grand nombre de navires afin d'y aménager une piste suffisante pour y faire poser et décoller des avions en pleine mer. Les Américains seront pionniers sur ce sujet.

Mais des essais avaient été réalisés bien avant le conflit précédent. C'est le 14 novembre 1910 que l'aviateur Eugène Ely (1888-1911) décolle avec succès du croiseur « Birmingham ». Le 18 janvier 1911, ce même pilote posera son appareil sur la plate-forme installée sur le croiseur cuirassé « Pennsylvania ». Tout comme les Britanniques, les Américains montent des plateformes sur des tourelles de cuirassés en 1919. Ils vont ensuite transformer le char-

bonnier « Jupiter » en porte-avion, il est mis en service le 20 janvier 1922 et rebaptisé « Langley ». Les Japonais vont aussi s'équiper de plateformes à partir de 1922. Les batailles du Pacifique au cours de la Seconde Guerre mondiale vont être le terrain où vont opérer tous les grands navires de guerre et ils seront appuyés efficacement par l'aéronavale.

LE PORTE-AVIONS AMÉRICAIN *USS BELLEAU WOOD*

Le *USS Belleau Wood* est lancé le 6 décembre 1942 à Camden aux États-Unis (département du New-Jersey), du chantier de New York Shipbuilding. Il est construit sur la base d'un croiseur léger, modifié en porte-avions à partir de février 1942. Il reçoit son nom de baptême en souvenir du corps des Marines américains lors de leur victoire le 6 juin 1918 au Bois de Belleau, à huit kilomètres à l'ouest de Château-Thierry, victoire décisive qui stoppa la tentative de percée des forces allemandes. Le « Bois Belleau » (entre le bois et la commune de Belleau) est devenu propriété américaine et abrite la nécropole des 2289 soldats américains tués dans la région en 1918. La marraine de l'*USS Belleau Wood* sera Madame Thomas Holcomb, épouse du commandant des corps de Marines. Après tous les essais de validations, il entre en service dès le 21 juillet 1943. L'*USS Belleau Wood* participera à toute la campagne du Pacifique jusqu'à la fin du conflit de la Seconde Guerre mondiale. Pendant ces deux années de conflit, l'*USS Belleau Wood* et son groupe aérien revendiquent la destruction de 502 avions ennemis dont 208 en combats aériens, la

destruction de 48 navires et 83 autres mis hors de combats. Il a passé 174 jours en opérations et réalisé 6993 décollages. Il a parcouru 216 682 milles marins. L'*USS Belleau Wood* reçoit un certain nombre de distinctions : « Une citation présidentielle (Presidential Unit Citation) » et douze « Battle stars ».

Quelques caractéristiques techniques de l'*USS Belleau Wood*

Dimensions du navire : Longueur 190,20 mètres pour une largeur de 33,80 mètres, un tirant d'eau de 7,93 mètres pour un tirant d'air de 42 mètres.

La puissance maximum des moteurs avoisine les 100 000 CV ce qui permet une vitesse de 31 nœuds. L'autonomie est de 9000 milles marins à une vitesse moyenne de 10 nœuds. Le rayon de giration n'est que de 265 mètres à une

vitesse de 10 nœuds, ce qui donne un navire très maniable et réactif. La propulsion se fait grâce à un ensemble de quatre chaudières (Puissance sortie de turbine de 25 000 CV chacune) produisant de la vapeur (pression de la vapeur, 24 bars au cm^2 et température de surchauffe 440°C), et l'entraînement des hélices se fait par l'intermédiaire d'un réducteur à engrenages. Les quatre chaudières sont également réparties dans deux chaufferies, une à l'avant et l'autre vers l'arrière. (doc.2)

L'*USS Belleau Wood* est désarmé en 1947 et entre dans les réserves de l'armée américaine. Le nom de « Belleau Wood » sera de nouveau attribué à plusieurs bâtiments de guerre de l'armée américaine.

LE PORTE-AVIONS FRANÇAIS « BOIS BELLEAU »

La contribution de la France au sein des forces de l'OTAN se fera avec deux porte-avions, L'Arromanches (baptisé ainsi en souvenir du nom où a eu lieu le débarquement du 6 juin 1944) et Le Lafayette (navire prêté par les États-Unis). À partir de 1951, la France demande aux Américains de lui prêter un nouveau porte-avions. Après tractations, le Département d'État approuve le prêt le 2 juillet 1953, l'accord est entériné par la Commission sénatoriale le 3 juillet de la même année. Le contrat de prêt est signé le 2 septembre 1953, puis amendé les 3 février 1956, 22 et 26 août 1958. L'*USS Belleau Wood* est transféré à la France le 5 septembre 1953 et rebaptisé le Bois Belleau. Après les multiples essais et validations, le Bois Belleau est admis en service actif le 23

décembre 1953 à Toulon. Après différents travaux d'aménagements, il appareille le 18 février 1954. Il fera la campagne en Indochine d'avril 1954 à décembre 1955. En 1956 il subit un grand carénage à Toulon pour modernisation et révision générale de sa motorisation. De décembre 1956 à septembre 1959 il participe aux opérations en Méditerranée. De novembre 1959 à juillet 1960 il participera au transport d'avions au profit de l'Armée de l'Air. Les Américains inspectent le Bois Belleau les 14 et 15 juin 1960 et le déclarent : « Bien entretenu et en excellent état ». Dans le cadre de sa restitution aux États-Unis, il rejoint Toulon pour être désarmé. Il appareille le 23 août pour Philadelphie, arrivée le 2 septembre 1960. Le bâtiment a parcouru 183 216 milles marins sous pavillon français. Le Bois Belleau est restitué à la Marine américaine le 12 septembre 1960 à 10 heures. Démilitarisé au 1^{er} octobre 1960, il est vendu le 21 novembre pour être démantelé entre 1961 et 1962 en Pennsylvanie. (doc.3)



doc.2 Un tableau de manœuvre des turbines en septembre 1958.

Les porte-avions La Fayette et Bois Belleau par Jean Moulin aux éditions Marines, 2000.

Sources et illustrations :

Archives privées.

Les porte-avions La Fayette et Bois Belleau par Jean Moulin aux éditions Marines, 2000.

L'escadron de Gironde par René Chambe, éditions Baudinière, 1935.

Une incroyable odyssée par Comte Arnauld Doria, éditions Plon, 1922.

J'AI SERVI SUR LE « BOIS BELLEAU » un entretien avec feu Jean-Pierre Mir

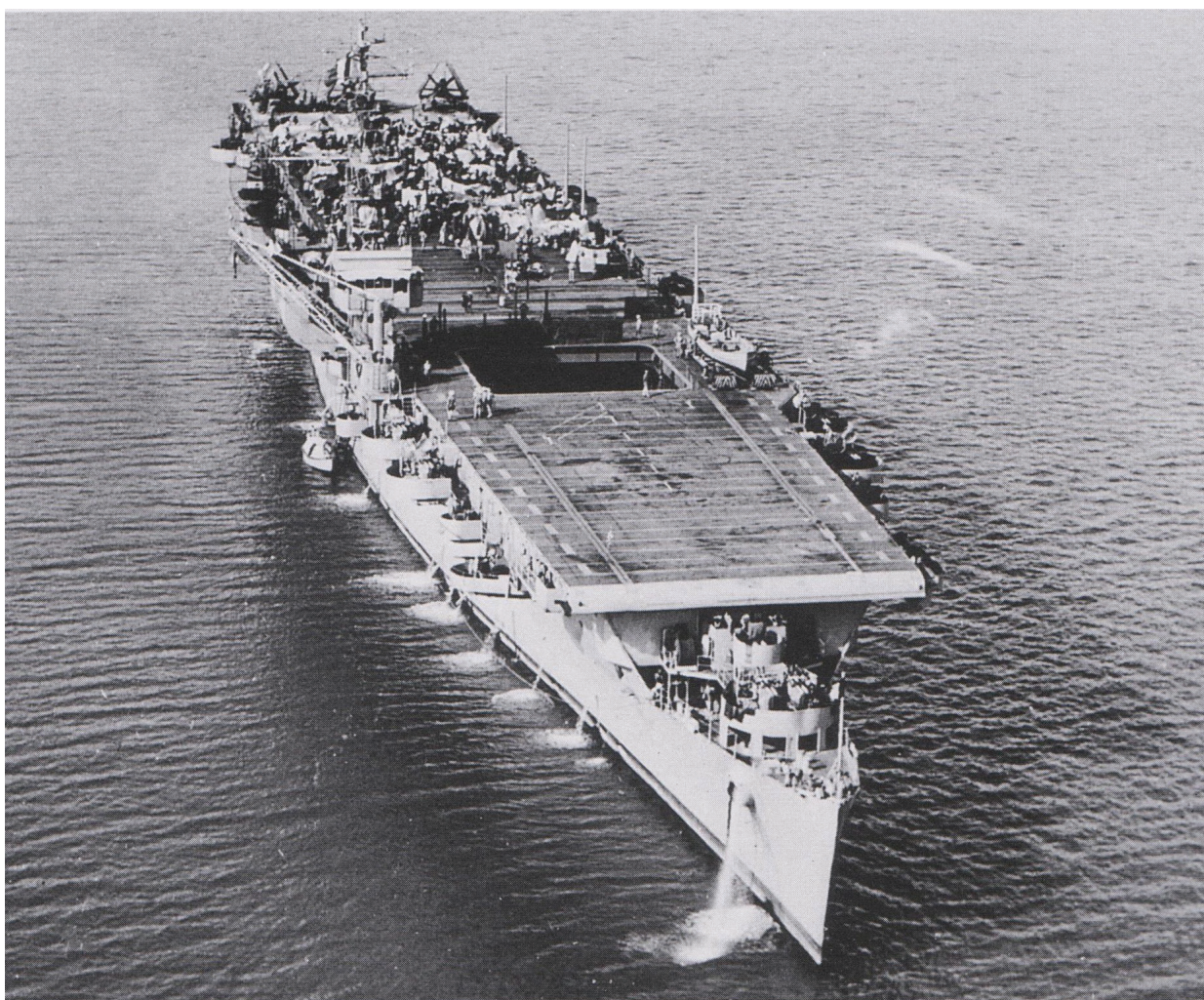
Jean-Pierre MIR (1932-2018), auteur historien du Premier Empire, spécialiste de la Campagne de France de 1814. Grand collectionneur d'objets en liens avec cette période, il nous a permis de créer le Musée de la Tour carrée au Château de Montmirail. Jean-Pierre a été un des pionniers de la reconstitution historique en France et a créé dans les années quatre vingt la Brigade Lasalle (groupe de cavalerie appelée «la brigade infernale» en son temps!).

Né entre les deux guerres, Jean-Pierre grandit chez ses grands-parents à Belfort. Les troubles liés à l'arrivée de la Seconde Guerre mondiale et la proximité de la frontière amènent sa ville à être occupée par les Allemands. Son grand-père, Gaston Thièblemont, facteur aux écritures à la gare, entre dans la résistance dès novembre 1940. Sa trace sera perdue à la suite de son arrestation par les forces occupantes en décembre 1942, après plusieurs mois incarcéré dans les prisons française, il est déporté comme prisonnier NN en septembre 1943 au camp spécial de la SS d'Hinzert. Au milieu de tous ces fracas de la guerre, Jean-Pierre va connaître un temps de répit, en étant placé dans une famille en Suisse. Cette famille d'accueil va s'occuper de lui comme de ses propres enfants et l'envoyer à l'école. À la fin du conflit, Jean-Pierre retrouve sa grand-mère et est quelque peu désœuvré. Sur les conseils d'un brigadier de gendarmerie, il intègre l'école des apprentis mécaniciens de la flotte. Il est pupille de la nation et est alors âgé de 15 ans.

Après deux ans de formation il obtient le Brevet de mécani-

cien de la Marine nationale, évidemment les machines à vapeur ont eu une place centrale dans cet apprentissage. À 17 ans révolus, ces jeunes marins doivent minimum cinq ans à la Marine. Jean-Pierre reçoit une première affectation sur l'avis «Beautemps-Beaupré», comme matelot mécanicien (homme du rang). Son poste à la machinerie en propulsion diesel, moteur cathédrale de 900CV (1800tr/mn) va confirmer sa formation, il s'occupe des épurateurs à gazole (centrifugeurs Sharples, 17000tr/mn). En 1950, il embarque sur «l'Odet», élevé au grade de quartier-maitre, il est donc envoyé en Indochine au sein de la Dinassault 3 (Divisions navales d'assaut) à Nam-Dihn. À son retour d'Indochine en 1954, il est affecté sur le croiseur léger «Le Terrible», puis il entre à l'école de perfectionnement des mécaniciens pour six mois. En juin 55, (second maître, donc officier marinier) il part aux chantiers de la méditerranée, au service des contrôles techniques en vue de la réception du bâtiment «le Normand» en présérie.

En novembre 1956, Jean-Pierre Mir est affecté sur le Bois Belleau (affectation parue au journal officiel), il est en charge de la machine arrière. Jean-Pierre ne fera qu'un court séjour sur ce navire avec quelques traversées avant de rejoindre une autre compagnie. Il se souvient encore du bruit des avions au moment de l'appontage et également du bruit particulier de ceux qui se prenaient une barrière et presque à chaque fois suivait l'appel des charpentiers pour aller réparer quelques lames de sol suite à ces appontages ratés!



doc.3 Le Bois Belleau au mouillage dans la baie d'Along.
Les porte-avions La Fayette et Bois Belleau par Jean Moulin aux éditions Marines, 2000.



La Grande Grippe

par Alain CHIRON

Freddy Vinet, *La Grande Grippe, 1918. La pire épidémie du siècle*. Vendémiaire, 2018. 261 pages.

L'ouvrage est sous-titré *1918. La pire épidémie du siècle*. On estime à cinquante millions de morts le coût de cette épidémie et on est surpris de voir que les Indes britanniques (certes très vastes et fort peuplées) comptent pour plus d'un tiers dans ce nombre de décès. En fait l'Asie, moins la partie asiatique de la Russie, rassemblent les deux-tiers des décès. La première manifestation du virus est relevée dans l'Arkansas dans une région de fort élevage porcin et aviaire. Cela lève l'hypothèse de migrants chinois, porteurs de la première forme de la maladie, débarquant en Californie. La grippe espagnole serait plutôt à dénommer « la grippe américaine ».

La France et le Royaume-Uni ont environ un quart de millions de victimes, l'Allemagne la moitié de plus et les USA deux fois et demi le chiffre connu pour l'hexagone. Si les soldats américains introduisent la grippe dite espagnole en 1918 en Europe, ils la ramènent aux USA l'année suivante dans une forme qui a muté. On peut dire que le développement du virus, à l'échelle de la planète, tient pour beaucoup de la mobilisation de troupes de tous les continents. Le cas des Indes semble très significatif à cet égard quand on connaît l'importance des contingents mobilisés dans cette colonie britannique.

Freddy Vinet, en début d'ouvrage, donne le nom de personnages célèbres qui succombent face à cette maladie : Apollinaire, Edmond Rostand, Egon Schiele, Mark Sykes (qui donna son nom aux accords Sykes-Picot pour le Proche-Orient), deux petits bergers de Fatima, Francisco Rodrigues président du Brésil... De nombreux chefs d'état l'attrapèrent, et lui survécurent, dont Clemenceau, Alphonse XIII et Woodrow Wilson.

L'auteur nous décrit évidemment les symptômes et nous évoque bien d'autres aspects de cette maladie qui fit cinq fois plus de morts que ceux qui décèdent sous l'uniforme. Notons que l'on doit à la grippe espagnole, la création en France du Ministère de l'Hygiène, devenu Ministère de la Santé, dont le premier titulaire est le député républicain socialiste du Cher Jules-Louis Breton, dans le gouvernement d'Alexandre Millerand ; il y avait toutefois un sous-secrétariat à la santé des armées de juillet 1915 à janvier 1920.



Malades de la grippe espagnole
à l'hôpital américain d'Aix-les-Bains en 1918.



Service sanitaire

SERVICE SANITAIRE



Johnny s'en va-t-en guerre

par Jean-Pierre PECHMALBEC

Dalton Trumbo, *Johnny s'en va-t-en guerre*. Babel

... «Ce fut la dernière des guerres romantiques ; et Johnny s'en va-en-guerre fut probablement le dernier roman américain écrit à ce sujet avant que se préparât un événement tout à fait différent appelé la Seconde Guerre mondiale». (Introduction de Dalton Trumbo). Écrit dans les années 30, le livre parut en septembre 1939.

Un dernier livre sur la guerre de 14-18?... Mais la guerre, dans le roman, on ne la voit pas ou si peu. Juste un mot dans une phrase, à un moment donné, qui ne montre rien d'ailleurs, mais ravive la mémoire : «Il (Johnny) reçut un jour une lettre lui apprenant que Bill Harper avait été tué au Bois Belleau.» Pas d'explication. L'auteur ne raconte pas cette bataille. Belleau, Juin 1918. Il s'agit bien de la Grande Guerre. Un lieu de mémoire, que tous les Américains connaissent. Le premier grand engagement des «Sammies» dans le conflit. On a aussi quelques brèves images du front. Mais rien de précis.

Montrer la guerre, ce n'est pas ce qu'a voulu Trumbo. D'autres l'ont fait avant lui qui l'avaient vécue. Son livre n'est pas un témoignage. Il la dénonce. Il en dénonce l'horreur.

Il se peut que le lecteur soit déçu. Non seulement l'auteur ne va pas lui raconter la guerre, ce que pourraient laisser supposer le titre et l'image de couverture, mais, à la lecture des premières pages, il risque d'être complètement désorienté.

Le roman débute en effet par une scène quelque peu surréaliste, faite d'un pêle-mêle d'objets, de bruits de moteurs, de chariots, vacarme que domine la sonnerie d'un téléphone. Un homme marche, qui se dit

malade. Et puis brusquement, sans transition, cette confusion sonore s'arrête ; au bruit succède le silence ; au désordre des mots et des images qui se bousculent, succèdent des phrases structurées, un récit clair, précis, qui s'étire sur plusieurs pages. Nous sommes à une réunion de famille, des enfants venus voir une dernière fois leur père sur son lit de mort. Des noms, Rudy, Joe, Bill, apparaissent, des visages aussi. La scène est émouvante mais de nouveau, brutalement, elle est coupée. Et on retombe dans une sorte d'incohérence, dans laquelle l'homme semble se débattre à demi-conscient, perdu.

On comprend bientôt ce qu'il y a derrière ce chaos d'images, de bruits, de sensations. Ce sont les premières visions encore confuses, les premières impressions d'un homme qui revient lentement et par à-coups à la vie, qui reprend peu à peu conscience, qui souffre. Où est-il ? Il ne le sait pas. On ne le sait pas. Il faut se contenter de le suivre dans ses pensées chaotiques.

«Il était malade. Il était malade et certains souvenirs lui revenaient. Comme lors du réveil quand on a été endormi à l'éther». Et un peu plus loin : «Sa pensée s'égarait de nouveau. Il était blessé. Grièvement blessé. Il rêvait. Il ne rêvait pas. Il était réveillé même s'il n'entendait rien...» Et plus loin encore : «Il était enveloppé de pansements de haut en bas. Même la tête. C'est donc qu'il était réellement blessé».

La première partie du roman va être ainsi construite sur la même structure. Des instants de lucidité, de plus en plus longs au fur et à mesure que le temps passe, au cours desquels Joe Bornham, Johnny, va découvrir avec effroi ce qu'il est devenu. Entre ces instants, quand il s'évanouit, que son esprit s'égare à nouveau, qu'il sombre, des flashbacks nous renvoient aux moments marquants, heureux, d'«avant». On revoit alors sa vie à Shale City, ses journées de pêche avec son père, son travail dans la boulangerie, sa dernière journée et sa première nuit avec Katleen, sa petite amie... Ses amis, ses parents. Et puis c'est le réveil, le retour à une réalité, qu'il ne peut pas croire, qu'il rejette. Une vérité qui le fait hurler. C'est par ce choc entre la quiétude du rêve, des images du passé, d'un certain bonheur, et la violence brutale de cette prise de conscience, que l'auteur réussit à faire sentir tout ce qu'il y a de monstrueux dans la situation de Johnny.

Johnny connaît finalement l'effroyable vérité. Muet, aveugle, sourd, sans bras, sans jambes «C'est un quartier de bœuf pour le restant de ses jours», comme il le dit lui-même. Maintenant vient cette terrible question :

pourquoi ? On est toujours dans le cerveau de Joe, mais c'est le réquisitoire de Dalton Trumbo qu'on entend. Il répond à cette question dans des pages d'une extrême violence. C'est la condamnation explicite de la guerre.

«...Non monsieur quiconque est allé dans les tranchées en première ligne pour se battre par amour de la liberté était un foutu imbécile et le gars qui l'a envoyé là-bas était un menteur...»

«Et prenez la morale. Tout le monde racontait que l'Amérique se battait pour le triomphe de la morale. Mais l'idéal moral de qui ? Et pour qui ? Dites-nous si un homme moral se sent mieux loti mort qu'un homme immoral vivant ?»

«La chose qui a le plus d'importance, c'est votre vie mes petits gars... Rien n'est supérieur à la vie. Il n'y a rien de noble dans la mort. Qu'y a-t-il de noble à être enseveli dans la terre et à se décomposer ? Qu'y a-t-il de noble à ne plus jamais revoir la lumière du soleil ? Qu'y a-t-il de noble à être idiot ? Qu'y a-t-il de noble à être mort ? Quand on est mort monsieur tout est terminé. C'est la fin. On est moins qu'un chien moins qu'un rat qu'une abeille ou une fourmi... On est mort monsieur. On est mort pour rien. On est mort monsieur. Mort.»

Ne pas perdre pied, s'insérer dans la vie. C'est le nouveau combat de Johnny. Quatre ans ont passé pendant lesquels il s'est efforcé de maîtriser le temps, de faire travailler son cerveau, de ne pas abdiquer pour ne pas sombrer dans la folie. Dans l'univers qui est maintenant le sien, son seul contact régulier est l'infirmière qui vient le soigner. Une obsession : communiquer, retrouver le monde.

La lueur lui vient un jour. Il connaît l'alphabet morse. Il peut bouger sa tête... en la tapant sur l'oreiller... Et sur son front il a senti la main de l'infirmière. Il n'est donc pas insensible au toucher, aux sensations. Alors, dès qu'elle arrive, chaque jour, il se met à taper. Elle finira par comprendre ce qu'il veut, comment il peut parler.

«Que voulez-vous ?» Un homme lui a tapé la question sur le front, en morse. Ce qu'il veut ? Il n'a pas de réponse. *«Ce qu'il voulait ? Restait-il quelque chose qu'il pût désirer restait-il quelque chose qu'on pût lui accorder ? C'est ce qu'il réalise soudain. Il n'y a jamais pensé.»*

Sortir... C'est tout ce qu'il trouve à dire, c'est tout ce qu'il veut. C'est ce qu'il tape avec sa tête. Quelques phrases certainement, guère plus, mais son esprit va beaucoup plus loin, plus vite, que les coups frappés.

C'est alors un long cri qu'il pousse, qui déborde largement le cadre du message, le jaillissement de tout ce qu'il n'a pas pu dire pendant des années, ce qu'il a refoulé dans un coin de son esprit. Il interpelle les politiques, l'église... La guerre, la mort, sa mort à lui, imprègnent toutes ses paroles. Les mots viennent en désordre, les phrases s'enchevêtrent, interminables, décousues, débitée d'un traite, sans points, sans virgule, scandées par la colère. Qu'on le montre au public, qu'on l'exhibe partout... *«ce serait une grande réussite de montrer au public toute la guerre résumée dans le tronc d'un homme»*... Il s'attarde longuement sur cette exhibition.

Son état d'excitation cesse. Il attend.

La réponse est négative.

Johnny va sombrer dans la folie... *«Il eut une vision où il prenait la figure d'un nouveau Christ...»*

Livre mythique, violemment antimilitariste, le roman, selon son auteur, n'a jamais été censuré même pendant les combats de la Seconde Guerre mondiale. Il tient pourtant à préciser : *«Mais à supposer cependant que le livre ait été interdit et que j'en aie eu connaissance, je ne crois pas que j'aurais protesté avec beaucoup d'énergie. Il y a des moments où certains droits privés doivent s'effacer devant les exigences du public. Je sais que c'est une idée dangereuse...»*.

Les mouvements pacifistes en firent une œuvre majeure. Il n'a pas cessé d'être lu, même pendant la guerre du Vietnam. Un film en a été tiré en 1972.

Dans un addendum de 1970, en pleine guerre du Vietnam, il écrit : *«Si les morts ne représentent rien pour nous, sauf pendant le week-end du Memorial Day, où les autoroutes sont embouteillées par les amateurs de surf, les nageurs, les skieurs, les campeurs, les chasseurs, les joueurs de football et les buveurs de bière, que dire de nos 300 000 blessés ? Sait-on où ils se trouvent ? Ce qu'ils ressentent ? Combien ils ont perdu au total de bras, de jambes, d'oreilles, de nez, de visages, de pénis ?...»* Ces blessés comme Johnny, qui continuent à vivre ou à survivre, qui sont toujours là avec les terribles marques de la guerre, qu'on oublie. On peut citer deux ouvrages, en France, qui en parlent. *La chambre des officiers*, de Marc Dugain, paru en 1998, et *Au revoir là-haut*, de Pierre Lemaître, paru plus récemment, en 2013.



La médecine et la guerre 14/18

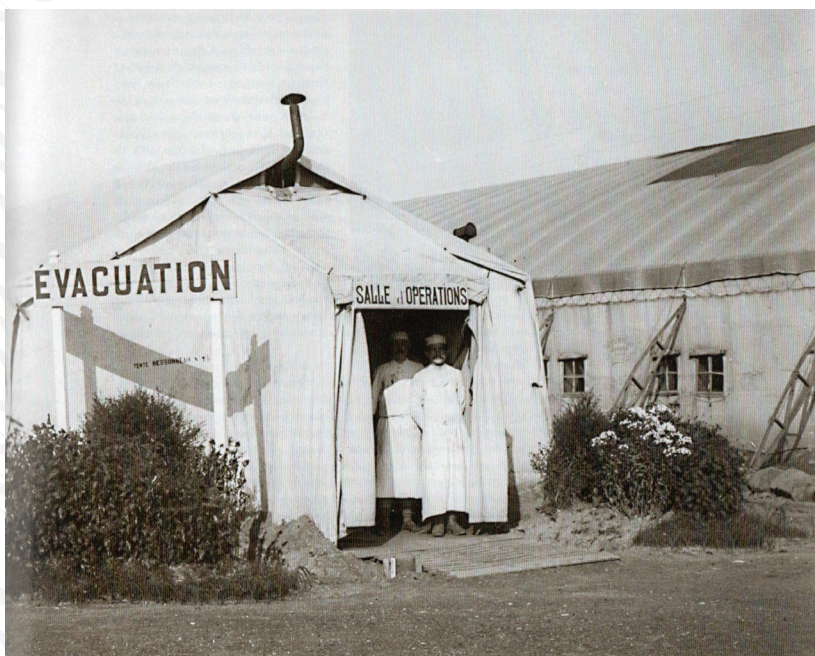
par Michel GUIOT



doc.1 Poste de secours
installé dans une creute

En cette période de commémoration du centenaire de la guerre 14/18, dite « Grande Guerre », beaucoup d'entre nous et aussi les plus jeunes ont été en contact comme jamais avec l'horreur d'une guerre, à travers les expositions, les conférences, les films, les émissions télévisuelles, la littérature (celle de l'époque et celle d'aujourd'hui), les témoignages par les écrits, les chansons des Poilus, des combattants (Américains, Allemands, etc.).

Toutes ces manifestations nous montrent avec une acuité souvent insupportable, la sauvagerie bête et méchante, inutile sinon pour détruire de part et d'autre toute une génération, ce conflit que Brassens avait comparé à tous ceux de l'histoire de l'humanité, en disant de façon grinçante « *Moi, mon colon, celle que je préfère, c'est la guerre de 14/18* ».



doc.2 Tente d'évacuation type Bessonneau.

Mais il est un service de l'armée qui s'est retrouvé confronté à une situation inattendue, non préparée, ahurissante, c'est le service de santé des armées. Personne en 1914 n'avait imaginé la situation quantitative (plusieurs dizaine de milliers) et qualitative (nature des traumatismes, des plus légers aux agonisants) subie par les soldats français dès août 1914.

Au contraire, l'état-major pensait qu'un pansement dans chaque barda suffirait à chaque soldat pour s'auto soigner et gagner ensuite les postes de secours de l'arrière. C'était ignorer les « shrapnells », les balles explosives qui dilacéraient, arrachaient (mains, membres, etc.), créant ainsi des blessures jamais connues jusqu'alors et rendant impossible l'évacuation des blessés

sans l'intervention au plus près du Service de Santé.

En quelques semaines, le Service de Santé s'est structuré civilement (Sous-secrétaire d'État), et militairement (nomination de Médecins Inspecteurs Généraux) pour créer le Service de l'Avant, au plus près des combats, le Service de l'Évacuation, et le Service de l'Arrière (accueil des blessés transportés dans les structures hospitalières françaises de tout le territoire). (docs.1, 2 et 3)

Le cadre ainsi défini, mon propos s'attache à montrer, face à cette situation extravagante, les progrès que la médecine (au sens large) a fait en de nombreuses semaines pendant la période de 1914 à 1918. Il peut paraître incongru de parler de progrès au cours d'un moment aussi horrible, mais les circonstances font qu'il s'agit d'un constat indéniable.

Que ce soit dans la prise en charge immédiate (les urgences dirions-nous aujourd'hui), l'asepsie, le conditionnement du transport souvent sous la mitraille, l'accueil dans les ambulances (hôpitaux de campagne), situées à l'arrière le plus proche, ou en chirurgie osseuse, viscérale, crânienne, en pathologie infectieuse, en pathologie chimique (les gaz), en psychiatrie, en hygiène générale, en ravitaillement sanitaire, le travail des professionnels de santé a été immense.

Cette mobilisation massive des acteurs de santé (médecins, chirurgiens, infirmières, pharmaciens, dentistes, brancardiers, aides-soignants, etc.) a été certes éprouvante, mais aussi génératrice de réflexions actant au fur et à mesure du conflit des progrès considérables essentiellement à partir du printemps 1915. Il a fallu un an pour structurer plus efficacement le Service de Santé.

LA PREMIÈRE RÉFLEXION PORTE SUR

«LA PLAIE DE GUERRE»

(docs.4, 5 et 6)

La conception initiale de la plaie de guerre n'avait pas intégré les leçons des conflits les plus récents (guerre russo-japonaise de 1904/1905 et guerre des Balkans de 1912-1913).

La gravité des plaies d'un « nouveau genre » dues au développement de l'artillerie, avait été constatée mais sans influencer sur l'organisation du Service de Santé (Médecin inspecteur général Delorme, 1847-1929).

On restait sur le simple pansement (emballer) et le transport à l'arrière du blessé. L'aspect bactériologique était négligé et donc la gangrène très présente.

Devant le nombre de blessés et la gravité des blessures (délabrement, dilacération, éclatement, etc.) une nouvelle attitude a été rapidement nécessaire, notamment pour éviter au mieux la surinfection microbienne et le risque de mortification et de gangrène. Le nettoyage, le parage des plaies, la désinfection, le changement fréquent des pansements sont devenus rapidement la règle.



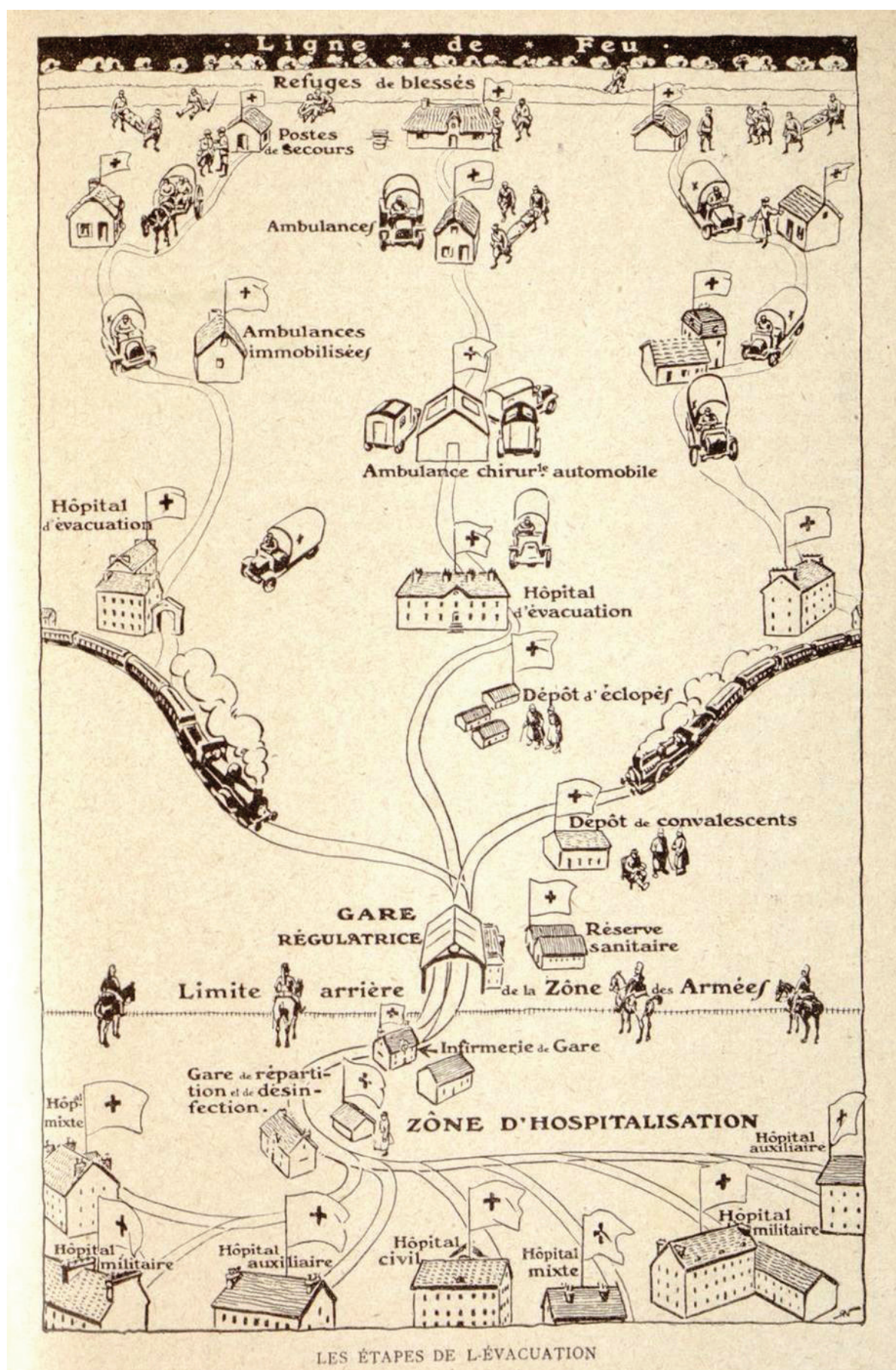
doc.4 Le général Edmond Delorme
1847-1929



doc.5 Le chirurgien Alexis Carrel
1873-1944



doc.6 Médecins au front. Le Dr. Pierre Duval est le 4^e en partant de la gauche.



doc.3 Les étapes de l'évacuation dans «Lecture pour tous» du 15 juin 1916.
Archives départementales du Pas-de-Calais.

Ceci dans un premier temps au plus près de la zone des combats (l'infection survient entre 6h et 12h), puis à l'arrière, dans les ambulances (hôpitaux de campagne) où sont installées des équipes médico-chirurgicales.

D'abord évacuer de la plaie les corps étrangers (projectiles, cailloux, bois, cuir, terre, vêtements, etc.) puis parage chirurgical (excision des tissus contrits sur tout le chemin du projectile) puis désinfection à la teinture d'iode et pansement à renouveler souvent la première semaine.

Trois chirurgiens ont été importants dans l'élaboration du schéma de soins : Alexis Carrel, Pierre Duval et Henri Gaudier. Ce dernier ayant même été déclaré « bienfaiteur de l'humanité ». Il faut également citer le professeur Aimé Hamant (chirurgien de Nancy) qui a mis en œuvre dès la bataille de Lorraine et ensuite sur celle de la Somme, ces techniques de soins sur les blessures des membres.

L'évaluation favorable des plaies, sans infection après parage, vers le bourgeonnement cicatrisant, a incité les chirurgiens à pratiquer en second temps la suture primitive.

L'antisepsie portait ses fruits, l'asepsie prévenait des récidives (lavage des mains, du matériel, pansements propres, etc.).

Pour le lavage des plaies, on utilisait l'alcool iodé, ou le Dakin, selon les recommandations de la méthode d'Alexis Carrel, et ceci

malgré les réticences de certains ténors de faculté, qui prétendaient que le « traitement des plaies suppurantes au moyen d'antiseptique était illusoire », voire dangereux (Delbert).

Heureusement, Dakin, pharmacien, aidé de Daufresne et de Mme Carrel, mettent au point une solution germicide avec peu d'irritation et de toxicité sur les tissus et avec une bonne solubilité et une excellente capacité de pénétration. C'est un grand progrès pour la désinfection des plaies, encore aujourd'hui, 100 ans après.

Les bacilles anaérobies, responsables de la gangrène gazeuse, étaient très présents dans la terre et les débris de vêtements imprégnés de terre, surtout au niveau des membres inférieurs dans les masses musculaires délabrées.

La gangrène fut très importante la première année du conflit, avant que les conditions antiseptiques, parage et lavage des plaies, soient généralisées vers la mi-1915.

Cette gangrène a été responsable de nombreuses amputations et de nombreux décès.

Parmi les germes virulents, on trouve le bacille tétanique, d'autant plus important qu'il se trouve en grand nombre dans les déjections des chevaux. La nocivité de ce bacille a été maîtrisée par la vaccination systématique de tous les blessés dès la fin de 1915, grâce au sérum fourni par l'Institut Pasteur (près de 20 millions de doses de 1915 à 1918).

Les blessures des membres sont les plus fréquentes (67,4 % du total : 31,6 % pour les membres supérieurs, 35,8 % pour les membres inférieurs).

Ces blessures sont toujours graves, avec fractures complexes vite infectées, engageant souvent un pronostic vital ou laissant une impotence fonctionnelle importante (40 000 mutilés des membres après la guerre).

Des services d'orthopédie à l'arrière se mettent en place à Paris et à Berck notamment.

Les plaies ostéoarticulaires ont le plus souvent été prises en charge à l'arrière, après désinfection, parage et immobilisation initiale.

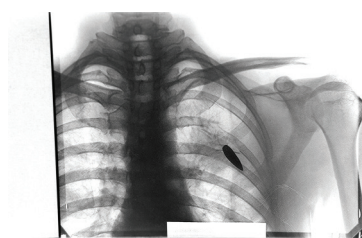
D'importants progrès de prothèses, d'attelles ont été réalisés au cours du conflit (attelle de Pouliquen, appareil à cadre de Dalquier, fixateurs de Judet, plaques et vis d'ostéosynthèse, etc.).

LA RADIOLOGIE

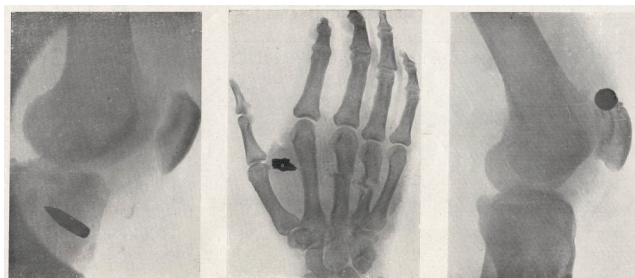
(docs.7, 8, 9 et 10)

Ces appareils, mis en place sous l'impulsion et avec l'engagement de Marie Curie, ont servi en chirurgie orthopédique pour localiser les projectiles et les fragments métalliques et optimiser leur extraction.

De nombreuses méthodes de repérage ont été proposées (plus de 30 %). C'est donc qu'elles n'étaient pas exceptionnelles. De plus, les radiations ont provoqué



doc.7 Radiographie montrant une balle ayant brisé une côte



doc.8 Diverses radiographies de blessures par balles ou éclat d'obus

des radiodermites, des radionécroses et des cancers induits. Ces appareils étaient le plus souvent utilisés en radioscopie pour guider le chirurgien, d'où leur dangerosité.

LES PLAIES THORACIQUES

Elles représentent environ 8% des blessés graves. Elles pouvaient être parfois thoraco-abdominales. Provoquées souvent par balle, mais

surtout éclats d'obus pouvant atteindre les poumons, le médiastin, avec fracture de côtes et du sternum, elles étaient léthales dans 20% des cas, par pneumothorax associés et/ou hémorragie interne. Le cas particulier du Blast-syndrome : il s'agit de soldats retrouvés morts dans leur position, sans blessure extérieure apparente. Deux hypothèses : intoxication suraiguë par l'oxyde de carbone lors d'une explosion en milieu clos ou rupture pulmonaire avec lésions

viscérales importantes, appelée « vent du boulet ». Conséquences cliniques de l'onde de souffle propagée à partir d'une explosion.

LES PLAIES CRANO-CÉRÉBRALES ET MÉDULLAIRES

Ces plaies et traumatismes crâniens, représentent 20% des morts au combat, elles sont donc fréquentes et graves. Cette fréquence a diminué après la généralisation de la cervelière et surtout du casque Adrian. (doc.11)

Ces blessures entraînaient des souffrances insupportables. « *Il n'y a rien de plus offensant pour l'âme, ni de plus douloureux, que d'entendre délirer et souffrir des hommes blessés du cerveau* » (Georges Duhamel « *Les sept dernières plaies* » Éd. Mercure de France. 1928).

Les complications sont plus ou moins tardives, selon la localisation des structures touchées avec des conséquences motrices, sensitives, sensorielles, etc, dues à l'œdème post-traumatique ou post-lésionnel, soit aux complications infectieuses : méningites, abcès, épidurites. (docs.12 et 13)

L'intervention comportait : abord de la plaie, incision en forme de croix, recherche de lésions osseuses, évacuation des esquilles, extraction du projectile et évacuation des hématomes cérébraux puis lavage et drainage.



docs.9 et 10 Voiture radiologique Massiot
gallica.bnf.fr / Bibliothèque Nationale de France



doc.11 Le casque Adrian fut adopté
à partir de septembre 1915.
20 millions seront produits

Bien sûr, plusieurs méthodes chirurgicales furent proposées :

a) La méthode française qui consistait à préparer le blessé pour une évacuation vers l'arrière dans des unités spécialisées (Grégoire, Monda, Leriche)

b) La méthode américaine (Cushing) préconisait une intervention précoce, donc à l'Avant, censée réduire la mortalité.

En fait, la mortalité était plus importante à l'Avant car on opérerait des cas plus graves qui de toute façon ne seraient pas arrivés vivants à l'Arrière, d'où le biais statistique.

LA CHIRURGIE MAXILLO-FACIALE

Près de 500 000 blessés du visage pendant le conflit. Ce sont eux que l'on appelle communément « les gueules cassées ».

Ces blessures touchaient : « *ces appareils délicats qui permettent à l'homme de manger, de respirer, de sentir des odeurs, de voir et d'entendre et qui permettent aussi de paraître au milieu de ses semblables, sans leur inspirer étonnement et répulsion* » (Georges Duhamel).

Des services spécialisés sont rapidement créés pour ces blessés : à Paris au Val-de-Grâce, à Lyon et Bordeaux dès septembre 1914. Il y en aura 17 en 1918.

Des services sont aussi mis en place à l'Avant, à Bar le Duc, Verdun et surtout Amiens. (doc.14)



doc.13 Georges Duhamel fut médecin aide-major et un grand écrivain, prix Goncourt en 1918.



doc.12 Georges Duhamel en compagnie du Dr Vallée à Verdun en 1916



doc.14 Camion technique de stomatologie n°2.

Il fut offert par Mrs Kathleen Woodrow du Comité londonien de la Croix-Rouge



doc.15 Gueules cassées. Ce nom est dû au colonel Picot qui fut le premier Président de l'Union des blessés de la Face et de la Tête

Au Val-de-Grâce, le Professeur Hyppolite Morestin (1869-1919) est l'initiateur des greffes réparatrices, avec un certain succès (transplants cartilagineux).

Ces blessés étaient plutôt des urgences fonctionnelles que vitales. On réparait les pertes de substances tégumentaires et, au fur et à mesure des années, on tentait de reconstituer au mieux le visage qui est « un *passport social* » (Prévert).

Là aussi, les prothèses maxillo-faciales ont permis, dans une certaine mesure, de restaurer les fonctions détruites et réparer le préjudice esthétique.

Concernant les blessés oculaires, le pronostic fonctionnel de l'œil, voire des deux, était souvent en jeu. Aussi, était-il obligatoire d'évacuer ces blessés vers un centre spécialisé après nettoyage à l'eau stérile et mise en place d'un pansement occlusif aseptique. (doc.15)

LA RÉADAPTATION FONCTIONNELLE ET LA RÉÉDUCATION

Cette discipline a fait des progrès spectaculaires pendant ce conflit, d'autant plus que les chirurgiens, dès octobre 1914, ont compris l'intérêt de ces techniques plutôt que l'immobilisation plâtrée systématique. (docs.16 et 17)

C'est pourquoi, ces centres de rééducation furent installés près des centres d'orthopédie, soit jumelés avec eux.

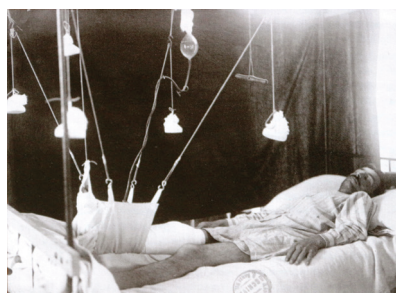
On utilise des appareils provisoires permettant la marche, l'évacuation, le lever précoce, la rééducation. Il s'agit d'attelles, d'attelles-gouttières dont certaines permettent l'extension, la contre-extension à l'aide de ressorts à des tiges métalliques, aussi bien pour les membres

supérieurs que pour les membres inférieurs et même les doigts (Dr.Robin).

Des appareils provisoires sont prévus également pour les amputations des cuisses, en attendant la prothèse définitive. On appelle cette phase : « l'aide technique ».



doc.16 *Attelle métallique interchangeable pour le traitement des fractures de l'humérus en place*



doc.17 *Suspension et extension de la jambe traitée par irrigation continue au Dakin*



doc.18 *Andre Castex.*

Il mit en place la rééducation des sourds de guerre.

Petite remarque : un chirurgien de Nancy, Gaston Michel, a présenté devant la Société de Médecine de Nancy, une canne-soutien, mise au point par un ingénieur, M. Schlick, lui-même atteint de multiples traumatismes, voulant diminuer ainsi son incapacité de travail. Cette canne, de prix modique, devait être vendue au profit des blessés, et on peut s'étonner que cette canne, d'origine française, soit aujourd'hui connue comme canne anglaise ou canadienne !

Différentes techniques sont développées comme le massage manuel ou mécanique, la mobilisation des articulations et des muscles pour éviter l'ankylose et l'atrophie, la gymnastique sous surveillance, la mécanothérapie.

Certains appareils de fortunes étaient utilisés, en particulier, la traction, à l'aide d'une double poulie. Pour les mains, on utilisait des mouvements de modelage.

Cette rééducation fonctionnelle est complétée par le travail, et c'est la naissance de l'ergothérapie. De nombreux centres de rééducation fonctionnelles des estropiés et mutilés de guerre sont mis en place, notamment à Lyon. On utilise des chiromètres, dynamographes, arthrodynamomètres, ergographes divers adaptés à différents corps de métiers.

Apparaissent également la physiothérapie (thermo et photothérapie), l'héliothérapie, l'hydrothérapie chaude par bains ou douches.

Certains centres spéciaux sont développés pour les blessés crâniens avec séquelles et aphasie.

La rééducation pour sourds de guerre est mise en place par André Castex (1851-1942) et l'éducation des aveugles de guerre par Paul Chatin sous le parrainage du Général Maunoury.

(doc.18)

LES PROTHÈSES

Depuis Ambroise Paré au XVI^e siècle, les chirurgiens ont mis en place des prothèses souvent pour les combattants mutilés. Le problème s'est posé à grande échelle dès le début de la Grande Guerre. Dès 1916, chaque région militaire avait un atelier de fabrication. L'organisme de référence fut l'Institut National des Invalides. André Maginot, lui-même mutilé de guerre, fut, en 1920, le ministre des pensions, des primes et allocations de guerre et responsable de l'appareillage des mutilés. (doc.19 et 20)

L'ÉVOLUTION GÉNÉRALE DU TRAITEMENT CHIRURGICAL

Paul Abram, auteur du livre « Médecins et militaires. La guerre du Service de Santé » publié en 1920, décrit cette évolution dans le temps en écrivant : « Le Service de santé fut placé sous contrôle de l'opinion et à la différence des armes, au

début des hostilités, il fut singulièrement au-dessous de sa tâche : conception préétablie ne cadrant pas avec les événements, cadres actifs et du complémentaire non préparés, et ne sachant pas immédiatement s'adapter. Parti avec une doctrine médicale erronée, avec une organisation notoirement déficiente, avec un personnel ignorant tout de la mission à lui confier, il est arrivé à acquérir une certitude professionnelle et une plénitude de rendement vraiment remarquable en quelques mois de fonctionnement. »

Le même Paul Abram écrit à la fin de la guerre : « Un blessé ayant reçu un éclat d'obus dans le genou avait de fortes chances, en 1914, de mourir de gangrène à Bordeaux ou à Nice ; en 1915, on lui eut coupé la cuisse dans une ambulance de l'Avant et s'en fut tiré à ce prix ; en 1916, on lui réséquait son articulation et eut sans doute en ankylose avec sa jambe raide à jamais ; enfin, en 1918, on lui conservait sa jambe et sa cuisse et l'intégrité presque absolue de la flexion de celle-ci sur celle-là. »

La chirurgie orthopédique réparatrice était née. (doc.21)



doc.19 Étude de prothèse pour la réadaptation professionnelle

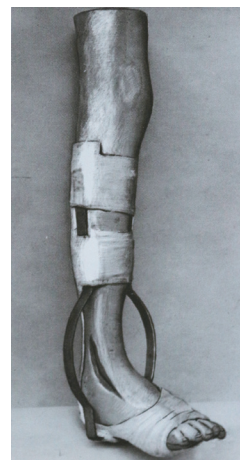
LES MALADIES INFECTIEUSES ET PARASITAIRES

Deux problèmes majeurs au début de la guerre, la gangrène gazeuse secondaire aux blessures et l'apparition de nombreux cas de fièvres typhoïdes, dues à l'eau souillée, au péril fécal et aux mauvaises conditions d'hygiène.

De l'été 1914 jusqu'en août 1915, certains hôpitaux ont été spécialisés pour traiter les malades atteints par le bacille d'Eberth (fièvre typhoïde). La généralisation de la vaccination TAB a permis, dès l'été 1915, d'enrayer cette épidémie, couplée aux recommandations



doc.21 Attelle provisoire du membre supérieur



doc.20 Appareil à 2 anses pour résection des articulations de la jambe

d'hygiène, notamment chez les cuisiniers. Dans les cinq premiers mois de la guerre il y eut 45 450 cas avec 8170 décès. Le médecin général inspecteur Hyacinthe Vincent a été, selon le maréchal Foch déclaré comme l'artisan de la « *Victoire Médicale de la Marne* ». Il fut cité à l'ordre de la Nation en 1945 par le général De Gaulle.

La seconde épidémie importante de la guerre fut la grippe espagnole, au printemps 1918. Nommée ainsi car l'Espagne était neutre, la presse en parlait beaucoup d'autant que la famille royale était touchée. En France, la censure interdisait les informations pour préserver le moral des troupes.

D'abord bénigne au printemps 1918, elle devint mortelle à partir de septembre, touchant surtout les adultes jeunes (20/40 ans), paradoxalement. L'épidémie fut favorisée par la reprise, à ce moment, de la guerre de mouvements, favorisant la contamination.

30 200 soldats et 250 000 civils en sont morts en France. Parmi eux, Guillaume Apollinaire, qui s'éteint le 9 novembre 1918, deux jours avant l'Armistice à l'âge de 38 ans. (doc.22)

C'est une pandémie mondiale (25 à 40 millions de morts), plus que la guerre. Il y aura aux USA 400 000 morts et 1 500 000 en Inde.

Le paludisme à l'Armée d'Orient fut un problème important (100 000 touchés et près de 10 000 morts), surtout en Grèce (Salonique) et en Macédoine.

La tuberculose a également frappé, surtout chez les gazés. De nombreux centres spécialisés ont été ouverts (Dampierre, Jonchery, etc). On estime le nombre de décès par tuberculose à près de 40 000 dans les armées françaises.

Vingt hôpitaux furent financés par la Croix-Rouge Américaine et la Fondation Rockefeller.



doc.22 Guillaume Apollinaire sera blessé le 17 mars 1916 à la tempe par un éclat d'obus et trépané le 10 mai 1916

À noter la création d'un Comité Central d'Assistance aux malades tuberculeux par Léon Bourgeois (un Marnais), prix Nobel de la Paix en 1920.

Certaines maladies ont été découvertes pendant la guerre, notamment au début, d'où leurs noms : la Néphrite des tranchées due à un streptocoque, la Fièvre des tranchées est une Rickettsiose (maladie bactérienne transmise par la pique des tiques), le Pied de tranchées, ou gelure des pieds, froidure des pieds, ou pied de stase. La première description en a été faite par Dominique Larrey à la bataille d'Eylau en 1807, mais ce type de pathologie laissait les médecins démunis en 1914, plus de cent ans après. Étaient-ils des malades ou des blessés ?

En 1915, les professeurs Victor Raymond (Val de Grâce) et Jacques Parisot (Nancy) décrivent le « pied de tranchées » comme une névrite périphérique provoquée par une infection localisée. En 1916, Paul Sainton précise qu'il s'agit de troubles sensitifs, moteurs,

vasculaires et trophiques, favorisés par le froid et l'humidité.

Mais la description littéraire et vécue de Maurice Genevoix, sous lieutenant combattant aux Épargnes en janvier 1915 est remarquable : « *Mes molletières déroulées roulent sur le parquet ; ma capote s'affaisse près d'elles. L'un après l'autre, mottes lourdes, mes souliers tombent... Tout cela fait un tas de boue qui fume à la chaleur du fourneau. Mes chaussettes fument au dossier d'une chaise, et sur la chaise, fument mes deux pieds nus. Mes pieds sont bleus, de ce bleu qu'on voit aux nuages de l'été, les soirs d'orage. Ils deviennent verts comme une chair de noyé. Ils deviennent rouges comme des paquets de viande saignante. Je regarde mes pieds changer de couleur, en buvant un café tiède au goût de caramel trop cuit... Mes pieds cramoisis fourmillent de démangeaisons brûlantes. Engelures énormes, ils commencent à bouillir ; à présent j'ai des jambes, mais je n'ose plus y toucher... Quelle heure est-il ? Vais-je dormir ? Mon dieu que mes pieds font mal ! »*

De nombreux soldats ont payé un lourd tribut à cette pathologie (environ 200 000 hommes sur le front occidental), surtout dans les zones de montagne.

Paul Sainton a décrit dix stades de gravité des lésions, les pires aboutissants le plus souvent à l'amputation.

La médecine, totalement dépourvue au début, a été assez pauvre en proposition de traitement. Il s'agissait surtout de traitement symptomatique pour atténuer les douleurs et la prévention des surinfections (élévation des jambes, friction à l'huile camphrée ou goménolée, bains de vapeur, héliothérapie, excision des phlyctènes).

La Main de tranchées est également une pathologie de l'humidité

et du froid, favorisée par la tenue prolongée du fusil, notamment dans la neige.

La symptomatologie est superposable à celle du pied : douleurs vives accentuées la nuit, par crises, et troubles trophiques, vasculaires et neurologiques (mains en griffe) pouvant atteindre les articulations métacarpo-phalangiennes.

Le rhumatisme des tranchées est une douleur articulaire du au séjour prolongé dans les tranchées, en particulier par temps humide et pluvieux.

L'héméralopie des tranchées est une baisse anormale de la vision crépusculaire, surtout chez les myopes, favorisée par la fatigue et les troubles gastro-intestinaux.

Cette pathologie était utilisée par les simulateurs car difficile de faire la part des choses avec les moyens de l'époque.

LA PSYCHIATRIE DE GUERRE

Cette spécialité médicale est confrontée, en temps de guerre, à des situations très particulières. Notamment, pendant le conflit 14/18, la variété des pathologies et leur nombre très important, ont mis les médecins devant des situations très complexes, pour la plupart inconnues jusqu'alors. On les regroupe volontiers, dès 1915, sous les vocables de « psychoses et névroses de guerre », associant états variés d'anxiété, de neurasthénie, d'hystérie avant de parler avec le professeur Babinski de pithiatisme. Sans parler des situations de simulation, qu'il fallait savoir identifier.

Je vais vous énumérer les principaux symptômes décrits, en citant quelques exemples, sans trop entrer dans les détails.

La fatigue de guerre, le cafard

C'est la fatigue du combat, la fatigue nerveuse où s'additionnent la tension avant l'attaque, les veilles, les gardes, les alertes, les bombardements, les marches dans la boue des tranchées, le port du masque, le poids du « barda », le manque de sommeil, et l'environnement fait de boue, de rats et surtout de cadavres.

Le cafard est l'obscurcissement de la foi en notre chance, la perte momentanée de l'espoir d'en réchapper, souvent exorcisé par la plaisanterie.

L'épuisement, la confusion

Le combat prolongé, répété, crée un état d'épuisement consécutif aux chocs traumatiques et émotionnels frappant des organismes plus ou moins affaiblis moralement et physiquement. Cela n'épargne ni le commandement, ni le corps médical.

L'émotionné du combat

(docs.23 et 24)

Il arrive seul au poste de secours, il cherche à fuir, l'œil hagard, le nez pincé, le visage pâle, l'air effaré. Il se blottit dans le fond du poste, se recroqueville et ne bouge plus. Il a l'air absent. Le lendemain il dira

qu'il a perdu connaissance et ne se souvient de rien.

Les commotions et contusions

Associés à l'émotion, ces trois états correspondent à un ébranlement, un véritable traumatisme ou à une réaction anxieuse du à une explosion proche.

Le commotionné est inerte, le contusionné est agité physiquement et mentalement, ses réponses sont décousues et désordonnées, voire désorientées et délirantes. La désorientation temporo-spatiale est importante, l'amnésie constante est totale.

L'hypnose des batailles

Elle est décrite par Milian en janvier 1915. Le sujet est étendu sur le dos, immobile, les yeux fermés,



doc.23 Soldat atteint de troubles moteurs



doc.24 Salle de fractures en extension, hôpital de Zuydcoote, 1917

fixes, sans battement des paupières. Il ne répond à aucune sollicitation extérieure. Le cœur et la respiration sont normaux ainsi que les réflexes. La guérison est de règle en quelques jours, au plus quelques semaines.

L'hystéro-traumatisme

Ce sont des troubles de nature hystérique dus à la suggestion. Ils sont d'une très grande diversité. On peut tout voir ; troubles moteurs (paralysie, boiterie, mouvements anormaux, contractures), mais aussi sensitifs (anesthésie, analgésie) ou sensoriels (bégaiements, mutité, surdité, cécité).

On trouve aussi des troubles cardiaques, abdominaux, des formes convulsives.

Tous ces troubles peuvent apparaître dès le traumatisme ou après un temps de latence créant ainsi le concept du stress post-traumatique décrit pour la première fois par Paul Voivenel (1880-1975) et intitulé : « peur morbide acquise ».

Les centres neuropsychiatriques

Une circulaire du 9 octobre 1914, organise les services neurologiques spécialisés à Bordeaux, Paris, Lyon, Nancy, Lille, Toulouse, Montpellier et Alger. L'organisation des soins psychiatriques s'est très nettement améliorée dès 1915 et surtout en 1916, après de multiples réunions au plus haut niveau des spécialistes afin de consolider et vérifier les diagnostics pour écarter les simulateurs et les remettre au combat.

Mais à la complexité des cas s'ajoutaient les débats contradictoires entre médecins, entre politiques et entre les deux, ce qui montre le dénuement face à ces pathologies, notamment sur les traitements.

Cette période a surtout été celle de la description de multiples pathologies psychiatriques et neuropsychiatriques et a donc contribué à la structuration nosologique de la psychiatrie moderne.

Quant aux traitements, ils étaient souvent agressifs (décharges électriques ou torpillage), plutôt punitifs que curatifs et souvent peu efficaces (isolement, hydrothérapie froide). On a utilisé également la suggestion hypnotique (Podiapolsky en 1917).

CONCLUSION

Les périodes de guerre sont souvent depuis Napoléon, des moments où la médecine est confrontée à des situations exceptionnelles, par la nature des lésions et par la quantité des blessés. Ce fut particulièrement le cas pendant le conflit 14-18 où le Service de Santé s'est retrouvé démuni au début, par méconnaissance et inorganisation. Il a fallu au moins un an (fin 1915) pour qu'il soit efficient. De nombreux domaines, ont fait en quatre ans, des progrès considérables.

Bien sûr, on ne peut pas retenir que les guerres soient nécessaires pour accélérer les progrès médicaux, même si ce fut souvent le cas jusqu'en 1918.

Heureusement, les progrès réalisés ce dernier siècle sont liés au travail des laboratoires et des chercheurs, aux médecins et aux physico-chimistes et même si cela est souvent conditionné par d'importants enjeux économiques, c'est tout de même, beaucoup plus satisfaisant pour l'esprit.

Fasse qu'il en soit toujours ainsi !



Alignement d'ambulances Ford T de l'AAFS prêtes à porter secours aux blessés des champs de batailles. doc. Luc Dassens



Photographie officielle montrant l'efficacité du service d'évacuation de l'AAFS à Westouter au sud-ouest d'Ypres en mai 1918. doc. Luc Dassens



La Guerre dans la fiction

LA GUERRE DANS LA FICTION

Littérature jeunesse

par Alain CHIRON

Philippe Barbeau et Christian Couty,
Un frère d'Amérique: 1917-1919. Nathan, 2008. 119 pages.

Jean-Michel Derex et Clément Masson,
La véritable histoire de Rintintin: de Verdun à Hollywood. Pierre de Taillac, 2017. 36 pages.

Nous nous intéresserons d'abord au roman *Un frère d'Amérique*. Cet ouvrage de fiction pour la jeunesse permet de bien situer l'attitude et l'apport des USA pour la période de toute la Première Guerre mondiale (dans une fiction et les pages documentaires). En effet dans le village du jeune héros Jules (apprenti boulanger, orphelin de père dès avant 1910) s'installe un camp pour accueillir des soldats américains en partance pour le front. Ainsi la mémoire de l'utilisation de ce lieu, au bord de la voie ferrée Tours-Vierzon et situé précisément sur les communes de Gièvres et Pruniers (tout près de Romorantin dans le sud du Loir-et-Cher), est-elle valorisée. Les baraquements servaient à loger les soldats qui venaient là pour subir un entraînement mais ils étaient utilisés également comme lieu de stockage. Il y avait là des ateliers de montage des avions Liberty et ceux-ci étaient ensuite testés par des pilotes américains. L'aviation française prit possession, après-guerre, du terrain de Pruniers, qui devint la base aérienne EAA 602.

Le livre démarre d'ailleurs en août 1914 avec l'arrivée des premiers Sammies (appelés ainsi par référence à l'oncle Sam). Un jeune infirmier américain, John, noue des relations privilégiées avec Jules et Anne une jeune villageoise, de l'un il se fera un ami et de l'autre une épouse. Le récit montre que la jeune femme est un enjeu entre John et Jules. Le nombre de mariages franco-américains fut d'ailleurs d'une bonne vingtaine sur la commune de Gièvres et il y en eût également dans des villages voisins. Outre cette dimension franco-américaine, *Un frère d'Amérique: 1917-1919* permet de voir comment s'organise la vie villageoise en l'absence des hommes les plus forts (partis au front) et sous quelle forme est approché l'univers de la guerre et de ses conséquences (le héros doit faire face à l'annonce de la mort de son frère aîné). Ce livre convient tout-à-fait à un lectorat de 9 à douze ans.

Par ailleurs on a à sa disposition, pour des enfants de six à neuf ans un album sur le chien le plus célèbre du cinéma, à savoir Rintintin. Ce dernier est né en

France et son nom est fortement lié au contexte de la Première Guerre mondiale. En effet vers la fin du conflit apparaissent des porte-bonheurs en laine, représentant un couple de petites poupées; ils sont nommés Nénette et Rintintin dont le nom de baptême est à attribuer au dessinateur Poulbot.

Notre animal héros a vu le jour en Lorraine à Flirey au sud-est de Verdun alors que le village, occupé par les armées allemandes depuis l'été 1914, va être repris par les soldats américains. Un caporal de l'aviation militaire des USA, Lee Duncan, découvre le 15 septembre 1918 une femelle berger allemand et ses cinq chiots. Notre soldat adopte deux petits chiens qu'il baptise Nénette et Rintintin et veut les ramener aux USA après la fin du conflit. Nénette meurt durant la traversée de l'Atlantique.

Rintintin joue dans divers films dont une série de trente westerns où il est présenté comme un chien très intelligent qui apporte des secours à la cavalerie américaine. Il meurt en 1932, mais deux de ses descendants, dans une série de télévision des années 1950, joueront son rôle. Cette dernière sera rediffusée dans les années 1970 et une nouvelle série franco-canadienne, autour du même héros, est diffusée en 1988 sur M6.

Cet album propose une illustration qui couvre soit une double-page avec un texte d'une cinquantaine de mots, soit la page de droite et dans ce cas le texte sur la page de gauche a une moyenne de soixante-dix mots. Le style graphique renvoie plutôt à celui d'un dessin animé à connotation assez réaliste. De riches pages documentaires évoquent non seulement la véritable histoire de Rintintin et ses descendants, les animaux venus de l'Amérique du nord pour être utilisés par les armées alliées durant la Première Guerre mondiale (on parle donc aussi des chiens de traîneaux originaires de l'Alaska), mais aussi les poupées en laine Nénette et Rintintin. Une double-page montre comment réaliser ces dernières figurines en dix étapes.

Notons que *La dernière course* de Pascal Vatinel, paru en 2012 chez Actes sud junior, montre des chiens de traîneau recrutés en Alaska afin en particulier de pouvoir aider à la liaison entre les tranchées et la zone des armées durant la période de novembre à avril dans les Vosges. Toutefois l'héroïne est canadienne et les autres personnages principaux sont québécois ou français. Les survivants de ces chiens sont restés dans les Vosges et ont donc des descendants dans l'est de la France.



La Guerre dans la fiction

LA GUERRE DANS LA FICTION

Les Plumes de fer

par Alain CHIRON

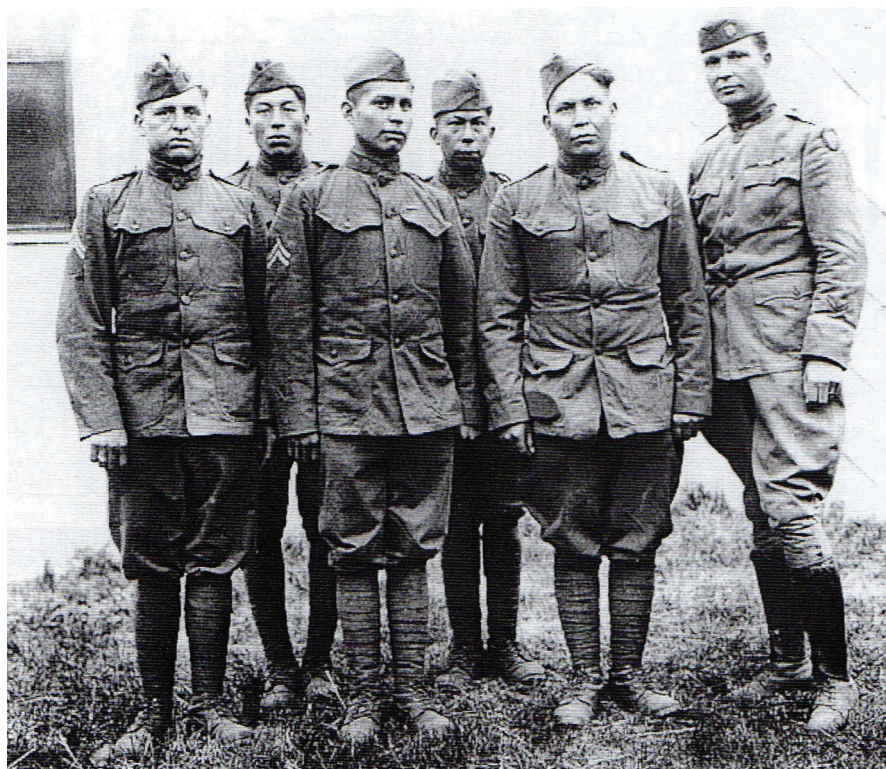
Ordas et Mounier, *L'Ambulance 13*,
5. *Les Plumes de fer*. Grand angle, 2014. 56 pages.

En fait huit pages de cet ouvrage sont consacrées à une documentation sur les véhicules sanitaires militaires de l'armée française durant la Première Guerre mondiale. On attaque ici en fait le tome 5, nous n'allons pas résumer ici les quatre tomes précédents mais nous pouvons dire que voilà un ensemble d'albums autour de la Première Guerre mondiale des plus intéressants.

Tout d'abord le fait d'avoir choisi comme héros un jeune médecin fils d'un officier député permet à la fois de côtoyer l'univers des Poilus, de l'état-major et celui des députés. Si, dans ce volume, on ne retrouve pas l'image de Clemenceau, ce dernier dans les tomes 3 et 4 avait pris une large place dans le récit et on parle de lui en fin de cet album. L'action de ce tome *L'Ambulance 13*, 5. *Les Plumes de fer* s'ouvre en janvier 1918 à l'hôpital du Val-de-Grâce où décédèrent nombre d'officiers français (dont certains furent très grièvement blessés dans la Marne, comme mon arrière-grand-père le commandant Pélisse).

Toutefois le jeune docteur part bientôt en Lorraine et se porte volontaire pour une participation à un coup de main avec ce que les Français appellent « compagnie d'élite de régiment » ou « compagnie de grenadiers d'élite de régiment ». Rappelons que seuls les Allemands parlaient alors de « corps francs » et que l'usage qu'ils en faisaient et la composition différaient assez de celui que les Français nommaient des « compagnies d'élite de régiment ».

Le personnage principal est finalement affecté auprès d'Amérindiens qui servent dans l'armée américaine qui ont un colonel qui aimerait bien les voir disparaître le plus tôt possible. Le héros est bien entendu une fois de plus du côté de ceux qu'on entend sacrifier. On notera qu'est posé fortuitement le problème de la désertion avec un homme qui est accueilli clandestinement chez un des personnages secondaires du récit. Pour un large développement de cette question de désertion, on ira chercher dans « *Louis Ferchot*, tomes 7 et 8 » de Courtois et Giroud et « *Mattéo*, tome 1 » chez Olis.



Soldats amérindiens choctaws spécialisés dans les transmissions
(The Choctaw Telephone Squadron). doc. Luc Dassens



Champagne (1914-1915)

par Alan Seeger

*Dans les joyeux banquets, dans les heureuses fêtes,
quand les joues seront empourprées et que les verres
seront pleins des perles dorées du doux vin de France,
où se concentrent les rayons du soleil et la splendeur
du monde,*

*Buvez quelquefois, vous dont les pas pourront encore
fouler les calmes et délicieux sentiers de la terre,
buvez à la mémoire de ceux qui, pour un pieux devoir
ont versés leur sang, sanctifiant le sol où ce
même vin naquit.*

*Là, étendus par de dévoués camarades, ils sommeillent
le long de nos lignes, à l'endroit où ils sont tombés,
à côté du cratère de la Ferme d'Alger et en haut
des coteaux sanglants de la Pompelle,*

*Et autour de la ville et de la cathédrale dont les
ennemis de la Beauté osèrent profaner les tours, dans
le tapis de fleurs multicolores qui revêt les champs
crayeux et ensoleillés de la Champagne,*

*Sous chacune des petites croix érigées, repose le
soldat. Il est maintenant sans épouvante au milieu du
canon qui tonne, et dans sa nuit, il dort en paix sous
l'éternelle fusillade...*

*Pour que d'autres générations puissent – dans les
ans à venir, libres de l'opprobre et de la menace –
posséder un plus riche héritage de bonheur, il marcha
à cet héroïque martyre.*

*Estimant infime le paiement de sa dette pour que
son drapeau puisse, l'honneur intact, flotter sur les
tours de la liberté, de sa poitrine il fit un rempart
et de son sang combla le fossé.*

*Obscurément sacrifié, sa tombe sans nom, nue, sans
sculpture, sans dédicace poétique, sera empourprée
par l'Été de coquelicots en fleurs et l'Automne la jaunira
de vignes murissantes.*

*Là, les vendangeurs faisant la récolte marcheront
plus légèrement, et en chargeant leurs plateaux
d'osier ils béniront sa mémoire tandis qu'ils chanteront
en accomplissant leur dur labeur... sous les
rayons obliques du soleil d'Octobre...*



Alan Seeger (1888-1916)

*Combien j'aime à penser que si mon sang était
assez privilégié pour imprégner cette terre où le sien
pénétra, je ne disparaîtrais point entièrement, mais
quand les banquets s'animeront aux bruits des voix,
quand on boira en portant des toasts,*

*Et que les faces illuminées par la joie de vivre
seront rendues plus radieuses par les rires et la bonne
chère, des coupes étincelantes un atome de mon être
s'élancera vers les lèvres que j'ai tant aimées.*

*Ainsi un être qui n'aura pas convoité d'idéal plus
haut que celui incarné, coloré, vivifié par la nature,
même de la tombe s'élèvera pour atteindre les rêves
chérés de sa jeunesse, ces rêves qu'il ne réalisa pas et
qu'il aurait pu vivre.*

*Et cet ardent besoin, jamais satisfait, d'aller vers
la beauté terrestre sous toutes ses apparences, la mort
elle-même n'a pas pu le détruire en lui et le détacher complètement
des formes bien-aimées dont il fut assoiffé!*

*Hélas! Combien périrent ici, à qui la vie réservait
de délicieux présents; combien, dans toute la vigueur
et le charme de leur jeunesse couronnée de tous les
dons qui conquièrent et séduisent!*

*Honorons-les pas tellement avec des larmes et des fleurs!
Mais vous, avec qui est restée la douce réalisation de leurs rêves,
vous vers qui, dans l'angoisse des heures atroces se tournèrent
leurs dernières pensées quand leurs yeux mourants se fermaient,*

*Rappelez-vous quels hommes ils furent; et quand vous êtes
sous le tendre charme de la musique ou parmi une brillante
assistance animée de la joie la plus vive, levez vos verres à
leur mémoire dans un toast silencieux.*

*Buvez à eux – pleins d'amour pour la Terre chérie!
Ils ne demandent pas de plus éloquent témoignage de tendresse –
et dans le jus de la vigne qui a mûri à l'endroit où ils tombèrent,
oh! trempez vos lèvres comme si vous leur donniez un baiser.*

Champagne, France, juillet, 1915.



D'une guerre l'autre

par Jean-François MAILLET



**Caen. Bureaux souterrains de la Gestapo.
22 février 1944.**

- Tu étais où, Andreas? Tu as un retard d'une heure!

Andreas se frotte le visage.

- Je m'étais assoupi et...

Mentir, toujours mentir. Il ne peut avouer qu'il vomissait ses tripes. Il doit cacher son profond dégoût. L'homme en uniforme, installé à la table devant lui, l'interrompt en lui jetant un regard noir.

- Tu sais que tu es dans le collimateur du Gruppenführer? Ça fait plusieurs fois que tu n'es pas à l'heure pour les interrogatoires...

Andreas sait tout cela. Il sait que ses supérieurs le soupçonnent de manquer de zèle. Il ne supporte plus toute cette violence physique qui ne leur évitera pas la défaite inéluctable.

Un cri déchire le silence seulement rompu par les cliquetis des machines à écrire. Il sait qu'il ne peut pas reculer et il demande simplement:

- C'est qui ce matin? Il est où?

L'homme installé à la table devant lui baisse la tête pour consulter ses papiers.

- Salle 25.

La petite cellule tout au fond du couloir. À l'écart des autres. Pour ne pas trop entendre les cris. Si le prisonnier est en 25, c'est qu'il s'agit d'une affaire d'importance et qu'il ne faut pas le ménager. Y a-t-il des degrés dans la torture?

- Il y a des instructions particulières ?

Il pose la question par simple habitude mais il connaît la réponse. S'attend-il à ce l'autre lui réponde : fais-lui des massages et sers-lui un thé ?

- Non. Lui faire cracher tout ce qu'il a à dire. On n'a aucune information sur l'homme, à part que c'est un Américain et qu'il a été récupéré juste après son saut en parachute. Rien de compromettant sur lui. Tout le travail reste à faire. On compte sur toi, Andreas. Je te conseille de réussir à le faire parler, sinon...

Le fonctionnaire laisse échapper un léger gloussement. Andreas se moque des soucis qu'il peut avoir. Ils peuvent lui faire ce qu'ils veulent. Il a dépassé ses limites. Plus rien ne peut le toucher. Et il connaît toutes leurs méthodes pour faire souffrir... qu'il applique lui-même. Sa vie n'a plus d'importance, et il sait qu'après sa mort il errera en enfer.

L'autre conclut :

- Tu sais, ça se passe moyen sur le front russe.

- Comme partout.

Le secrétaire pointe un doigt sur lui.

- Tu veux en plus être soupçonné de défaitisme ? Mesure tes paroles, inspecteur !

Andreas lui tourne le dos et s'engage dans le couloir faiblement éclairé par des lampes nues. Les murs suintent d'humidité. Une odeur de moisi et de charogne mêlés attaquent les nez sensibles. Il y a longtemps que le nez d'Andreas a perdu tout sensibilité.

Il arrive au fond du couloir. La porte 25. Le soldat posté devant ne dit rien. Il décroche un trousseau de clefs accroché à son gros ceinturon et ouvre la porte. Elle grince et le bruit se répercute entre les murs sombres.

L'enquêteur fait quelques pas pour se retrouver sur le seuil de la pièce. Une table, deux chaises, un soupirail à la vitre couverte de poussière et n'apportant aucune lumière. La même odeur que dans le couloir. Et des taches suspectes sur les murs.

Un homme est assis sur une des deux chaises. Face à lui, derrière une table en fer bancale. Le regard baissé. La chemise déchirée. Andreas ne peut voir les dégâts déjà infligés à son visage. Il sait qu'il a été battu, même si l'interrogatoire n'a pas encore débuté.

Il s'assoit sur la chaise libre. La porte claque sinistrement dans son dos. Bruit de serrure. Andreas prononce d'une voix neutre :

- Votre nom ?

L'Américain relève la tête. Ses yeux sont gonflés, la peau tout autour est noire sanguinolente, il a du sang sous le nez, la lèvre est ouverte. Andreas chope son regard. Regard froid et impassible malgré la souffrance. L'homme n'a pas peur. Il sait pourquoi il est là et il va affronter son destin sans faillir.

Je connais ce regard.

- Brady...

L'autre écarquille les yeux. Andreas lit dans ses yeux rougis qu'il se rappelle lui aussi.

- Andreas.

Quand ils se sont vus, pour la première et la dernière fois de leur existence, Brady avait prononcé juste avant qu'ils ne se quittent : on se reverra. Il avait raison. Mais ils espéraient tous les deux que ce serait dans d'autres circonstances.

L'Allemand rompt le silence, soudain lourd de souvenirs malgré les années passées. Toute la guerre leur revient à l'esprit. L'autre. Celle d'avant. Celle qui devait être la dernière.

- La Somme. Juin 1918. J'étais un jeune soldat...

Ses supérieurs n'apprécieraient pas ses propos. Il n'est pas là pour jouer à l'ancien combattant. Mais il a presque oublié pourquoi il était là. Tout lui revient en mémoire. Toutes les images explosent dans sa tête.

- J'avais seulement dix-sept ans.

L'Américain le laisse parler avec un regard vide. Aucune émotion.

- J'étais sur le front depuis deux mois. Je patrouillais dans une tranchée. C'était la nuit. On n'était pas loin de Montdidier. Tout était calme. Je me sentais en sécurité. On n'entendait presque aucun bombardement.

Tout remonte à la surface. Ce soir-là, il avait eu la peur de sa vie.

- Mon caporal m'avait laissé seul. On m'est tout à coup tombé dessus. Je n'ai pas eu le temps de crier. On m'a bâillonné et emmené dans le no man's land. Tu étais un des trois hommes.

L'Américain hoche-t-il vaguement la tête ? Il n'en est pas certain.

- Vous m'avez entraîné jusqu'à vos tranchées. J'étais persuadé qu'arrivé là-bas, vous alliez me faire la peau.

Vous m'aviez mis un vieux tissu sur les yeux. Quand tu l'as retiré, j'étais dans une espèce de grotte taillée dans la craie, avec des lits et tout un tas de mobilier. Les autres n'étaient plus là. Nous étions seuls. J'attendais la mort. Je devais puer la pisse.

L'Américain ouvre la bouche. Et parle. Avec sa lèvre déformée, chaque mot le fait souffrir. Et déforme sa voix. Mais il parle.

- Je t'ai tout de suite demandé ce que prévoyait l'empereur. Quand est-ce que vous alliez attaquer. Nous venions de vous prendre le village de Cantigny et nous savions que ça vous avait vexé, il allait y avoir une réponse musclée. C'est très mesquin, un général.

- Je n'étais qu'un simple soldat. Je n'avais aucune information. Des rumeurs circulaient à propos d'une prochaine attaque mais nous n'étions sûrs de rien. On m'aurait demandé mon avis, j'aurais répondu que ce n'était pas la peine d'attaquer, que ça allait être une nouvelle boucherie.

- J'ai tout de suite compris que tu ne savais rien. On cherchait un officier. N'en trouvant pas, on s'est rabattu sur toi, tu étais une proie tellement facile. Mais tu n'étais qu'un jeunot tout juste sorti des cuisses de ta mère.

- Tu n'étais guère plus âgé que moi. Tout à coup tu m'as demandé ce que je faisais comme études. J'ai cru que c'était un piège. Mais même sous la torture et avec la meilleure volonté du monde, je n'aurais rien pu dire.

L'Américain continue :

- Il fallait bien que je meuble la conversation. Mon capitaine m'avait laissé une heure pour te faire parler. Il fallait remplir le temps. Je t'ai proposé une cigarette.

Andreas sourit.

- Je n'avais jamais fumé. Je l'ai prise, j'avais peur que tu ne me frappe. J'ai beaucoup toussé.

- Je t'ai dit : pousse des cris, il faut que les autres croient que je te torture.

- J'ai crié un peu. Tu me souriais. J'ai compris que tu n'essayais pas de m'embobiner. Tu étais comme moi : un type bien, pris dans la tourmente de la guerre et à qui on demandait de faire quelque chose qui n'était pas dans sa nature et qui l'horrifiait : torturer. Ton regard était tellement limpide. Il n'a pas changé.

L'Américain le coupe :

- Dans cette guerre, toi, tu es devenu un vrai bourreau, Andreas !

- Oui. Il vaut mieux que ce soit moi qui fasse le sale boulot qu'un véritable sadique. Tu ne crois pas ?

- Je ne sais pas.

- Ça ne va pas durer. Mes supérieurs commencent à me soupçonner de ne pas être assez...

Il cherche le mot. L'autre le trouve pour lui :

- Tortionnaire.

- Oui.

Brady continue :

- Je t'ai posé des tas de questions sur ta vie. Et je t'ai raconté la mienne.

- Tu as repris les champs de pétrole de ton père ?

L'Américain esquisse un sourire.

- Oh non...

Il sourit.

- Brady, il faudrait que tu cries aussi. Que l'on croit que...

Il sourit, puis pousse un cri perçant.

- C'est convenable ?

L'Allemand hoche la tête et lâche :

- Tu n'as pas voulu devenir un magnat du pétrole, reprendre la suite de ton père ?

L'autre laisse échapper un rire. En même temps il se tord de douleur. Il a dû recevoir des coups dans le ventre, il doit avoir des côtes cassées.

- J'avais rencontré une Française lors de la guerre. Je suis resté en France. Je suis devenu journaliste. J'ai vadrouillé partout dans le monde. Et puis, quand la situation est devenue tendue, on est partis dans mon pays. Manon est juive.

- Je comprends.

L'Américain demande brutalement :

- Tu es un nazi ?

- J'ai la carte du parti. Je suis obligé. Mais je n'ai jamais adhéré aux théories d'Hitler...

- Pourquoi tu n'as pas fui ?

- J'aime mon pays. Quand la guerre a commencé, je n'ai pensé qu'à mon pays. Qu'il fallait se battre pour lui même si la cause n'était pas juste. Les dirigeants passent, les pays restent. Après la défaite, nous nous reconstruirons. Je vais sûrement être fusillé car je me battrais pour mon pays jusqu'au bout, mais je crois en la jeunesse.

Brady le fixe :

- Tu n'as pas changé. J'avais compris en 18 que tu n'étais pas qu'un mec qui suivait les ordres, que tu avais ta conscience d'homme libre intacte. On aurait pu devenir amis malgré la différence de couleurs de nos uniformes. L'appartenance à un peuple ne veut rien dire, je l'ai compris en parcourant le monde.

Il fait une courte pause.

- Qu'est-ce qui t'est arrivé après notre discussion-interrogatoire dans les tranchées ?

- J'ai été amené à l'arrière. Lors d'une halte, j'ai réussi à fausser compagnie à mes gardiens. Ils se sont saoulés, j'en ai profité. Et j'ai réussi à rejoindre mon régiment. Et pourquoi tu es en France, toi ?

Brady joue avec sa lèvre abîmée. Elle saigne un peu.

- Lors de mes voyages comme reporter, j'ai été amené à travailler un peu pour le FBI. Et comme je connais bien la France, on m'a envoyé ici... mais tu sais que je ne peux pas t'en dire plus.

Il lui lance un clin d'œil, qui lui provoque aussitôt une grimace de douleur et un petit gémissement.

L'Allemand se lève. Le prisonnier le regarde, un léger sourire planté sur les lèvres.

- Qu'est-ce qui va se passer maintenant ?

Andreas se plante derrière lui. Il regarde sa nuque.

- Quand je vais ressortir d'ici, il va falloir que je fasse un rapport. Je vais mettre que je n'ai rien appris. Ils vont envoyer une équipe musclée...

- Je ne parlerai pas.

- Je le sais, mais tu vas souffrir. Ils vont te massacrer. Tu vas mourir lentement. Ils ne vont avoir aucune pitié. Personne ne mérite de souffrir comme tu vas souffrir.

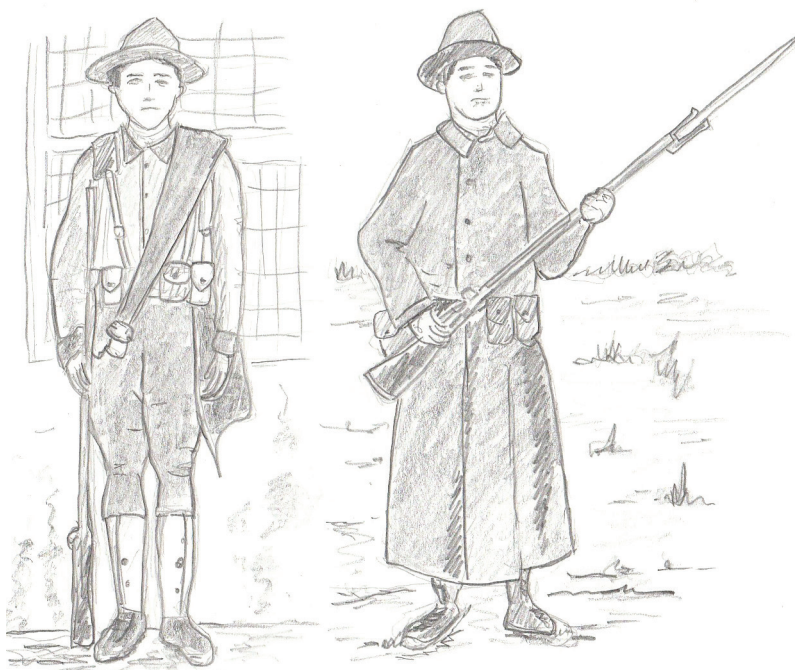
Silence lourd.

- Toi aussi tu es un mec bien, Brady. Sans les guerres, tu as raison il y aurait tellement d'amis à se faire dans le monde.

Andreas sort son revolver et le plaque sur la tempe du prisonnier. Il tire.

Références :

La Grande Guerre vue par les Américains, Carnet du Cpt. Alban B. Butler Jr de la First Division 1917-1919





Note de Musique

NOTE DE MUSIQUE

Villers-aux-Vents

par Luc DASSENS

Collection d'Arnell-Andréa, *Villers-aux-Vents* (Février 1916). 1994.

Groupe essentiel de la scène « Cold-Wave » française (gothique pour faire plus simple), Collection d'Arnell-Andrea voit le jour en 1986. Jean-Christophe d'Arnell un des fondateurs du groupe est un passionné de littérature et de poésie. Le groupe sort un premier EP en 1988 qui est rapidement remarqué. Ils signent un contrat sur le label Lively Art. Leur second album, « Un automne à Loroy » sort l'année suivante et rencontre un réel succès, dû en grande partie à l'univers poétique raffiné que déploie le groupe. Les poèmes de Jean-Christophe d'Arnell sont portés à merveille par la voix éthérée de Chloé Saint Liphard. Plutôt sombre, cet album est suivi en 1990 par « Au Val Des Roses », nettement plus lumineux, mais toujours dans une veine poétique qui fait le succès du groupe. Les cordes y deviennent plus présentes, grâce au violoncelle de Xavier Gaschnard. Collection d'Arnell-Andrea sera d'ailleurs surnommé le « Dead Can Dance français », ce qui, pour les connaisseurs, est une sacrée référence.

En 1992 sort « Les Marronniers », considéré à juste titre, (tout comme « Villers-aux-Vents ») comme le meilleur album du groupe. Les arrangements s'affinent, mélangeant musique classique et musique contemporaine. Collection d'Arnell-Andrea a trouvé le juste équilibre entre tristesse, mélancolie, beauté et émerveillement.

Après la disparition du label Lively Art, le groupe signe chez New Rose et prend comme producteur Gilles Martin. Par peur de se répéter, le groupe aidé de ce nouveau producteur va changer d'orientation musicale avec l'album suivant « Villers-aux-Vents. Février 1916 » qui voit le jour au printemps 1994. Le son est beaucoup plus rock, plus rentre-dedans, et conçu comme un concept-album autour de la Première Guerre mondiale, cet opus désoriente les fans habitués à plus de douceur. Cette prise de risque qui aurait pu signer la mort du groupe, va au contraire lui attirer un nouveau public. Les inconditionnels vont finalement encenser cet album qui devient à l'instar de son prédécesseur un incontestable succès.

Bien qu'ardu, le thème de la Grande Guerre n'enlève rien la fibre poétique et mélodique du groupe. Le son est certes plus brut, plus sauvage (à l'image du sujet qu'il aborde) mais il n'en reste pas moins que l'esprit D'Arnell-Andrea est bien présent, oscillant

entre gravité et poésie des textes. Rien de volontairement morbide et tapageur dans les paroles, elles décrivent une nature ravagée par les combats où l'homme ne fait que passer, vivant ou mort.

Jean-Christophe d'Arnell n'a jamais été aussi près d'Arthur Rimbaud avec des textes d'une beauté tragique qui se veulent le reflet de ce que fut cette guerre.

Dès le premier titre « Les Cendre-Lisières », l'auditeur est tout de suite dans le bain avec une introduction de guitare saturée qui dure près de 30 secondes, suivie d'arpèges de violoncelle, instrument qui tient une place importante tout au long de cet album.

Les autres titres comme « Le Chemin des Dames » avec son ouverture voix-violoncelle est moins violent, mais tout aussi fascinant. « Villers-aux-Vents. Février 1916 » ne prête pas à sourire. C'est une plongée dans un monde brutal, bien loin de la mélancolie sereine distillée dans les autres albums malgré la voix toujours aussi apaisante de Chloé Saint Liphard.

Trois titres superbes (je ne suis pas objectif du tout!) se détachent néanmoins de cette atmosphère pesante : « Deafening Breath », « Deaf or Crazy » et le sublime « Le Ravin des Fontaines », plus axés sur un rythme rapide et pop.

Les albums suivants confirmeront cette orientation plus électrique, presque métal, perdant en chemin une partie de son public des débuts.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, le groupe existe toujours et se produit encore en France et à l'étranger. L'album « Villers-aux-Vents. Février 1916 » est sorti en pressage vinyle en 2016, preuve que ce disque est devenu incontournable et indémodable.

Je dois à cet album acheté il y a 24 ans ma plongée dans l'histoire de la Première Guerre.

Lisa Gerrard, la chanteuse de Dead Can Dance recevra un Golden Globe pour sa participation avec Hans Zimmer à l'écriture de la musique du film « Gladiator ». Son étendue vocale va de contralto à mezzo-soprano.





Mémoriaux américains sur le sol français

par Luc DASSENS

Cantigny

Situés dans le département de la Somme, plusieurs monuments commémorent la bataille de Cantigny, première bataille majeure de l'armée américaine durant la Grande Guerre. Plus de 1600 soldats seront mis hors de combat dont 199 tués.

Château-Thierry et le Bois Belleau

Situé sur la cote 204, le Monument américain de Château-Thierry représente l'amitié franco-américaine. Il mesure 62 mètres de long, 21 mètres de haut et 3,80 mètres de large. (docs.1 et 2)

Il commémore l'offensive du 18 juillet 1918 lors de la seconde bataille de la Marne.

Un centre d'interprétation y a ouvert ses portes (sous le monument) le 27 mai de cette année.

Le cimetière américain Aisne-Marne de Belleau se déploie sur une surface de 21 hectares et contient les dépouilles de 2289 soldats. (doc.3)

Une chapelle de style roman a été érigée sur d'anciennes tranchées. À l'intérieur sont inscrits les noms de 1060 soldats disparus. (docs.4, 5 et 6)

Dans la clairière du Bois Belleau se trouve une stèle de granit noir représentant un Marine grandeur nature. (doc.7)



doc.1 Monument américain de Château-Thierry situé sur l'ancienne cote 204. Un musée à ouvert cette année sous le monument.

Photo Luc Dassens



doc.3 Cimetière américain Aisne-Marne de Belleau avec une tombe fleurie.

Photo Luc Dassens



doc.2 Sculpture de l'aigle américain sur la façade ouest du monument.

Photo Luc Dassens

Des inscriptions indiquent les différents lieux de combats dans la région.



doc.4 La chapelle du cimetière américain de Belleau, imposante et majestueuse.

Photo Luc Dassens



doc.6 L'intérieur de la chapelle du cimetière de Belleau où figurent les noms des 1060 soldats disparus.

Photo Luc Dassens



doc.7 Stèle en granit noir dans la clairière du Bois Belleau qui représente un Marine grandeur nature.

Photo Luc Dassens



doc.5 Détail d'un chapiteau ornant une colonne de la chapelle représentant des scènes de tranchées de la Première Guerre mondiale.

Photo Luc Dassens

Cimetière militaire américain de Seringes-et-Nesles

Il est situé à 26 kilomètres de Château-Thierry et à 3 kilomètres de Fère-en-Tardenois. Il contient les tombes de 6012 soldats ainsi qu'un monument à la mémoire de 241 soldats disparus.

Fère-en-Tardenois. Mémorial de la Ferme de la Croix Rouge

Une sculpture en bronze de 3 mètres de haut représente un soldat américain qui porte son compagnon mort. Elle commémore la bataille de la ferme de la Croix Rouge par les régiments de la division arc-en-ciel qui se déroula les 25 et 26 juillet 1918.

(doc.8)

Une réplique de cette sculpture a été inaugurée en Alabama en 2017.

Chamery

La fontaine Quentin Roosevelt

Le fils du président Théodore Roosevelt, Quentin Roosevelt (19.11.1897-14.07.1918), a trouvé la mort le 14 juillet 1918 à Chamery dans l'Aisne aux commandes de son avion Nieuport 28. Sa mère, pour remercier les habitants de Chamery qui entretenaient sa tombe, a décidé de faire œuvre d'utilité publique en transformant l'ancien abreuvoir en fontaine publique. (doc.9)

Romagne-sous-Montfaucon Cimetière militaire américain Meuse-Argonne

Il s'agit du plus important cimetière américain de la Première Guerre mondiale avec 14 246 soldats enterrés. Les noms des 954 soldats disparus sont gravés sur les murs des loggias qui entourent la chapelle. (doc.10)



doc.8 Statue du «Rainbow Soldier» inaugurée en 2011 à Fère-en-Tardenois représentant un soldat américain portant son compagnon décédé.

Photo Luc Dassens



doc.9 La fontaine en l'honneur de l'aviateur Quentin Roosevelt à Chamery.



doc.10 Cimetière américain de Romagne-sous-Montfaucon.

Monument américain de Montfaucon

Cette colonne dorique est en granit massif et fut érigée pour commémorer la victoire américaine lors de l'offensive Meuse-Argonne en novembre 1918.

Saint-Mihiel Cimetière militaire américain à Thiaucourt-Regniéville

En termes d'importance, c'est le troisième plus grand cimetière américain de la Première Guerre mondiale. Reposent dans ce cimetière les corps de 4158 soldats et sont gravés sur les murs d'une annexe, les noms de 284 disparus.

Butte de Montsec

La butte de Montsec est une butte-témoin de 377 mètres d'altitude où est situé le monument commémoratif des offensives américaines sur le saillant de Saint-Mihiel en septembre et novembre 1918. Ce monument à la forme d'une rotonde avec des colonnes de style néoclassique. (doc.11)

Bony Cimetière et Mémorial américain de la Somme

Bien que situé dans l'Aisne, ce cimetière porte le nom de Somme American Cemetery. Y reposent les dépouilles de 1859 hommes et 5 femmes.



doc.11 *Le monument commémoratif de la butte témoin de Montsec en forme de rotonde qui rend hommage aux durs combats du saillant de Saint-Mihiel.*

Le mémorial de Bellicourt, est dédié aux unités américaines qui ont combattu aux côtés de l'armée britannique en France.

Sommepy-Tahure Mémorial américain du Blanc Mont

Situé sur un ancien site d'observation allemand (altitude 210 mètres), ce monument a été érigé en 1937 pour honorer la mémoire des 70 000 soldats américains qui se sont battus en Champagne durant l'été 1918.

Marnes-la-Coquette Mémorial

de l'escadrille Lafayette
Dédié à la naissance de l'aviation de chasse américaine, il est le symbole de l'amitié franco-américaine durant la Première Guerre mondiale.

Ce monument met à l'honneur les pilotes volontaires américains qui ont volé au côté des aviateurs français ou au sein de l'escadrille Lafayette. Le nom d'Eugene Bullard n'y figure pas. (doc.12)



doc.12 *Monument en l'honneur des pilotes volontaires américains qui combattirent au sein de l'escadrille Lafayette.*

Paris Monument aux volontaires américains

Ce monument est situé square Thomas-Jefferson dans le 16^e arrondissement de Paris et il rend hommage aux volontaires américains qui se sont engagés dans l'Armée française entre 1914 et 1918. Une statue en bronze qui reprend les traits du poète Alan Seeger est disposée au dessus du socle du monument. Son nom est gravé à l'arrière du monument avec 23 autres soldats américains tombés dans la Légion Étrangère. (doc.13)

Suresnes Cimetière américain

Ce cimetière est situé sur une pente du Mont-Valérien qui fait face à la capitale. Dans ce cimetière reposent 1541 soldats américains de la Première Guerre ainsi que 24 inconnus de la Seconde Guerre.

Suresnes abrite désormais les dépouilles de soldats américains des deux guerres.



doc.13 *Vue d'ensemble du monument dédié aux volontaires américains
qui s'engagèrent dans la Légion Étrangère dès 1914.
Un Poilu et un soldat américain se tiennent les deux mains devant une sculpture de victoire ailée.
Sur le haut du monument trône une statue représentant le poète Alan Seeger.*
Photo René Guyot



Nos musées de la Grande Guerre

par Carole GRAGEZ et René GUYOT

Nos principaux musées de la Grande Guerre, dans notre région Champagne se trouvent évidemment plus au Nord de Sézanne, en contact avec le front, à savoir, Blérancourt et Belleau. Nous ne négligeons cependant pas celui de Mondement (quoi qu'il soit généraliste et en dehors de l'objet de ce numéro spécial) puisque ce lieu marque d'un immense monument en béton rouge l'avancée ultime des Allemands dans notre secteur. Carole Gragez, Conservatrice du Patrimoine, a accepté de nous fournir quelques lignes de présentation du musée dont elle a la charge. Pour de plus amples renseignements il suffit dans un pre-

mier temps de consulter les moteurs de recherche internet qui y conduisent. Pour notre part nous avons choisi de nous y rendre et nous avons été enchantés. D'abord par le cadre extérieur champêtre, agréablement aménagé, aéré, soigné. Puis par l'aspect architectural de l'ancien château qui abrite ce musée. Ensuite par le contenu exceptionnel qu'il renferme (objets, documents, œuvres) savamment mis en évidence dans un volume original et ma foi harmonieux (nous avons aussi apprécié l'espace réservé à la bataille de Yorktown). Enfin par l'accueil du personnel et sa disponibilité.

Le Musée franco-américain du château de Blérancourt

Le musée (national) franco-américain du château de Blérancourt a rouvert ses portes en juin 2017, après une rénovation et un chantier d'agrandissement (architecte Yves Lion), intégrant des vestiges archéologiques majeurs mis à jour pendant les travaux.

Unique en France, ce musée national consacré aux relations transatlantiques a été créé par Anne Morgan, fille du banquier américain John Pierpont Morgan. Celle-ci avait fondé dès mars 1918 dans les ruines du château une organisation humanitaire pour la reconstruction de l'Aisne. Après-guerre elle souhaita créer un musée mémoriel pour rendre hommage aux nombreux volontaires américains venus se battre ou faire du volontariat (comme infirmiers, ambulanciers, etc) en France. Dans les années 1980, Pierre Rosenberg (alors directeur du Louvre) a ajouté à cette présentation une section artistique relative aux intenses échanges entre les artistes français et américains depuis le XIX^e siècle. L'extension créée entre 2015 et 2017 a permis de redéployer les collections relatives



Blérancourt, le château et musée. Cliché Dassens Luc.

aux différents conflits (depuis la guerre d'indépendance, jusqu'à la guerre froide, en passant par 1914-1918 et 39-45) qui ont vu se battre ensemble les deux pays.

Le propos est principalement de montrer les liens civilisationnels, bien plus que l'histoire des batailles. Conçue en trois volets - Idéaux, Épreuves et Arts -, la nouvelle présentation s'attache à mieux faire connaître ces liens unissant la France et les États-Unis depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours. La section Arts présente de nombreuses œuvres d'artistes impressionnistes américains.

Ouverture tous les jours sauf le mardi, de 10h à 12h30, de 14h à 17h30.

Carole Gragez, Conservatrice du Patrimoine, en assure la direction.

Contact : musee.blerancourt@culture.gouv.fr

Le Musée de la Mémoire de Belleau

Le musée se trouve à l'entrée du petit village de Belleau, à l'Ouest de Château-Thierry. En direction du Sud on accède au fameux Bois Belleau, un des lieux les plus tragiques de l'histoire de l'armée américaine, et on ne peut manquer d'apercevoir parmi les arbres qui en cachent la base, le monument du cimetière américain qui l'un et l'autre sont à visiter.

Proche le musée, si l'on traverse la rue, dans le parc du domaine de l'ancien château, coule encore la fontaine «bouledogue». Elle est adossée à flanc de colline. C'est là que des photographies anciennes montrent des Marines en train de se désaltérer. Le lieu est privé.

Le «Musée de la Mémoire de Belleau» (pour respecter son intitulé exact) reste un musée modeste dans sa capacité d'accueil, ouvert de mi-avril jusqu'au 11 novembre. Nous l'avons visité avec plaisir le lundi 17 septembre 2018. Des objets privés se rapportant à la Grande Guerre y étaient exposés temporairement sous vitrines, avant que leur succèdent d'autres éléments d'histoire. Le bâtiment comporte trois salles. Une pièce d'accueil, une autre recevant une exposition permanente consacrée aux combats du 1^{er} au 26 juin 1917 et au Corps des Marines y ayant participé, et une troisième dont il a été question plus haut. Des activités dont des reconstitutions, des visites guidées, sont proposées. Marie-Christine Garrido en est chargée d'animation.

Contact : www.musee-memoire-souvenir-belleau.com

Le Musée de Mondement

Le musée de Mondement, au Nord-Est de Sézanne, direction de Broyes, est dédié à la première

bataille de la Marne, dite aussi «des Marais de Saint-Gond». Car en contrebas s'étendent les marais jusque Aulizeux et Aulnay-aux-Planches. La prise du point haut, dominé par le château, était l'objectif de la bataille qui s'est déroulée du 6 au 9 septembre 1914. Afin de commémorer ces faits, un monument appelé «Monument national de la Victoire de la Marne», haut de plus de 35 mètres, a été construit là de 1931 à 1938.

Une partie de l'ancienne école du village est occupée par le musée. De part et d'autre, des pièces servent de mairie, et de logement locatif. Le musée ouvert en 1997 reçoit et présente tous objets, documents, souvenirs divers relatifs à cette première bataille, de juin à septembre, chaque dimanche. Il se trouve au pied du château, en bordure du village, faisant face à la pente gazonnée qui monte vers le monument. À noter un diorama obtenu en 2001, datant de 1920 et réalisé par une entreprise allemande.

Actuellement nous y sommes accueillis fort agréablement par Christian Schopphoven qui assure régulièrement les visites et qui nous régale par son savoir étendu.

Contacts :

Association Mondement14,
guillaume-barry.stephane@mondement1914.asso.fr



Belleau, le musée. Cliché Luc Dassens



Mondement, le musée. Cliché René Guyot



Le choix du Soldat inconnu américain

par Alain GIROD

Secrétaire du Comité de Châlons-en-Champagne du Souvenir Français

L'idée d'honorer un soldat américain non identifié, mort sur le sol de France est due au Général de brigade William D. Connor, Commandant les Forces Américaines en France.

Instruit du projet français et favorablement impressionné, il propose une cérémonie identique au Chef d'État Major de l'armée américaine, le Général Peyton C. March, le 29 octobre 1919.

D'emblée, le Général March désapprouve la proposition : il explique que les services d'état civil de l'armée américaine veulent identifier tous les morts américains. D'autre part, les États-Unis n'ont pas d'emplacement digne de recevoir ce Héros, comme la France et la Grande Bretagne. De toute façon et en aucun cas, le retour d'un tel corps ne peut se faire sans l'approbation du Congrès. Alors, pendant un an, le projet reste dans un tiroir, jusqu'au 21 décembre 1920. Ce jour là, le député Hamilton Fisch Jr, de New York, présente une résolution ayant pour thème le retour aux États-Unis des restes d'un Soldat inconnu américain mort en France. Il suggère son inhumation, avec les cérémonies d'usage, dans un tombeau construit dans le Cimetière Militaire National

d'Arlington. Juste récompense d'une telle insistance, ces mesures sont approuvées par le 66^e Congrès, le 4 mars 1921. Un budget pour l'édification du tombeau s'ajoute à cet accord ; les députés se chargent d'étudier le programme des Cérémonies d'inhumation et fixent la date au jour de la Fête Nationale américaine, le 4 juillet 1921.

Mais, coup du sort, le 12 février, alors que le projet doit être déposé devant la Commission aux Affaires Militaires du Sénat, le secrétaire à la Guerre, Monsieur Newton D. Baker, informe la Commission que la date est prématurée. L'état-major vient de lui faire savoir qu'il est impossible, dans l'immédiat, de prétendre à cette sélection ! Il n'y a pas effectivement de cas unique de soldat non identifié, mais 1237.

De plus, les services de l'État-civil de l'armée font leur possible pour les identifier et il ne peut, de ce fait, être question d'honorer un inconnu qui, par la suite, n'en serait plus un. Les députés français rangent alors le projet ; le nouveau ministre de la Guerre, Monsieur John W. Weeks, reporte la date et décide les cérémonies pour le 4 mars 1921. Cette date est acceptée, lorsque le Président des États-Unis, Warren G. Harding,

reprogramme les cérémonies pour le 31 mai. Pour ne pas être en reste, le ministre de la Guerre donne à son tour son avis ; il considère que le 11 novembre 1921 est la date la plus appropriée pour cette grande cérémonie, puisqu'elle sera celle du 3^e anniversaire de la fin de la Guerre. John W. Weeks est chargé d'organiser et de mettre sur pieds les cérémonies :

- En Europe, exhumation, choix et transfert du Soldat inconnu aux États-Unis par voie de mer.
- Aux États-Unis, réception de la dépouille à Washington, cérémonie au Capitole et inhumation au tombeau d'Arlington.

Les cérémonies aux États-Unis devront se parer d'un éclat sans pareil et être l'hommage des citoyens américains à tous les Morts de la Patrie.

Le 9 septembre 1921, le chef d'État Major de l'armée reçoit le feu vert et les directives du Département de la Guerre pour la « sélection du Soldat inconnu américain » en France : *« Après les cérémonies de sélection, le corps sera dirigé vers Le Havre où la Marine US, le recevra pour le transporter aux États-Unis. Les modalités seront mises au point par le chef des troupes américaines en France,*

en collaboration avec les autorités françaises et l'US Navy. La sélection se déroulera en la ville de Châlons-sur-Marne, à 160 km de Paris, le 24 octobre 1921 ».

Le Gouvernement américain désire qu'en France, les cérémonies soient des plus simples, qu'elles se déroulent presque dans l'intimité, sans aucun caractère officiel; c'est pour cette raison que le jour choisi, 24 octobre, est un lundi. Mais, pourquoi Châlons-sur-Marne? Pourquoi cette ville Marnaise plus qu'une autre, située dans une région où ont combattu les Sammies? Tout simplement parce que Châlons est un important nœud ferroviaire et se trouve situé au centre de la zone d'exhumation des corps qui participeront au choix.

Donc, pour une raison de facilité. Les corps seront exhumés de quatre cimetières américains: Bois Belleau dans l'Aisne, Romagne sous Montfaucon et Saint-Mihiel dans la Meuse et Bony dans la Somme. En apprenant que sa ville est choisie, pour la cérémonie de sélection, Monsieur Joseph Servas, Maire de Châlons ne peut admettre d'accueillir cette cérémonie sans y faire participer sa municipalité, ses administrés.

Par voie de presse, il informe les Châlonnais qu'un Soldat inconnu américain sera désigné en l'hôtel de ville pour être honoré aux États-Unis. En réunion exceptionnelle, le conseil municipal décide les modalités d'accueil des autorités américaines. Par courrier, Joseph Servas demande aux commerçants et industriels de la ville d'accorder un congé le 24 octobre à leurs employés afin qu'ils participent, nombreux, à la cérémonie. Côté américain, dans l'expectative, d'ultimes recherches s'effectuent pour compléter les rapports sur les quatre soldats non identifiés qui

vont être exhumés. Pour ces quatre corps, les services d'état civil américains tentent une dernière identification et prévoient même quatre suppléants, au cas où.

Le 22 octobre, les corps sont exhumés et les restes examinés par un membre désigné des Forces Expéditionnaires U.S, pour constater que le décès est dû à une blessure reçue au combat. Après la préparation mortuaire, les restes mortels sont placés dans un cercueil plombé, lui-même placé dans un second cercueil. Dans l'heure qui suit cette mise en bière, les quatre cercueils, placés à bord de camions automobiles, prennent la route de Châlons-sur-Marne.

Ce 23 octobre à 15 heures, deux camions américains stationnent devant l'hôtel de ville; Châlons est pavoisée de drapeaux américains et français, de guirlandes et banderoles.

Sur la place, derrière le monument Carnot, une compagnie du 106^e Régiment d'Infanterie, le régiment châlonnais, rend les honneurs.

Sur le perron de l'hôtel de ville, le Maire Joseph Servas, les conseillers municipaux et la délégation américaine reçoivent les quatre dépouilles dont les cercueils sont recouverts de la bannière étoilée.

La délégation américaine est ainsi composée:

- Colonel Harry F. Rethers, chef du Service des Sépultures
- Lieutenant Colonel William G. Ball, Chef de Corps
- M. Keating, superviseur de la mise en bière
- Capitaine Le Roch, Officier de liaison avec l'Armée Française
- Officiers chargés des cérémonies
- La Presse
- Le Préfet de la Marne, M. Brisac, représente le Gouvernement français et le Général Deport,

commandant du 6^e Corps d'Armée, représente l'Armée française.

Les quatre cercueils plombés sont portés dans l'hôtel de ville par des soldats du 106^e RI et exposés, dans le vestibule qui précède la salle des adjudications; une Garde d'Honneur française les entoure. Les couloirs qui accèdent à cette salle sont ornés de palmiers et d'arbustes majestueux; les murs sont tendus de blanc et de drapeaux américains. De chaque côté de la porte d'entrée, un fantassin du 106^e en arme monte la garde. Dans le péristyle s'élève un catafalque qui, le moment venu, accueillera le Soldat inconnu, choisi pour représenter le sacrifice américain.

À 22 heures, la veillée funèbre commence. Lundi matin, 24 octobre. Malgré une température assez rigoureuse, les Châlonnais envahissent les rues de la ville et se massent le long du parcours qu'empruntera le cortège. La place Carnot, la rue de la Marne, les deux ponts sont noirs de monde. Endimanchée, la foule attend, silencieuse, des enfants agitent des drapeaux aux couleurs américaines.

Derrière les unités militaires disposées en carré autour de la place de l'hôtel de ville, les Châlonnais sont encadrés par la police.

Il y a là:

- le Drapeau du 25^e Régiment d'Artillerie, sa garde et une compagnie d'honneur.
- le Drapeau du 9^e Régiment de Dragons et sa garde.
- la musique du 106^e Régiment d'infanterie, une compagnie en arme et une section.

Enfant chéri des Châlonnais, régiment châlonnais de longue date, très éprouvé durant la Grande Guerre, le 106^e a été applaudi lorsqu'il s'est mis en place derrière le monument Carnot.

À l'arrivée des officiers américains, la compagnie du 106^e présente les armes tout comme cela s'est produit lors de l'arrivée à l'hôtel de ville des Généraux Deport, Nayral de Bourgon, Lequine, de l'Intendant Le Fier, du médecin principal Desportes, du Colonel Rebois et du Colonel de Gendarmerie Maye-Hoffer.

Il est 10 heures, les officiels suivis d'un détachement de l'American Légion (Association d'Anciens Combattants Américains) se rendent dans la chapelle ardente. Dans le péristyle, les couloirs, le vestibule, la Haie d'Honneur française présente les armes.

Un soldat américain s'avance.

Sur la place, la musique du 106^e RI joue une impressionnante marche funèbre : « La mort d'Ase », de Grieg ; un grand moment d'émotion s'abat sur la ville et étreint la foule ; les pensées de beaucoup font un retour en arrière de plusieurs années, à l'époque de la grande tuerie.

Le soldat américain qui s'avance dans la chapelle ardente, menu dans son uniforme kaki, est le sergent F. Younger de la compagnie de commandement du 2^e Bataillon du 50^e Régiment d'Infanterie des forces armées US en Allemagne. Blessé deux fois, il a participé à toutes les batailles sur le sol de France. Il tient à la main un bouquet de roses blanches cueillies dans un jardin par un Châlonnais dont deux fils sont Morts pour la France.

C'est comme si toute vie s'arrêtait ! Un silence profond s'abat sur la place où la foule émue s'est amassée. La musique du 106^e entame la Marche Funèbre de Chopin.

À l'intérieur, par trois fois, le sergent Younger fait le tour des cercueils ; il est grave, impéné-

trable ; quelles sont ses pensées à l'instant où il s'arrête devant un des cercueils, semble s'y recueillir un instant, dépose son bouquet et se fige dans un salut solennel à son frère d'armes.

La sonnerie aux Morts retentit lorsque les porteurs américains s'avancent, précédés par le Général Deport et les autorités civiles et militaires qui s'inclinent devant le cercueil. Le Général Rogers ne peut retenir ses larmes ; l'assistance est vivement impressionnée.

Les porteurs, sous-officiers appartenant aux Forces Américaines en Allemagne, portent le cercueil dans la seconde pièce où, en présence des officiers américains, transfèrent les restes mortels du Soldat inconnu américain dans un cercueil spécial, en métal garni de satin. Après les procédures de plombage effectuées, ce cercueil est glissé à son tour dans un autre, métallique lui aussi, boulonné, qui prend place dans une dernière bière, intérieurement garnie de drap noir et orné de barres d'argent massif ciselées formant poignées.

Sur le dessus est fixée une plaque en argent sur laquelle sont gravés ces mots :

«AN UNKNOWN AMERICAN
WHO GAVE HIS LIFE
IN THE WORLD WAR»

*(un inconnu américain
qui donna sa vie
dans la Guerre mondiale)*

Les porteurs ramènent le cercueil vide tandis que les trois autres cercueils sont glissés dans d'autres bières qui seront plombées. À 11 heures, placées à bord de camions américains, elles sont dirigées vers le cimetière américain de Romagny-sous-Montfaucon, en Meuse.

En cortège et dans un silence total, le cercueil du Soldat inconnu, recouvert de la bannière étoilée

sous laquelle il a combattu, est déposé sur le catafalque au pied duquel des gerbes de fleurs multicolores sont déposées. Sur lui est posée le bouquet de roses blanches qui a servi à sa désignation.

Un garde d'honneur prend place de chaque côté du catafalque : 6 soldats en arme du 106^e RI et 6 soldats américains auxquels viennent s'ajouter un Châlonnais porteur du drapeau des Mutilés de Guerre et une délégation de l'American Légion. La presse est autorisée à photographier le catafalque puis l'hôtel de ville est ouvert au public qui se presse contre les grilles. Alors, sans discontinuer, hommes, femmes et enfants de tous âges et de toutes conditions viennent rendre hommage au Héros américain ; l'émotion est grande et les visages trahissent de nobles et honorables pensées. Simples fleurs, modestes bouquets, gerbes reconnaissantes sont le fruit de ce grand hommage de la petite ville champenoise, martyre de la guerre, au cousin d'Amérique.

À 16 heures 25, alors qu'une file interminable attend toujours pour se recueillir devant le catafalque, les portes latérales se referment et seul le porche central reste béant. La foule est priée de se retirer sur les côtés de la place ; à regret les Châlonnais obéissent et lentement vont se placer de chaque côté de la rue de la Marne.

À 16 heures 45, très ému, Monsieur Joseph Servas se tourne vers la délégation américaine :

« Si vous avez choisi Châlons-sur-Marne pour la désignation du Soldat inconnu américain qui doit symboliser la vaillance de votre grande nation, c'est sans doute parce que notre ville se trouve à peu près à égale distance des nécropoles où
DORMENT CEUX DES

VÔTRES QUI SE SONT SACRIFIÉS POUR LA CIVILISATION. Mais c'est qu'aussi, je veux le croire, sans se trouver sur la même ligne du feu, elle en était assez proche pour devenir un centre de défense et d'attaque, c'est ici que se sont élaborés les plans, c'est d'ici que sont partis les ordres qui devaient briser la suprême offensive allemande et marquer le début de la victoire finale... Il n'est pas un français, grand ou petit, qui ne sache ce qu'il doit à la libre Amérique... Vos soldats, coude à coude, ont mêlé leur sang au sang des français et leur courage enflammé à sa part dans la victoire commune... Au nom de la ville de Châlons, je dépose respectueusement sur le cercueil du Soldat inconnu, cette modeste palme, offrande d'admiration et de reconnaissance à la Nation amie.»

Le Général Allen prend à son tour la parole :

«Au nom de mon Gouvernement et plus particulièrement au nom de tous ceux qui, aux États-Unis ont été cruellement éprouvés pendant la Guerre mondiale par la perte d'êtres qui leur étaient chers, je veux vous exprimer ma plus profonde reconnaissance pour la tendre sollicitude et les attentions dont vous nous avez entouré, en cette circonstance...

...Mon Gouvernement ne désirait qu'aucune cérémonie officielle n'ait lieu ici, mais connaissant l'âme française et sa sincère sympathie pour le soldat américain, je ne suis pas surpris de votre noble et émouvant témoignage à l'occasion du départ du Champion de vos droits, de nos droits. La scène dont nous sommes actuellement les témoins confirme encore la conviction que nous avions que nos sentiments réciproques sur lesquelles les années ont imprimé leur sceau, sont plus forts que jamais et les liens, cimentés par

la sanglante lutte qui s'est déroulée sur votre sol, seront éternels.

Permettez que je vous exprime, à vous tous, de cette belle région de la Marne, assemblés ici, aujourd'hui, les remerciements les plus pieux et les plus chaleureux de la Nation des États-Unis pour votre touchante démonstration à la mémoire de son Fils tombé au Champ d'Honneur.»

Les clairons sonnent, les tambours battent ; au milieu du perron, apparaissent, disposées sur un brancard, les gerbes de fleurs, impressionnant amoncellement, Hommage à l'Inconnu. Puis, derrière elles, suit le cercueil, enveloppé du drapeau américain et porté par 8 soldats américains.

En bas des marches, sur une prolonge d'artillerie attelée à 6 chevaux noirs montés par 3 artilleurs le cercueil est déposé. Derrière les autorités, le cortège s'ébranle et remonte la rue de la Marne, jusque la gare de chemin de fer ; tout le long de cette grande artère qui traverse la ville, est aligné un cordon d'honneur de cavalerie française, montée et à pied.

Une compagnie motorisée du Train des Equipages se joint à l'escorte militaire et une compagnie de l'Intendance américaine ferme la marche derrière la compagnie du 106^e RI et ouvre la route à la prolonge d'artillerie. Au passage du cercueil, la foule se découvre en silence. En tête du cortège il y a les scouts qui portent les fleurs, les sapeurs pompiers, les Anciens Combattants, les représentants des Sociétés locales, les enfants des Ecoles et leurs instituteurs...

Sur la place de la Gare, les troupes défilent devant les autorités une dernière fois. Le cercueil du Soldat inconnu est porté à l'intérieur de la gare où seuls les Officiels sont autorisés à le suivre. Ils assistent à

son installation dans un wagon transformé en Chapelle ardente.

Le Général Allen a tiré une rose blanche du bouquet et la remet à Monsieur Servas en lui demandant de la conserver en souvenir de cette manifestation. À 18 heures, quand le train démarre en direction de Paris, pour Le Havre, la musique du 106^e RI joue la Marseillaise. Lentement, la population rentre chez elle. La vie va reprendre son cours. Le 25 octobre, au Havre, après une courte cérémonie présidée par André Maginot, ministre de la Guerre, qui épingle la croix de la Légion d'honneur sur le drapeau du Soldat inconnu américain, le cercueil par voie de mer gagne les États-Unis où, le 11 novembre il est inhumé au cimetière national d'Arlington.

18 ans plus tard, le 4 juillet 1939, en présence du Général Gouraud, la municipalité châlonnaise appose dans le péristyle de l'hôtel de ville une plaque rappelant la cérémonie du 24 octobre 1921.

En 1940 décède le sergent Younger ; il repose non loin du tombeau de celui qu'il a désigné comme le Soldat inconnu américain.

Sur le tombeau du Soldat inconnu, au Cimetière National d'Arlington, le nom de la ville de Châlons-sur-Marne⁽¹⁾ est inscrit en lettres d'or.

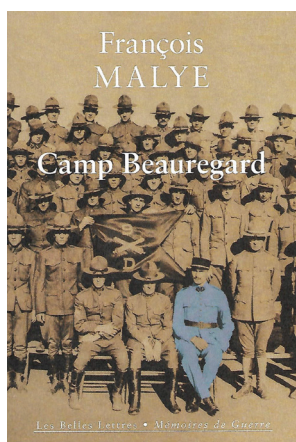
Note :

1. Châlons-en-Champagne depuis 1998

© Reproduction interdite sans autorisation de l'auteur

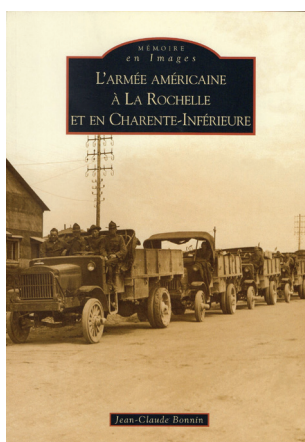
Les livres faisant l'objet d'une note de lecture

page 26



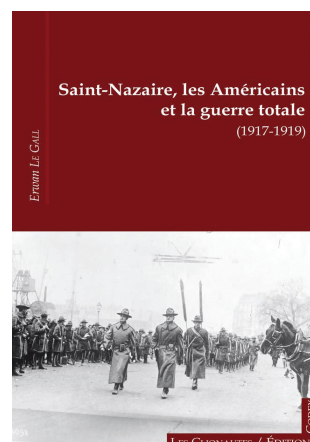
François Mayle
CAMP BEAUREGARD
Les Belles Lettres, 2018
184 pages

page 27



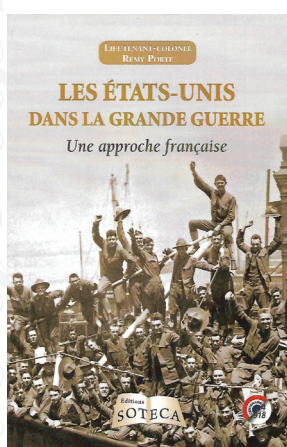
Jean-Claude Bonnin
**L'ARMÉE AMÉRICAINE
À LA ROCHELLE
ET EN CHARENTE-INFÉRIEURE**
Sutton, 2010
96 pages

page 28



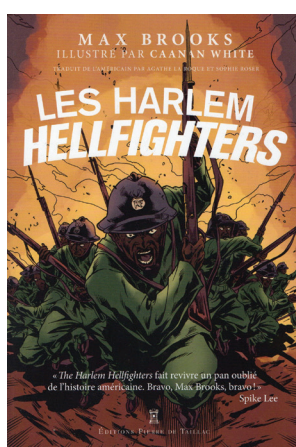
Erwan Le Gall
**SAINT-NAZAIRE,
LES AMÉRICAINS
ET LA GUERRE TOTALE
(1917-1919)**
Les Clionautes et Éditions Codex, 2018
264 pages

page 85



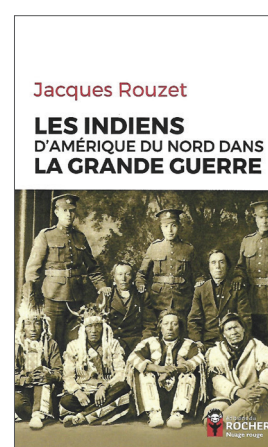
Rémy Porte
**LES ÉTATS-UNIS
DANS LA GRANDE GUERRE**
Une approche française
Soteca, 2017
348 pages

page 96



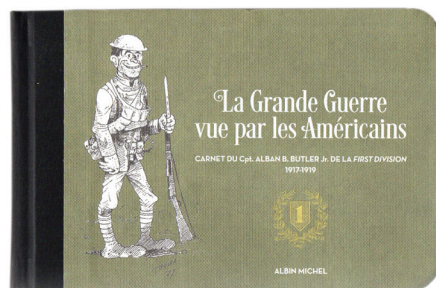
Max Brooks et Caanan White
LES HARLEM HELLFIGHTERS
Pierre de Taillac, 2017
261 pages

page 97



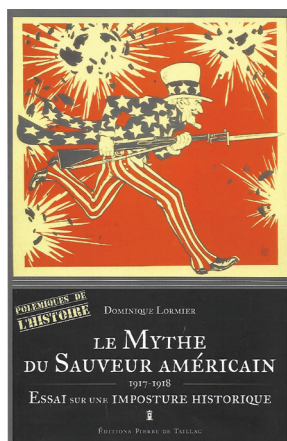
Jacques Rouzet
**LES INDIENS
D'AMÉRIQUE DU NORD
DANS LA GRANDE GUERRE**
Rocher, 2018
228 pages

page 108



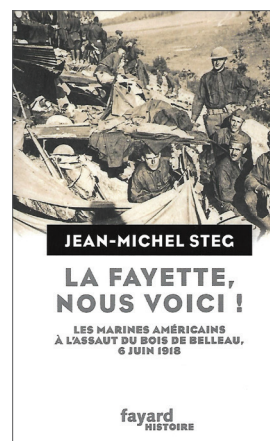
Carnet du Cpt. Alban B. Butler Jr. de la First Division 1917-1919
LA GRANDE GUERRE VUE PAR LES AMÉRICAINS
Albin Michel, 2017

page 120



Dominique Lormier
LE MYTHE DU SAUVEUR AMÉRICAIN
1917-1918 Essai sur une imposture historique
Pierre de Taillac, 2017
120 pages

page 121



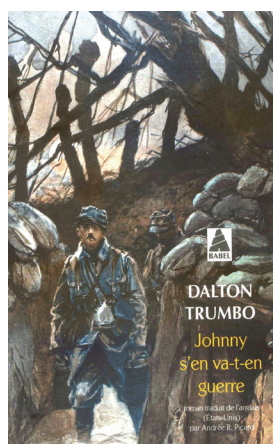
Jean-Michel Steg
LA FAYETTE, NOUS VOICI !
Les Marines américains à l'assaut du Bois de Belleau, 6 juin 1918
Fayard, 2018
198 pages

page 131



Freddy Vinet
LA GRANDE GRIPPE
1918. La pire épidémie du siècle
Vendémiaire*, 2018
261 pages

page 132



Dalton Trumbo
JOHNNY S'EN VA-T-EN GUERRE
Babel

page 146



Ordas et Mounier
L'AMBULANCE 13
5. Les Plumes de fer
Grand angle, 2014
56 pages

page 147



Philippe Barbeau et Christian Couty
UN FRÈRE D'AMÉRIQUE
1917-1919
Nathan, 2008
119 pages

page 147



Jean-Michel Derex et Clément Masson
LA VÉRITABLE HISTOIRE DE RINTINTIN
de Verdun à Hollywood
Pierre de Taillac, 2017
36 pages

Bibliographie

ÉCRITS :

- Gragez Carole. *Les volontaires américains de l'AFFW, de son comité civil et du CARD en 1918*, Historiens et géographes, n°442, mai 2018, p.86 et suivantes
- Cabanes Bruno. *Les Américains dans la Grande Guerre*. Éd. Gallimard. 2017
- Barbot Marie-Françoise. *L'Armée américaine en Bourgogne 1917-1919*. Éd. Sutton. 2017
- Pernet Jacques. *L'Armée américaine en France 1917-1919*. Éd. Sutton. 2007
- Bonnin Jean-Claude. *L'Armée américaine à La Rochelle et en Charente-Inférieure*. Éd. Sutton. 2010
- Ferrand Gérard (avec la participation de France-États-Unis). *Américains en Loir-et-Cher 1917-1919*. Éd. Sutton. 2008
- *Les Américains à Tours 1917-1919*. Éd. La Simarre. 2017
- *Des Américaines en Picardie. Au service de la France dévastée*. Éd. du Seuil. 2002
- Saintourens Thomas. *Les Poilus de Harlem. L'épopée des Hellfighters dans la Grande Guerre*. Éd. Tallandier. 2017
- Ribbe Claude. *Eugène Bullard*. Éd. du Cherche Midi. 2012
- Saladini Albert. *L'histoire Harley-Davidson*. Éd. J.P. Barthelemy. 2006
- Zierl Oluf F. et Rebmann Dieter. *Harley-Davidson. Une histoire devenue légende*. Éd. Könemann. 2000
- Cugny Laurent. *Une histoire du jazz en France. Tome 1*. Éd. Outre mesure. 2014
- Legrand Anne. *Charles Delaunay et le jazz en France dans les années 30 et 40*. Éd. Du Layeur. 2009
- Griffin Peter. *Ernest Hemingway*. Éd. Gallimard. 1989
- Van der Motte Franz. *Les sioux de l'escadrille Lafayette*. Éd. de l'Harmattan. 2018
- Revue *Historia* n°623 de novembre 1998-1918 *pourquoi nous avons gagné*
- Revue *Militaria* magazine n°33 de juin 1988 et n°43 de mars 1989

AUTRES :

- Seeger Alan. *Lettres et poèmes*. Éd. Payot. 1918
- Rioux Gaston. *Plaquette Lafayette nous voilà !* Essai. Librairie Hachette. 1917
- Gragez Carole. Les Dames américaines, conférence du 15 septembre 2018, dans le cadre des Journées de la commémoration, Soldats de toutes les couleurs sur le chemin de la paix, Aisne 14-18 le centenaire, Blérancourt

INTERNET :

- France-Amérique - Les volontaires américains dans la Première Guerre mondiale
- legionetrangere.fr.
Mémoire : l'escadrille Lafayette volontaires américains
- www.histoire-image.org
Emblème de l'escadrille Lafayette

- fandavion.free.fr
Guerre 14/18 Escadrille Lafayette
- Les volontaires de la Première Guerre mondiale centenarynews.com
- Des étudiants dans la tourmente : les ambulanciers américains dans les Vosges et en Alsace en 1915. Par Éric Mansuy (en PDF)
- AFS vivre sans frontière. afs.fr
- Stephen Galatti. findagrave.com
- Quand les Américains sont venus au secours des blessés de Verdun. www.france24.com
- American Nortoner Motor Ambulance Corps de Richard Norton : <http://www.ourstory.info/2/a/norton.html>
- La Formation Harjes sous la Croix-Rouge Américaine : <http://www.ourstory.info/2/a/harjes.html>
- La Ford T en France : <https://ford-histoire.jimdo.com>
- Henry Ford. Histoire du monde <https://www.histoiredumonde.net>
- History of Indian motorcycle <https://www.indianmotorcycle.com>
- La moto : une idée made in France <https://bellesmachines.com>
- Le journal d'Alvin York : <https://acacia.pairsite.com/Acacia.Vignettes/The.Diary.of.Alvin.York.html>
- Richard Williams et Karl Behr, du Titanic à l'US Open : www.slate.fr/sports
- Richard Norris Williams : Titanic survivor : <https://www.encyclopedia-titanica.org>
- Edward L. Bernays. L'inventeur du marketing : <https://www.monde-diplomatique.fr/mav/96/CHOLLET/16549>
www.agoravox.fr/culture-loisirs/culture/article/edward-bernays-la-fabrique-du-33487
- Gillette : www.prodimarques.com
- L'hygiène du soldat américain : lagrandeguerre.cultureforum.net/t106193-l-hygiene-du-soldat-americain

AUTRES SITES GÉNÉRALISTES CONSULTÉS :

- Wikipédia
- le-souvenir-francais.fr
- Encyclopédie Internationale de la Première Guerre mondiale
- 14/18 Mission centenaire
- ECPAD
- herodote.net
- titanic.superforum.fr
- www.cheminsdememoire.gouv.fr
- Revue historique des armées
- www.worldwar1.com
- firstworldwar.com

Amicale des auteurs de la revue

Adam Christian
Auber Olga-Charlotte
Aubès Andrée
Azema Marie-Nicole
Barcelo Marianne
Beal Jean-Pierre
Béguin Monique †
Benoist Daniel
Blum Monique
Bourg-Broc Bruno
Bourgoin René
Bourlon Annie
Brisson Florent
Cercellier Danièle
Charleux Margaux
Charpy Jean-Jacques
Chastagnol Karen
Chiron Alain
Collet René
Collomp Alain
Dagnée Arlette
Danel Jean-Jacques Fr.
Dart Georges
Dassens Luc
De Dieuleveult Alain
Delong Emeric
Delons Catherine
Demeuve Elisabeth
Dervin Maurice
Desbrosse Vincent

Des Portes Quentin
Doc Madeleine †
Domenichini-Gravé Mireille
Duchamp Luc
Faivre Claude
Galland Caroline
Gaspar François
Gaspar Isabelle
Geeraerts Eliane
Gilson Josiane
Girod Alain
Gragez Carole
Gras Samuel
Groux Sophie
Guesnon Agnès
Guiot Michel
Guyot Maurice †
Guyot René
Haltel Bernard
Harmant Jean-Louis †
Henry Roger †
Hugot Gilbert
Jacquemin Philippe
Kazerouni Guillaume
Koniyshok Ketty
Kurris François S. J.
Labrune Gérard
Lacassagne Miren
Laprun Daniel
Leblanc Gérard

Lebleu Ginette †
Lepont Claudie
Leroy Chantal
Lesage-Haudry Jacqueline
Lintz Michel
Louvet Hugues
Maclin Jean
Maillet Jean-François
Makolondra Simon †
Manciaux Jean-Claude †
Marcheteau Francine
Marguin Marie-Clotilde
Marck Françoise
Marin Christian
Marquet Laurence
Marquet Monique
Mathieu Albert
Ménillet Yves
Miguel Sandra
Moitrier Mélanie
Moracchini Pierre
Moreau Michèle
Nicolle Françoise †
Niess Alexandre
Nusbaumer Philippe
Ollivier Jack †
Paillard Louis †
Palermi Marc
Pechmalbec Jean-Pierre
Perciot Jacques

Picard Claudine
Piotrowski Edith
Poilvert Marie-Thérèse
Prévost Annette
Puzo Joseph
Quérue Daniel
Quignard Elisabeth
Rahir Jean †
Raoul Robert †
Ravaux Jean-Pierre †
Ravel Ghislaine †
Renard Maryse
Renon Claude
Rosenberg Pierre
Saint-Paul Gérard
Salaün Frédéric
Sarazin Arnaud
Schopphoven Christian
Soret Nadine
Stempniakowski Michel
Steulet Bernard
Tasse Jean-Pierre
Terrillon Jean-Claude
Topenot Anaël †
Touchais-Yanca Jacqueline
Valiadis Georges
Verdier François
Vergez Philippe
Vivenot Jean-Marie
Vitoux Bernadette

Auteurs des textes du « Petit Patrimoine du Pays Sézannais » non compris ceux figurant déjà sur la liste précédente

Adnot Josiane
Barrat Geneviève
Bary Bernard
Beaufays Gilles
Bluteau Monique
Bluteau Robert
Bression Jean-Louis
Carut Pascal
Casters Catherine
Chevreau Denise
Collet Jean-Louis
Colmart Valérie

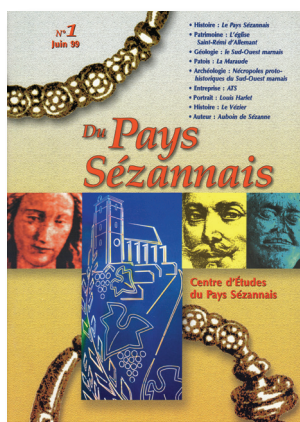
Danau Nathalie
Doyard Adeline
Driffort-Carouge Pascale
Dromnelle Josette †
Duteil Monique
Fontanières Jean-Louis
Gatin Colette
Guillaume-Barry Anais
Hénard Nicole
Johner Dominique
Le Fèvre Roger
Lelarge Gérard

Mance Chantal †
Martin Serge
Martinet François
Mathellier R.
Médot Jacques
Michel Sylvain
Milcent Francis †
Morisson Christian
Noiselet Véronique
Pailloux Monique
Picard Jean-François
Poisson Pascal

Radet Patrice
Renon François
Robert Albert
Rofort Maryse
Roullot Rosemonde
Sarazin André
Thuillier Claude
Tisserant Daniel
Vinadier Richard
Vogt Jean-François

Anciens Numéros

ANCIENS NUMÉROS



REVUE 1 (juin 1999)

René GUYOT
Le Pays Sézannais, un bref regard historique

Jean-Pierre RAVAUUX
L'église Saint-Rémi d'Allemant

Roger HENRY
Présentation de la géologie du Sud-Ouest-Marnais

Jack OLLIVIER
La maraude

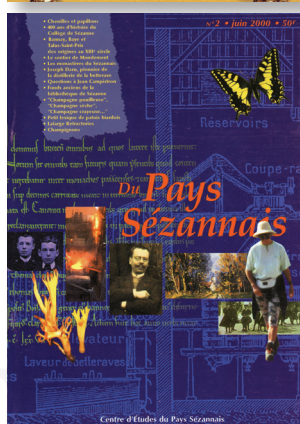
Gérard LEBLANC
Les nécropoles protohistoriques à enclos des plaines crayeuses du Sud-Ouest-Marnais

Annette PRÉVOST
ATS, parcours dynamique dans la sphère de la haute technologie

René BOURGOIN
Louis Harlet, héros de l'épopée napoléonienne

Jean-Marie VIVENOT
Écrire l'histoire de sa commune, Le Vézier

Daniel QUÉRUEL
Auboin de Sézanne, une pastourelle



REVUE 2 (juin 2000)

René GUYOT
Les monastères du pays sézannais (première partie)

Gilbert HUGOT et Michel LINTZ
Le « sentier de Mondement », circuit pédestre des « Randonneurs du Sézannais »

Eméric DELONG
Chenilles et papillons, une faune classique mais splendide

René BOURGOIN
Joseph Daru, un pionnier de la distillation de la betterave

Agnès GUESNON
Le fonds ancien de la bibliothèque de Sézanne

Anaël TOPENOT
D'un peintre à un autre, questions à Jean Campistron

Jean-Claude MANCIAUX
400 ans d'histoire du collège de Sézanne

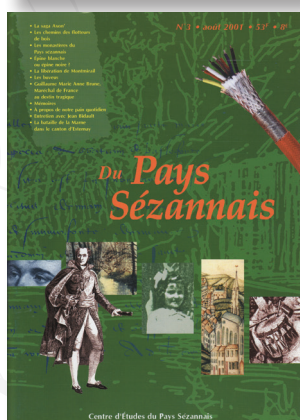
Vincent DESBROSSE
Histoire de Bannay, Baye et Talus-Saint-Prix, des origines au XIII^e siècle

Jean MACLIN
Champagne pouilleuse... Champagne sèche... Champagne crayeuse

Christian MARIN
Lafarge Refractories. Une implantation locale, une ambition mondiale

Ginette LEBLEU
Petit lexique des mots en patois en Biardois

Hugues LOUVET
Champignons, de la recherche à la consommation



REVUE 3 (août 2001)

Joseph PUZO
La saga Axon' (première partie)

Michèle MOREAU
Les chemins des flotteurs de bois

René GUYOT
Les monastères du pays sézannais (suite)

Monique BÉGUIN
Épine blanche ou épine noire ?

Jean RAHIR
La libération de Montmirail

Jack OLLIVIER
Les buveurs

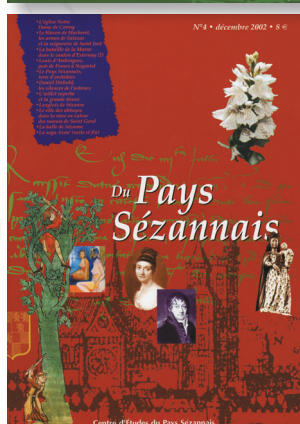
René BOURGOIN
Guillaume Marie Anne Brune, maréchal de France au destin tragique

Julien PINARD
Mémoires

Monique MARQUET
À propos de notre pain quotidien

Claudie LEPONT
Entretien avec Jean Bidault

Jean-François MAILLET
La bataille de la Marne dans le canton d'Esternay



REVUE 4 (décembre 2002)

Monique BÉGUIN
L'aillet superbe et la grande douve, deux plantes protégées des marais de Saint-Gond

René GUYOT
Le blason de Macheret, les armes de Salazar et la seigneurie de Saint-Just

Jean-François MAILLET
La bataille de la Marne dans le canton d'Esternay (deuxième partie)

René BOURGOIN
Louis d'Ambrugeac, pair de France à Nogentel

Hugues LOUVET
Le Pays Sézannais, terre d'orchidées

Michel BÉNARD
Daniel Diebold, les silences de l'absence

Florent BRISSON
L'église Notre Dame de Corroy

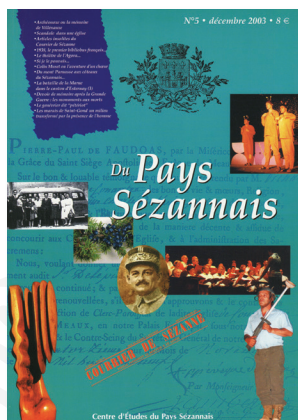
Philippe NUSSBAUMER
Langlois de Sézanne Claude Louis, 1757-1840

Sandra MIGUEL
Le rôle des abbayes dans la mise en valeur des marais de Saint-Gond

Marianne BARCELOT
La halle de Sézanne

Joseph PUZO
La saga Axon' (suite et fin)

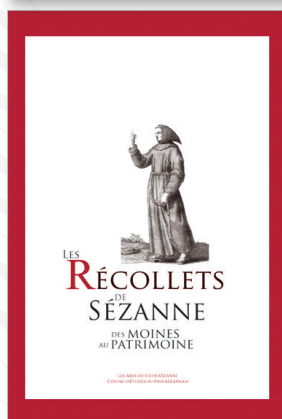
La SACSAM vend une partie de ses stocks à prix réduits.
Contact : 13 rue Pasteur, 51009 Châlons-en-Champagne
(permanence le vendredi de 14h30 à 16h30), tél. 03 26 66 39 97



REVUE 5 (décembre 2003)

Jean-Claude TERILLON
*Archéonoxe ou la mémoire de Villenaux ;
conflit pour une banalité*
René BOURGOIN
Scandale dans une église
René COLLET
Articles insolites du courrier de Sézanne
Agnès GUESNON
*1938, le premier bibliobus français :
la création d'Henri Vendel à Châlons sur Marne*
Claudie LEPONT
*Le théâtre de l'Agora ; 1973-2003 :
30 ans sur les routes*
Georges VALIADIS
Si je pouvais...
Élisabeth QUIGNARD
« Colin Muset » ou l'aventure d'un chœur

Anaël TOPENOT
*Du mont Parnasse aux coteaux du Sézannais ;
Anaël Topenot, « peintre de l'industrie »
et Janex Zorko sculpteur*
Jean-François MAILLET
*La bataille de la Marne dans le canton
d'Esternay (Escardes)*
Alexandre NIESS
*Devoir de mémoire en Sézannais après la
Grande Guerre : les monuments aux morts*
Monique BÉGUIN
Le génévrier dit « pétériot »
Frédéric SALAÛN
*Les marais de Saint-Gond : un milieu
transformé par la présence de l'homme*

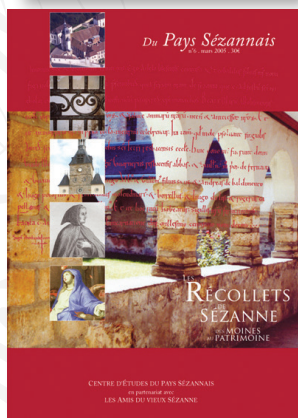


REVUE 6 (avril 2005)

LES RÉCOLLETS DE SÉZANNE : DES MOINES AU PATRIMOINE

René GUYOT
Sézanne, une ville foisonnante d'histoire
Annette PRÉVOST
*Les Récollets, une émanation de
l'ordre franciscain*
François GASPARD
Dans les pas des premiers Récollets
René GUYOT
La vie des Récollets de Sézanne
Agnès GUESNON
Les Récollets célèbres de Sézanne
René BOURGOIN
*L'Hôtel-Dieu s'installe dans les locaux
du monastère à la révolution*
Simon MAKOLONDRAS
De l'Empire à la Seconde Guerre mondiale
Jean-Pierre TASSE
*Des transformations successives configurent
l'hôpital actuel*
Jean-Pierre RAVAUX
La construction des Récollets de Sézanne

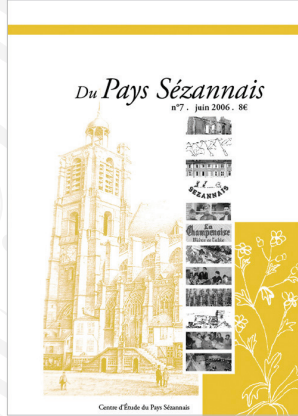
Jacqueline TOUCHAIS-YANCA
Histoires de clochers
Laurence MARQUET
Les vitraux de la chapelle
Frère DANIEL
*La place de l'image chez les récollets
au XVII^e siècle*
François NICOLLE
Les tableaux de Frère Luc
Mélanie MOITRIER
*Les biens mobiliers de l'ancien couvent
de la chapelle*
Jean-Louis HARMANT
*Les Récollets un joyau qui s'insère dans
le patrimoine sézannais*
Marc PALERMINI
*L'état actuel des dégradations
et l'urgence de restauration*
Andrée AUBES
La chapelle au bois dormant



REVUE 7 (juin 2006)

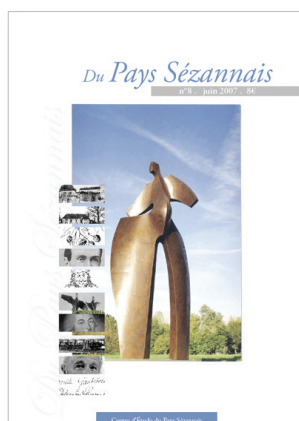
Jean-François MAILLET
*La bataille de la Marne
dans le canton d'Esternay. Courgivaux.*
Monique BÉGUIN
En herborisant dans nos murs.
Alexandre NIESS
*Le château de Mareuil-en-Brie
et la famille Durant (1802-1836)*
Christian WOJNAROWSKI
L'histoire du Sport Athlétique Sézannais
Maurice DERVIN
*1916-1918 : les Russes en France.
84 ans plus tard, Pleurs se souvient.*
Florent BRISSON
*La brasserie « la champenoise ». Ou quand
Fère-champenoise faisait mousser sa bière...*

René BOURGOIN
*Le séjour de Marie-Françoise de Beaubarnais
à Sézanne (1816-1822)*
Jean-François MAILLET
*La musique en pays sézannais (1)
« Bridge Out » : Rock in Champguyon*
Jacqueline TOUCHAIS-YANCA
*Émile Gastebois, dessinateur lithographe
sézannais (Sézanne 1853 - Paris 1882)*
René GUYOT
Le « relevé patrimonial rural »
S. GRAS, MCH, V. BELL, G. VALIADIS
écrits de l'atelier « Les mots dans le vent »
Note de Lecture



Anciens Numéros

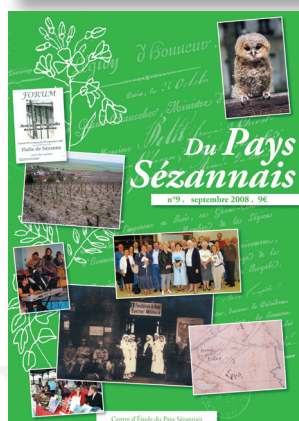
ANCIENS NUMÉROS



REVUE 8 (juin 2007)

introduction de J-F. MAILLET,
récit de M. Stanislas FOLLIET
*La bataille de la Marne dans le canton
d'Esternay. Châtillon-sur-Morin.*
Bernard STEULET
La Forêt domaniale de la Traconne
Monique BÉGUIN
Connaissance des arbres de la Traconne
Alexandre NIESS
*Un angluriot au Palais Bourbon : Pierre
Eugène Gustave Forgeot (1888-1956)*
Gurvan LLYWELLYN
aidé de J-F. MAILLET
Brèizi Rock Ar Pleurs (rock breton à Pleurs)

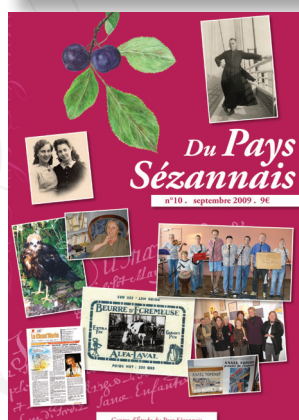
Anaël TOPENOT
William Noblet sculpteur-plasticien
Charles-Maurice LAPRUN
*Un champenois à la bataille de Yorktown :
le général Pierre Laprun*
Albert MATHIEU
*L'explosion de 1957 en gare de Sézanne
(cinquantième anniversaire)*
introduction de R. GUYOT suivi de propos
recueillis par J. TOUCHAIS-YANCA
Georges VALIADIS
L'apogée du vide. Dès Potiron-minet.
Notes de Lecture



REVUE 9 (septembre 2008)

René BOURGOIN avec Josiane GILSON
Le domaine des Épées
Maryse RENARD
Les dames de Baye
François KURRIS S. J.
*Edmond Auger (1530-1591), un jésuite
de notre terroir et sa formation humaniste*
Michel STEMPIAKOWSKI
La Culture à ses Racines
Éliane GEERAERTS
Connaitre et accueillir les oiseaux de nos jardins

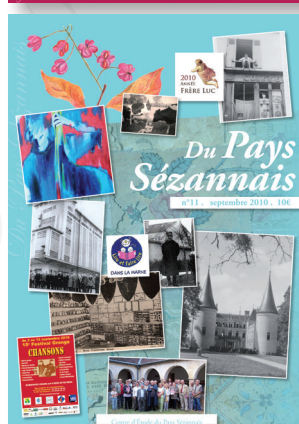
René GUYOT
*Les associations culturelles
du pays Sézannais en fête*
Maurice DERVIN
Pleurs, de la Révolution à l'Empire
Jean-François MAILLET
Le groupe Sol'stis
Georges VALIADIS
Garde-à-vous... Repos ; Feuille
Monique BÉGUIN
Balades en Traconne
Notes de Lecture



REVUE 10 (septembre 2009)

Albert MATHIEU
1951-1960 : un bail à Broys
Maryse MAHMOUDIAN-RENARD
Une visite chez Anaël
Josiane GILSON
*La vie quotidienne au château des Épées
à la fin du XIX^e siècle*
Monique BÉGUIN
*Les petites routes... qui ont encore parfois
...une ligne d'herbe en leur milieu*
Éliane GEERAERTS
Un patrimoine naturel en danger : le busard
Jacqueline TOUCHAIS-YANCA
*30 ans d'enseignement artistique à l'atelier
d'Anaël Topenot*

Claudine LEPONT
*L'exode et l'occupation à Sézanne –
Témoignages*
Chant'Morin et Jean-Pierre BEAL
Chant'Morin connaît la chanson
Maurice DERVIN
Loyse de Pleurre épouse Jean Mauroy en 1541
Jean-François MAILLET
Les P'tits Marins du Grand Morin
Jacqueline TOUCHAIS-YANCA
Regard sur Maryse Renard
Georges VALIADIS
Chut !... ; j'ai quatre vains ans
Notes de Lecture

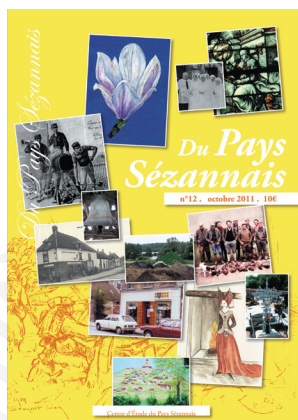


REVUE 11 (septembre 2010)

Josiane GILSON
*Les Épées : Les travaux des femmes à la ferme
au début du XX^e siècle*
Maryse MAHMOUDIAN-RENARD
Augustin Roland (1867-1943)
Jacqueline LESAGE-HAUDRY
Mon enfance à Val-des-Marais
René GUYOT
*Chronique du pays sézannais au temps de
Claude Haton (1553-1582) : 1^{re} partie*
Georges DART
Le dolmen du « Trou du Bœuf » à Montmirail
Monique BÉGUIN
Conversation à propos de la Traconne
Jean-François MAILLET
Brezza et le bar de l'irréel
Jacqueline TOUCHAIS-YANCA
*Une journée de colonie de vacances
au château de Nogent (le 16 août 1942)*

Maurice DERVIN
Le général Foch à Pleurs
Jacqueline TOUCHAIS-YANCA
*à partir des souvenirs de Michel DUCOURTY
49 ans de coiffure pour hommes à Sézanne*
Françoise MARCK
*Retracer la traversée du temps des maisons
et retrouver l'empreinte de leurs occupants*
Claire MÉTRÉAU
*Escale à Sézanne pour l'association
« Lire et Faire Lire dans la Marne »*
Jean-Pierre BEAL
Du vin dans la chanson française
Georges VALIADIS
Ah ne pas effacer !
René GUYOT
Georges Valiadis à tous prix
Notes de Lecture
Françoise Nicolle, passionnée et passionnante

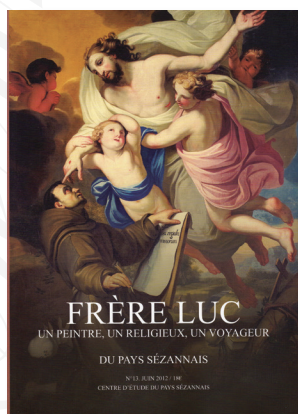
La SACSAM vend une partie de ses stocks à prix réduits.
Contact : 13 rue Pasteur, 51009 Châlons-en-Champagne
(permanence le vendredi de 14h30 à 16h30), tél. 03 26 66 39 97



REVUE 12 (octobre 2011)

Jacqueline LESAGE-HAUDRY
L'abbé Voillereau, une figure emblématique du début du XX^e siècle
René GUYOT
Chronique du pays sézannais au temps de Claude Haton (1553-1582) : 2^e partie
Christian ADAM
Il était une fois Broyes, des origines à aujourd'hui
Josiane GILSON
Le temps des travaux de la terre et de la chasse aux Épées au début du XX^e siècle
Marie-Thérèse POILVERT
Les cimetières de Talus-Saint-Prix
Maurice DERVIN
«La Pleurs», société de gymnastique en 1900
Maryse MAHMOUDIAN-RENARD
Je m'appelle Charlotte...
Jean MACLIN
L'exploitation de la tourbe dans les régions humides du Sud-Ouest-Marnais

Jacqueline TOUCHAIS-YANCA
à partir des souvenirs d'Armand FERREIRA
Gérant du Coop à Sézanne pendant 28 ans
Monique BÉGUIN
La flore exotique à Sézanne
Jacqueline TOUCHAIS-YANCA
La Champagne dans ses murs, peinture murale d'Anaël Topenot au cellier Maurice Dugay
Claudie LEPONT
Parmeline ou les doigts de fée
Georges VALIADIS
STP. Temps et tant de fois
Gérard LABRUNE
Souvenir d'automne... le laboureur
Notes de Lecture
À Jean-Claude Manciaux

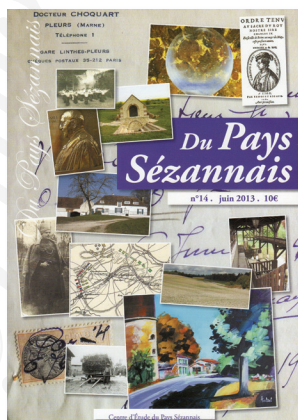


REVUE 13 (avril 2012)

**FRÈRE LUC (Amiens 1615 – Paris 1685),
UN PEINTRE, UN RELIGIEUX, UN VOYAGEUR;
ses tableaux à l'ancien couvent des Récollets de Sézanne**

Jacqueline TOUCHAIS-YANCA
Présentation de l'année Frère Luc
Pierre ROSENBERG
Un nouveau dessin de Frère Luc
Guillaume KAZEROUNI
Quatre nouvelles peintures dans les églises de Paris
Pierre MORACCHINI
La diffusion de la réforme récollette dans la moitié nord de la France, des origines (1597) jusqu'aux années 1630

Caroline GALLAND
Un récollet en Nouvelle-France, retour sur l'œuvre de Frère Luc dans l'Amérique française
Bruno BOURG-BROC
Frère Luc, un compagnon du châlonnais
Jean Talon
Karen CHASTAGNOL
Claude François et la peinture profane
Jean-Jacques DANIEL
Frère Luc, une spiritualité mise en images, une sensibilité au service de la méditation



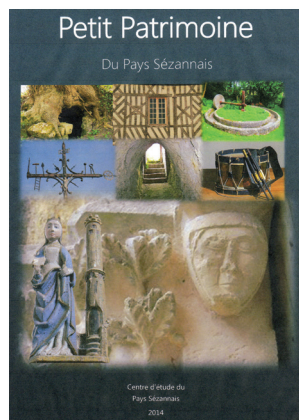
REVUE 14 (juin 2013)

Jean-Claude TERRILLON
Le prieuré de la Madeleine et sa fontaine
René GUYOT
Chronique du pays sézannais au temps de Claude Haton (1553-1582) : 3^e partie
Gérard LABRUNE
Destins croisés : une famille sézannaise d'origine russe
François GASPARD
La tuilerie de Vindey au XVIII^e siècle
Claude FAIVRE
L'eau et ses points de puisages à Montmirail
Maurice DERVIN
Les professions de santé à Pleurs et le docteur Choquart
Jean MACLIN
Phénomènes de captures
Florent BRISSON
25 mars 1814, deux terribles rencontres oubliées en pays ferton

René GUYOT
Lavoirs et lavandières d'entre Marne et Seine
Jacqueline TOUCHAIS-YANCA
Émile Perrot, ancien élève du Collège de Sézanne et fondateur de l'Amicale des Anciens Élèves
Josiane GILSON
La fenaison aux Épées, à la fin du XIX^e siècle
Margaux CHARLEUX
La gymnastique à l'école des garçons de Sézanne
Maryse MAHMOUDIAN
L'Éteule
Bernadette VITOUX
Cannelle...
Georges VALIADIS avec Janie MASSART
Arc en ciel et crayon noir
Notes de Lecture

Anciens Numéros

ANCIENS NUMÉROS



REVUE 15 (avril 2014)

FORMAT 14/18

Recueil de poésies par Georges VALIADIS

REVUE 16 (juillet 2014)

PETIT PATRIMOINE DU PAYS SÉZANNAIS

Pérégrination patrimoniale, historique, culturelle, économique, domestique et artistique menée par plus de 100 contributeurs (auteurs, photographes et apporteurs d'informations) couvrant les 120 localités du Sud-Ouest Marnais (cantons d'Anglure, Esternay, Fère-Champenoise, Montmirail, Montmort et Sézanne),

sous la direction de Florent BRISSON et René GUYOT. À la recherche des choses, des traditions et des lieux méconnus, insolites et remarquables de notre territoire.



REVUE 17 (septembre 2014)

**1914 SÉZANNE
BASE ARRIÈRE SANITAIRE ET
HOSPITALIÈRE**

Jean MACCLIN

Les prémices de la guerre

Mireille DOMENICHINI-GRAVÉ

*La bataille de la Marne : Mondement
et les marais de Saint-Gond*

Jean-François MAILLET

Les sept fusillés des Essarts

René GUYOT

*Un sous-secrétariat d'État pour le service
sanitaire ; l'organisation de ce service*

René GUYOT

Le service de santé du front : organisation

René GUYOT

*Le service de santé de l'arrière : organisation
générale et locale, équipements sézannais et
personnels soignants*

René GUYOT

*Traditions chirurgicales et médicales
sézannaises*

Agnès GUESNON

*Les livres de chirurgie conservés à la
bibliothèque de Sézanne*

François GASPAS

*Les soins aux blessés, rôle de la Croix-Rouge
et de l'aviation à Sézanne en 1913*

François GASPAS et le collectif SEZANNIA

L'hospitalisation des soldats à Sézanne en 1914

Maurice DERVIN

L'ambulance de la rue Baudoin à Pleurs

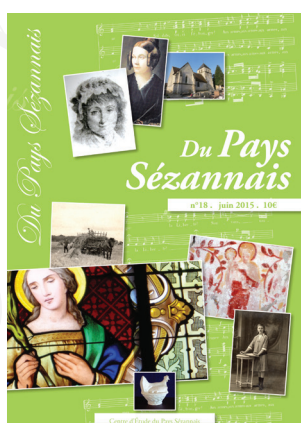
Simon MAKOLONDRAS

Les prêtres sézannais dans la tourmente

*Biographies de soldats ayant transité par les
hôpitaux de sézanne*

Les soldats de 1914 dans l'art et la culture

Notes de lecture



REVUE 18 (septembre 2015)

Catherine DELONS

La famille sézannaise de Baudelaire

Gérard SAINT-PAUL

*Louis Hugot et les vitraux de la chapelle de
l'ancien couvent des Récollets*

Maurice DERVIN

Le Cheval Gris à Pleurs (1690-2013)

Alain COLLOMP

Les porcelaines de Sézanne

Chantal LEROY

*La comtesse de Ségur,
née Rostopchine (1799-1874)*

Josiane GILSON

*Les travaux de la moisson aux Épées
aux XIX^e et XX^e siècles*

Arnaud SARAZIN

*Églises Romanes à décors peints des Marais de
Saint-Gond (introduction et première partie)*

Philippe VERGEZ

*13 juin 1918, Marilly-sur-Seine... une petite
fille raconte...*

Yves MÉNILLET

*Un sézannais méconnu : Gustave Sassot,
parolier à ses heures*

Anaël TOPENOT DEL DEBBIO

D'un artiste à l'autre... Georges Kliemann

René GUYOT

*Danielle Perret... transposition de la nature
vers la toile par le marouflage et la monotypie*

Georges VALIADIS

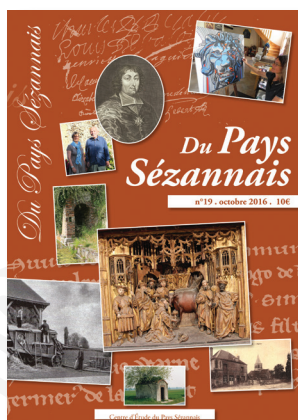
La valse des couleurs... un tube !

Notes de lecture

Monique Béguin, en toute discrétion

Hommage à Francis Cuillier

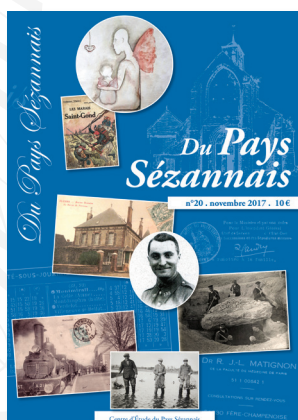
La SACSAM vend une partie de ses stocks à prix réduits.
Contact : 13 rue Pasteur, 51009 Châlons-en-Champagne
(permanence le vendredi de 14h30 à 16h30), tél. 03 26 66 39 97



REVUE 19 (octobre 2016)

Quentin DES PORTES
Le château de Placard
Daniel LAPRUN
Le legs du docteur Plicot : un hôpital à Fère-Champenoise ?
Claudie LEPONT et M-C. BASTIEN
Une merveille : le retable de Fromentières
Christian ADAM
L'eau à Broyes
Jean-Claude TERRILLON
Comment les Sézannais déclenchèrent une émeute à Villenauxe en 1725
Josiane GILSON et René GUYOT
L'évolution du battage à la ferme des Épées
Maurice DERVIN
Nos cantonniers et leurs abris
Maryse MAHMOUDIAN-RENARD
Un arbre de la Liberté au village de Villevenard
Claude RENON (née FAYOLLE)
Histoire de deux anciens Sézannais tenanciers du Café de la Halle

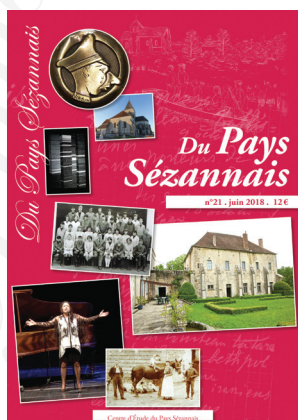
Claudine PICARD
Pierre-Armand du Cambout de Coislin, Prieur de Gaye
Louis PAILLARD
Mémoire d'une évasion
1^{re} partie : 1938, mes vingt ans et la guerre
René GUYOT
Claude Jacquesson, une invitation au voyage, entre peinture et écriture
Sophie GROUX
Vernissage
Luc DASSENS
Premier Salon du Livre à Sézanne
Jean-François MAILLET
La rencontre
Elisabeth DEMEUEVE
Quand la poésie s'emmêle
Bernadette VITOUX
Autopsie d'une sexagenaire (ou plus si affinité!)
Notes de lecture



REVUE 20 (novembre 2017)

Jean MACLIN
Les tenderies aux vanneaux
Daniel BENOIST
Le dolmen sous tumulus de Barbonne-Fayel
Claude FAIVRE, entretiens avec B. HALTEL
Des trains à Montmirail ?
Jean-Pierre PECHMALBEC
La tombe du Bout du Val
Luc DASSENS et Claudine PICARD
Gaye : l'église Saint-Denis, ancien prieuré Notre-Dame, site clunisien (1^{re} partie)
Louis PAILLARD
Mémoire d'une évasion
2^e partie : Retour vers la liberté
Maurice DERVIN
Ferussac, une famille noble à Pleurs au XIX^e s.
Correspondances autour d'un duel

Arnaud SARAZIN
Église Saint-Prix de Talus-Saint-Prix
Daniel LAPRUN
d'après les souvenirs du Dr. MATIGNON
Anecdotes d'un médecin de campagne
Michel GUIOT
L'épidémie de Congis (Congy aujourd'hui)
Josiane GILSON et René GUYOT
L'importance de l'eau pour les activités rurales en particulier aux fermes des Épées
Anaël TOPENOT DEL DEBBIO
D'un artiste à l'autre... Dyane Kasza
Jean-François MAILLET
Le groupe local « Rankken », musique metal
Isabelle GASPAR
Voyage croisé au pied du mât
Notes de lecture



REVUE 21 (juin 2018)

Jean-Jacques CHARPY
La photographie chez la famille de Baye
Maurice GUYOT
La tuilerie de Broyes
Maurice DERVIN
18 février 1915, la dernière lettre du grand-père Auguste Dervin
Alain CHIRON
Les femmes dans le pétrin durant la Première Guerre mondiale
Claude FAIVRE
De l'artisanat à l'art des tranchées
Luc DASSENS
Un projet d'exposition d'objets militaires
Miren LACASSAGNE et Nadine SORET
Pierres animées dans l'église de Talus-Saint-Prix
Philippe JACQUEMIN avec la collaboration de Miren LACASSAGNE
Les graffiti de l'Abbaye Notre-Dame-du-Reclus à Talus-Saint-Prix
Arnaud SARAZIN
Église de Bannes

Jean MACLIN
Les marais à la veille de la Révolution
Luc DASSENS
Le Mont Aimé, d'hier à aujourd'hui
René GUYOT
Élève interne au collège de Sézanne en 1968
Francine MARCHETEAU
La vidéo de Sézanne 1900 en cartes postales
Claudie LEPONT
Profession chanteuse : Françoise Colson
Olga-Charlotte AUBER
Éloge de l'arbre
Edith PIOTROWSKI
Couleurs du temps
Isabelle GASPAR
À dessein comme un dessin
Anaël TOPENOT DEL DEBBIO
D'un artiste à l'autre... Sandrine Farget
Bernadette VITOUX
Conte de L'Hêtre de Plumes
Notes de lecture

Remerciements

Nous tenons à remercier très chaleureusement :

. **Les membres actifs du CEPS :** *Christian Adam, Viviane Arnoux, Denis Bandock, François Bouttier, Jean-Luc Bression, Nathalie Danau, Luc Dassens, Christophe-Emmanuel Del Debbio, Elisabeth Demeuve, Maurice Dervin, Quentin des Portes, Maurice Dugay, François Gaspar, Josiane Gilson, Michel Guiot, René Guyot, Daniel Laprun, Claude Lecomte, Claudie Lepont, Jean Maclin, Jean-François Maillet, Francine Marcheteau, Jean-Pierre Pechmalbec, Claudine Picard, Annette Prévost, Claude Renon, Jean-Pierre Samson, Jean-Claude Terrillon, Anaël Topenot, Jacqueline Touchais, Georges Valiadis, Françoise Vanacker, Bernadette Vitoux.*

. **Les auteurs, autres que les membres du CEPS :** *Alain Chiron, Claude Faivre, Alain Girod, Carole Gragez, Christian Schopphoven.*

. **Les photographes, dessinateurs, peintres, apporteurs d'archives et témoignages divers, et personnalités contemporaines sujets des articles :** *Baire Didier, Bellanger Philippe, Chiron Alain, Dassens Luc, Deludet Florent, Fourchet Philippe, Garrido Marie-Christine (musée de Belleau), Gragez Carole (musée de Blérancourt), Guyot René, Faivre Claude, Laurent Pascal, Musée de Belleau 02400 Belleau, Musée franco-américain de Blérancourt 02300 Blérancourt, Musée de Mondement 51120 Mondement, Ville de Sézanne, Sahakian Stéphane, Schopphoven Christian.*

. **Les membres du Comité de relecture**

. **La Ville de Sézanne**

. *Marie Gorlicki pour la conception et la réalisation technique*

. *L'imprimerie Veoprint à Courbevoie*

. **Les points de vente du pays sézannais**